

Par Robert Pezzani



*Le Manoir
des Basses Rivières
Rochechouart*

Le Manoir des Basses-Rivières

Roche-corbon



Par Robert Pezzani

Edition 2023

SOMMAIRE

- **Introduction**

- **Première Partie : 1809-1819, William Richmond Nixon Officier de sa Gracieuse Majesté Britannique.**
 - **Chapitre 1 :** 1792-1814 William Richmond Nixon : la guerre Péninsulaire.
 - **Chapitre 2 :** 1814-1815 William Richmond Nixon à Waterloo.
 - **Chapitre 3 :** 1816-1836 William Richmond Nixon à Douai.

- **Seconde Partie : 1836-1861 William Richmond Nixon et la Touraine.**
 - **Chapitre 4 :** 1836-1842. Découverte de la Touraine.
 - **Chapitre 5 :** Les Basses-Rivières avant 1765.
 - **Chapitre 6 :** Les Basses-Rivières 1765-1844 ; Achat par W.R. Nixon.
 - **Chapitre 7 :** 1844-1851. Installation aux Basses-Rivières.
 - **Chapitre 8 :** 1851-1861. Les dernières années de W.R.Nixon. Un Rochecorbon « si ch'ti » & « so British ».

- **Troisième Partie : Les Basses-Rivières de 1861 à 1944**
 - **Chapitre 9 :** 1861-1896. Séléna Bailey veuve Nixon.
 - **Chapitre 10 :** Une fin de siècle un peu bousculée.
 - **Chapitre 11 :** 1899-1944. La famille d'Espélosin aux Basses-Rivières.

- **Quatrième Partie : Les Basses-Rivières de 1944 à aujourd'hui**
 - **Chapitre 12 :** 1944-1973 Le musée Espélosin.
 - **Chapitre 13 :** 1973-aujourd'hui. Embellissement.
 - **Chapitre 14 :** Histoire du fabuleux portail des Basses-Rivières.
 - **Chapitre 15 :** Conclusions

- **Annexes**
 - **Annexe 1 :** Carte des lieux.
 - **Annexe 2 :** quelques dates.
 - **Annexe 3 :** Familles Taboureau et Papion.
 - **Annexe 4 :** Famille Taschereau.
 - **Annexe 5 :** Généalogie d'Edouard d'Espélosin
 - **Annexe 6 :** Quelques informations complémentaires

- **Remerciements.**
- **Bibliographie.**

Introduction

Le manoir des Basses-Rivières se dissimule derrière un haut mur qui l'isole de la départementale 952. Le voyageur peut passer sans le voir, et ce fut mon cas durant des années : je ne m'y suis donc pas intéressé spontanément et il m'a fallu prendre des chemins bien détournés pour y parvenir. Mais cette errance fut une découverte passionnante, et je voudrais vous en faire partager les pérégrinations. Tout démarra au cimetière de Rochecorbon lorsqu'en 2013 je m'intéressais aux sépultures du lieu, recherchant des personnages qui avaient marqué le bourg, le département voire le pays. Une tombe attira mon attention, la pierre était rongée et noircie par les intempéries au point que les inscriptions gravées étaient difficilement déchiffrables. Après quelques tentatives je découvrais le nom de

« **Séléna Bailey Veuve Nixon 1823-1896** »

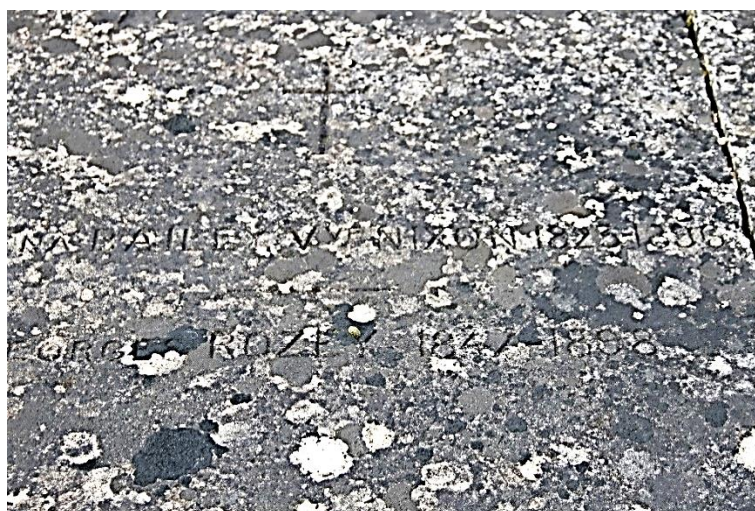


Figure 1. Sépulture de la famille Nixon au cimetière de Rochecorbon

Ce nom de Nixon m'interpelait ; un Nixon à Rochecorbon ? Qui était donc ce personnage ? D'où venait-il ? Quelle avait pu être sa vie ?

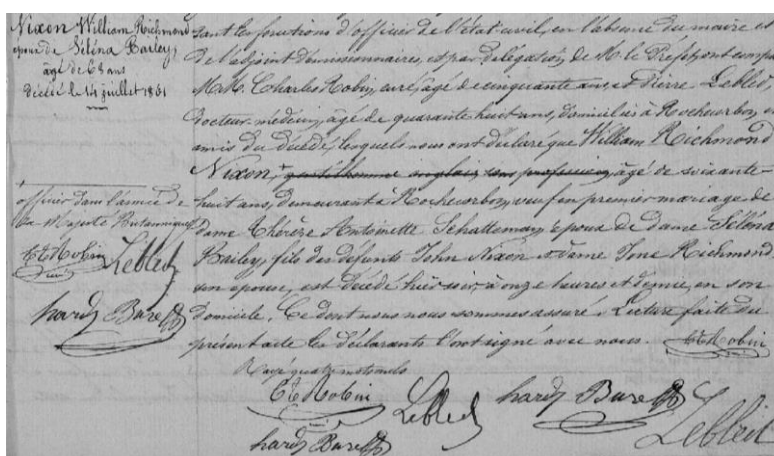


Figure 2. Décès de William Richmond Nixon enregistré dans les registres d'état civil de Rochecorbon

L'examen des registres d'état civil de la Commune nous révéla que le 14 juillet 1861 est mort à Rochecorbon William Richmond NIXON, époux de Séléna Bailey. Il est précisé que le défunt, âgé de 68 ans, ancien officier de l'armée de sa Majesté Britannique, était ami avec Pierre Lebled : il n'en fallait pas plus pour exciter ma curiosité.

La chasse était lancée, elle allait nous conduire loin de Rochecorbon, nous entraînant en diverses contrées d'Europe ; nous allons refaire ce voyage, en nous laissant guider par ce personnage qu'était

William Richmond Nixon.

Les recherches se sont trouvées compliquées par le fait que beaucoup de documents se situent à l'étranger et ne sont pas accessibles par internet. Cette étude cherche à être la plus complète possible ; certaines situations n'ont pas pu être totalement éclaircies ; j'essaierai de les compléter en précisant que certains éléments, bien que fortement probables n'engagent que l'auteur. A l'inverse, la richesse iconographique de la période Napoléonienne représentant les événements pour lesquels William Richmond Nixon est impliqué se montre considérable. Il s'agissait alors de faire des choix judicieux.

Concernant la carrière militaire de William Richmond Nixon, on peut s'appuyer sur des ouvrages anglais, décrivant des situations de batailles, utilisant un vocabulaire spécifique que je ne maîtrise pas en langue anglaise ; excusez-moi, dans le cas où cette méconnaissance a introduit, à mon corps défendant, des inexactitudes dans mon texte.

Ce qui va suivre, implique de raconter l'épopée Napoléonienne, vue du côté britannique ; et que l'utilisation du mot victoire ou défaite pose problème puisqu'on ne sait plus qui gagne ou qui perd. L'objectif de ces lignes n'est pas de glorifier ou de mépriser ; ces batailles, Waterloo et les autres doivent être considérées comme des champs d'honneur de tous ceux qui y ont participé : tous méritent notre estime... La défaite peut être glorieuse !

Première Partie

*

1809-1819

William Richmond Nixon
Officier de sa gracieuse
Majesté Britannique



Figure 3. Épée d'un officier du 52ème Régiment d'infanterie légère entre 1803 et 1820

Chapitre 1

1792-1814

William Richmond Nixon : la guerre Péninsulaire¹

Ses Origines.

William naquit le 26 Décembre 1792, dans le nord de l'Angleterre, à Holbeck cité proche de Leeds (Yorkshire) ; ses parents, John Nixon et Jane Richmond, eurent deux enfants ; un premier fils John, puis un second William à qui on donna comme second prénom le nom de sa mère « Richmond », William en semble fier car moult fois il fait corriger les documents où « Richmond » n'est pas associé à « William ».

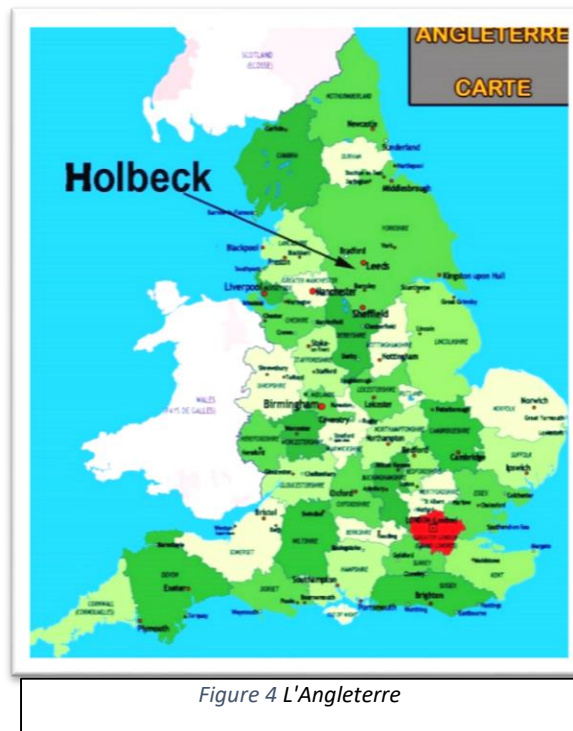


Figure 4 L'Angleterre

Les deux frères auront des parcours totalement différents ; si William se distingua par une carrière militaire, son frère aîné John s'intéressa à la cartographie, développant en tant qu'amateur des techniques rigoureuses de calcul, améliorant la précision de détermination de la hauteur des monts du Yorkshire. Mais avant de poursuivre il importe de comprendre l'état du monde en 1792, car il est en plein bouleversement, autant en France qu'en Angleterre.

¹ La guerre d'indépendance Espagnole contre les armées Napoléoniennes est désignée par les britanniques par « Peninsular War » : Nixon étant alors un officier anglais, nous reprendrons cette dénomination

La France en décembre 1792 s'enfoncé dans sa révolution « politique »



Figure 5. Le 20 Septembre 1792 Bataille de Valmy

La France est en pleine révolution politique. 1792 marque un tournant dans cette révolution ; les événements ne semblent plus contrôlables, le roi avait pris peur et avait tenté de fuir à l'étranger mais il ne dépassa pas Varennes en Argonne où on l'arrêta le 21 juin 1791. On montre du doigt les autres pays d'Europe, les dénonçant comme ennemis de la République et de ses valeurs. Les provocations de la République Française envers les royaumes européens les conduisirent à former la « première coalition » portant la confrontation sur un plan militaire. Les coalisés marchèrent sur Paris. Le 20 Septembre 1792, Les armées de la République conduites par Kellermann et Dumouriez arrêtaient le Duc de Brunswick à Valmy.

Assurée de la sauvegarde du pays, sûre de sa force, le 21 septembre 1792, la « Convention Nationale² » proclame l'abolition de la royauté, à laquelle se substitue la République. Kellermann passe pour le sauveur de la patrie. 80 000 ennemis, qui avaient marché comme en triomphe, reculent alors, et l'armée française inexpérimentée, devant des soldats aguerris et disciplinés, s'aperçoit que le courage et le patriotisme peuvent la rendre redoutable. La bataille de Valmy est donc à l'origine du mythe du citoyen en arme qui fonde la conscription (ou service militaire). Les conséquences de cette bataille furent considérables. Goethe, qui a assisté à la bataille aux côtés du duc de Saxe-Weimar a affirmé en 1822 avoir prononcé alors ces mots prophétiques : « **D'aujourd'hui et de ce lieu date une ère nouvelle dans l'histoire du monde** ».

Le procès de l'ancien roi, jugé comme un citoyen ordinaire s'ouvre le 11 décembre 1792 devant la Convention Nationale : il a été séparé du reste de sa famille pour être enfermé, isolé dans un appartement du deuxième étage de la maison du Temple. Louis XVI est condamné à mort puis guillotiné le lundi 21 janvier 1793 à Paris, place de la Révolution (actuelle place de la Concorde). William Richmond Nixon, n'a pas un mois.

² La **Convention** est le nom donné à l'Assemblée constituante qui gouverna la France du 21 septembre 1792 au 26 octobre 1795 lors de la Révolution française.



Figure 6. Le 21 Janvier 1793 Louis XVI est décapité

La France va basculer dans la terreur, décrète une nouvelle levée de centaines de milliers d'hommes, commençant une politique de conscription pour pouvoir déployer plus de soldats que les États « aristocratiques ». De jeunes officiers se distinguent, renouvelant les cadres de l'armée révolutionnaire. Bonaparte se fait remarquer en 1793 lors du siège de Toulon contre les Anglais les soumettant à un pilonnage intensif de son artillerie. Les Anglais doivent quitter la rade.

La motivation de cette armée révolutionnaire, l'audace de ses jeunes cadres va faire de la France la première puissance militaire de l'époque, cela la conduira à l'Épopée Napoléonienne.

L'Angleterre développe sa révolution « Industrielle »

C'est en Angleterre, dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, qu'est née la grande industrie.

Le travail des textiles, omniprésent dans les campagnes en symbiose avec l'activité agricole, venait largement en tête des activités manufacturières dans l'Europe préindustrielle. La Grande-Bretagne bénéficiait, d'une très ancienne spécialisation lainière, grâce à ses troupeaux de moutons et à sa main-d'œuvre bien formée. Cet avantage lui permettait d'exporter largement ses tissus de laine. Au XVIII^e siècle, cette « vieille » industrie n'est nullement stagnante, son organisation a amorcé des concentrations dans le Yorkshire.

En addition, la toute récente industrie cotonnière, qui utilise le coton brut importé des Indes, devient le berceau de la révolution industrielle. Elle tire parti à la fois, d'une demande en plein essor, portée par la vogue des cotonnades indiennes, de la forte protection du marché national, et d'un heureux hasard technique : la fibre de coton se prête bien mieux que la laine à la filature mécanique. Les environs de Leeds participèrent à l'éclosion puis l'extension de l'ère industrielle en devenant l'atelier du monde pour l'industrie du textile. S'y développe de grands « Mills³ » recourant à l'énergie de la vapeur. Cette mutation entraîne l'apparition d'une classe ouvrière importante, concentrée dans de grandes métropoles industrielles, et l'enrichissement d'une bourgeoisie entreprenante.

³ Filatures

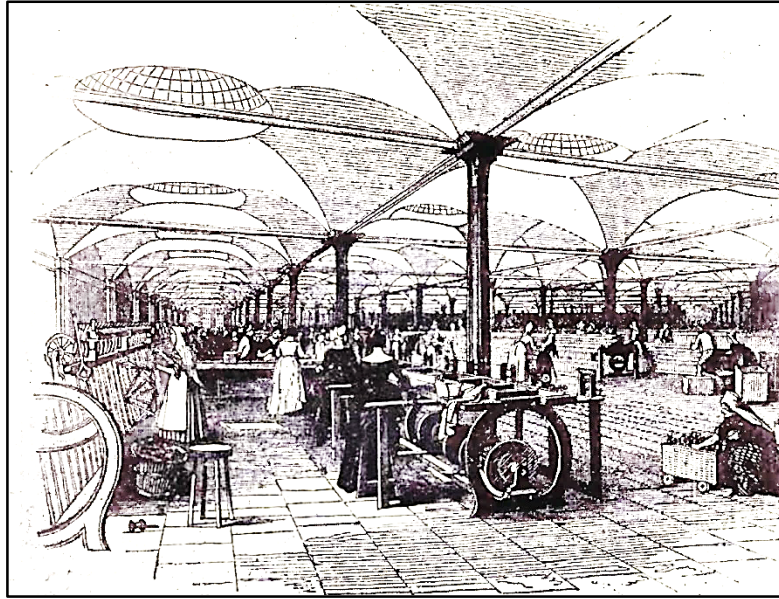


Figure 7. L'industrie textile des environs de Leeds tire la révolution industrielle de la Grande Bretagne

Certains historiens économiques considèrent que le début de cette révolution Industrielle est l'événement le plus important dans l'évolution de l'humanité depuis l'apparition de l'élevage et la maîtrise des cultures.

John Nixon, le père de William a su tirer profit de cette dynamique, s'investissant dans la fabrication de vêtements. L'entreprise, située à Holbeck au sud de la ville de Leeds, permettra l'enrichissement de la famille, assurant aux deux fils de disposer, in fine, d'une aisance financière indiscutable.

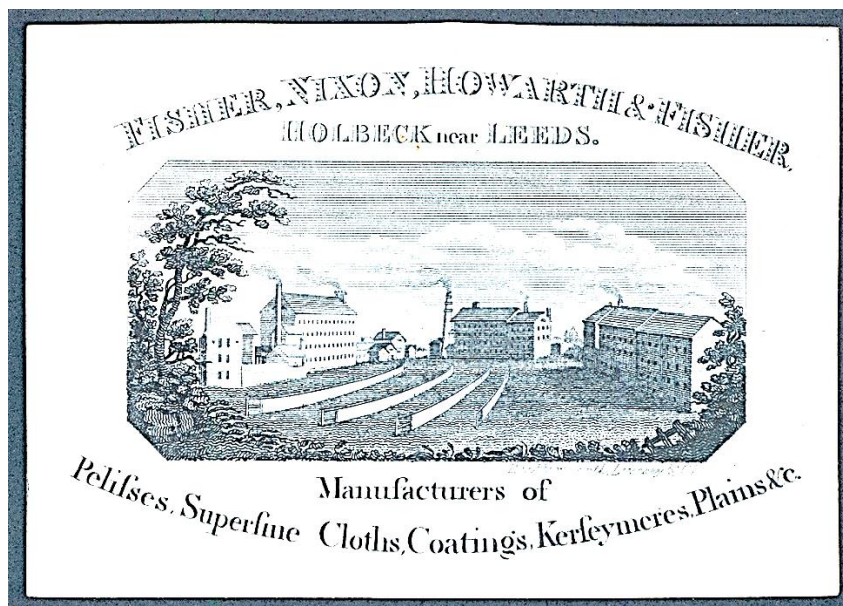


Figure 8 L'entreprise de John Nixon, père de William

Cette révolution industrielle va faire du Royaume Uni la première puissance économique du XIXe siècle.

William Richmond Nixon s'engage le 29 Avril 1809.

Les sources bibliographiques.

Pour collecter ce qui va suivre il a fallu avoir accès à différentes sources documentaires. Ces sources étant au Royaume Uni, il n'a pas toujours été facile d'obtenir les informations souhaitées. Voici les documents utilisés, ils sont en anglais.

- La « London Gazette » (disponible sur Internet)
- The Yorkshire Post and Leeds Intelligencer (Saturday August 8, 1868)
- John A.Hall. A history of the Peninsular War Volume VIII
- Lord Seaton's Regiment, (the 52nd light infantry in the Peninsula)
- Lord Seaton's Regiment, (the 52nd light infantry) at the battle of Waterloo par William Leeke.

Dans ces ouvrages, W.R.Nixon est nommément cité ; je me suis contenté de regrouper les indications données.

Le 52^{ème} Régiment d'infanterie légère.



Figure 9 Insigne du 52^{ème} RI

L'édition du 10 juin 1809 (*Issue 16265 page 849*) de la London Gazette publie que William Richmond Nixon a été recruté en tant qu'enseigne⁴ au *1st West York Riding Militia*. Il est âgé de 16 ans et 4 mois lorsqu'il signe cet engagement. En 1810, il a déjà rejoint le 52^{ème} Régiment d'Infanterie Légère comme le témoigne le versement de sa solde le 26 Juillet 1810. Ce régiment est en garnison au Portugal ; Avec le grade d'*Ensign*⁵ Nixon va prendre part à la campagne de libération de la Péninsule Ibérique dans les combats que mène le Général Arthur Wellesley futur duc de Wellington, contre l'armée française.

Le 52^{ème} Régiment d'Infanterie Légère (Oxfordshire) s'était déjà illustré durant la guerre d'Indépendance Américaine. Ce régiment est entraîné pour les escarmouches, se veut extrêmement mobile même en terrain inhospitalier en se déplaçant à la cadence de 140 pas à la minute. C'est

aussi un régiment que l'on fait monter à l'assaut des fortifications ennemies. Sur le champ de bataille il sait se configurer suivant la formation de ligne classique. Durant la guerre en Espagne il sera considéré comme un régiment d'élite.

La Guerre en Espagne

La guerre commence en 1808 lorsque Madrid se soulève contre l'armée française stationnée dans la capitale espagnole. L'insurrection se généralise à tout le pays après que Napoléon ait arraché l'abdication du roi d'Espagne au profit de son frère, Joseph Bonaparte. La répression française fut san-

⁴ Dans l'armée britannique les grades étaient soit achetés, soit gagnés au mérite ; ce grade d'enseigne fut acheté par W.R.Nixon

⁵ « Ensign » est un jeune qui est en charge de porter le drapeau du régiment sur le champ de bataille, et de transmettre les ordres. Il semble être un grade d'officier

glante et Goya l'illustra dans son célèbre tableau *El tres de mayo de 1808 en Madrid*. L'armée française se heurta à une guérilla, puis à l'armée britannique, protégeant le Portugal. L'Angleterre considère que le Portugal et l'Espagne doivent rester dans sa zone d'influence. Napoléon, cherchait à étrangler l'économie Anglaise, en mettant en place le « *Blocus Continental* ». Pour ce faire il cherche à contrôler toutes les cotes de l'Atlantique ; dont le Portugal et l'Espagne.



Figure 10 Tableau de Francisco Goya "El tres Mayo de 1808 en Madrid" montrant le massacre des insurgés espagnols par les troupes françaises

Le 25 Mai 1809, le régiment de William Richmond Nixon s'embarque à Douvres pour le Portugal. Il arrive à Lisbonne le 5 Juillet. Dès leur débarquement, les hommes se mettent en chemin pour rejoindre à marche forcée l'armée d'Arthur Wellesley. Ces hommes, avec leur 25kg de paquetage réalisèrent l'exploit de couvrir une distance de 62 Miles (~100km) en 24 heures. (William Richmond Nixon y participa)

La bataille de Fuentes de Oñoro (3 mai 1811).



Figure 11. Bataille de Fuentes de Oñoro.

Sans être certain que ce soit le premier contact avec l'ennemi pour William Richmond Nixon, c'est en tout cas la première bataille où sa présence est confirmée. Cette bataille est emblématique pour *the Light Division*, car elle va s'y distinguer en démontrant comment la cavalerie française commandée par Masséna peut être battue par une infanterie capable de combinaisons de mouvements rapides, de tirs précis dans une stricte discipline. Encerclés, en rase campagne, par la cavalerie

française les hommes de l'infanterie légère surent se replier rapidement, repoussant la cavalerie française. Lorsque les français chargèrent à nouveau, les hommes du 52^e formèrent des carrés compacts contre lesquels la cavalerie vint s'écraser. On rapporte que ces mouvements successifs combinés avec cette discipline à se mettre en carré fut un spectacle que peu auraient pu penser réalisable. Cette victoire de Wellington marqua le début de sa légende : En souvenir de cet événement une rue de Londres fut baptisée « *Fuentes de Oñoro street* ».

Après cette bataille Wellington change de stratégie et décide de passer à l'offensive, début Janvier 1812. Nous ne ferons pas l'inventaire des combats qu'ils soient victorieux ou non, simplement nous nous focaliserons sur les événements où William Richmond Nixon participa de façon certaine et s'y distingua. Un de ces moments fut le siège de Badajoz en Espagne.

Le Siège de Badajoz du 16 Mars au 6 Avril 1812.

L'objectif de Wellington est de libérer la route de Madrid pour pouvoir faire liaison avec les guerillas



Figure 12. Badajoz se positionne à la frontière entre le Portugal et l'Espagne

espagnoles. Wellington rassemble 25.000 hommes (britanniques et portugais), 52 canons et marche sur Badajoz. Cette ville située à cinq kilomètres du Portugal est arrosée par la rivière Gadiana. C'est une place forte défendue par 5000 militaires français qui s'y sont retranchés. La forteresse avait été conquise par les troupes napoléoniennes après la bataille de la Gévora (19 février 1811). La ville semble inexpugnable, d'autant plus que le fleuve est en crue et empêche d'envisager une attaque du côté Nord. De l'autre côté, des bastions avancés interdisent toute attaque coté terre. La première semaine de siège montre les difficultés

d'enlever la place et exige un changement de tactique.



Figure 13. Les fortifications de Badajoz

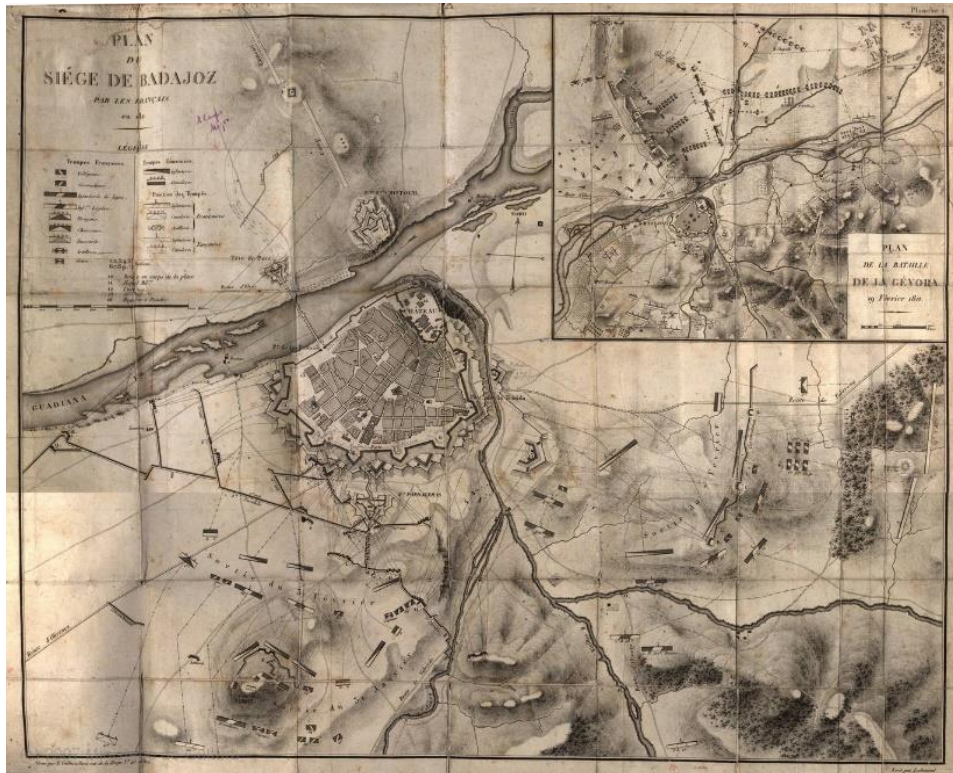


Figure 14 Badajoz au bord du fleuve Gadiana (plan de la victoire française l'année précédente)

Une stratégie se fait claire. La crue de la rivière Gadiana inonde son affluent, la rivière Rivella. Celle-ci coule devant le fort de Picurina l'isolant pratiquement de la ville. Wellington décide de se focaliser sur ce bastion.



Figure 15. le bastion de Picurina où Nixon va se distinguer

D'après William Leek;

« Au soir du 25 Mars les hommes terminaient leur travail dans les tranchées lorsqu'on leur ordonna de donner l'assaut au fort Picurina. Picurina était une solide fortification au-dessus d'un mamelon escarpé, distant de 400 yards de la ville avec laquelle elle est reliée par une voie de communication couverte.

Une centaine d'hommes du 52^e, sous les ordres du Capitaine Ewart prend la tête des assaillants. Ils emportent avec eux des échelles, des bottes de paille, des leviers et des haches. Le fossé est si profond et le rempart si fortement protégé de chevaux de frise qu'il fallut d'abord se lancer à l'assaut de ces épais et hautes palissades qui bloquaient l'ac-

cès au ravin. Le combat fut extrêmement violent et prolongé, et Ewart tomba blessé. Les tirs [anglais] furent dirigés vers les fortifications dominant les chevaux de frise, soulageant ainsi la position des assaillants. Durant ce temps, Nixon, second d'Ewart, entraîne ses hommes armés de haches, perce un passage à travers la porte. Nixon tombe sévèrement blessé. Un dernier combat à l'intérieur étroit du bastion et ce fort, si important, que l'on prévoyait de prendre en 5 jours, était enlevé. Le Capitaine Ewart et son « Ensign » William Nixon étaient blessés : trente-quatre soldats sur les 100 hommes engagés du 52^e furent tués ou blessés.

La prise de Picurina donna alors un avantage déterminant à l'assaillant, permettant de positionner ses batteries et de bombarder les bastions de Trinidad et Sancta Maria »

À partir du lundi de Pâques 30 mars jusqu'au samedi 4 avril 1812 les forces britanniques pilonnent et entament la maçonnerie de la muraille de la ville, tout en poursuivant les terrassements de siège et l'extension des tranchées.

Le 5 avril deux brèches sont faites au sud-est, dans la muraille
 - une dans le bastion Trinidad
 - et une dans le bastion Santa Maria.

Les soldats alliés se préparent à l'assaut de Badajoz. Pour les freiner, la garnison française mine les deux brèches déjà ouvertes dans les murs.

L'ordre d'attaquer est cependant différé de 24 heures pour permettre l'ouverture d'une troisième



Figure 16. Le fort de Picurina est investi par l'artillerie britannique

brèche que les assiégés n'auront pas le temps de colmater ou miner. On pilonne avec succès durant toute la journée du 6 avril la courtine fragilisée joignant les deux bastions déjà entamés. Elle s'effondre en début d'après-midi.

Les obusiers continuent à bombarder les trois larges brèches tout l'après-midi pour empêcher les Français de les colmater.

Des rumeurs circulent

parmi les Alliés selon lesquelles les troupes françaises du maréchal Soult viennent porter secours à la ville assiégée : dans l'urgence, Wellington lance l'ordre d'assaut le lundi 6 avril 1812 vers 22 heures.

La Division d'infanterie légère avec en tête les soldats du *Forlorn Hope*⁶ s'avance dans la brèche du bastion Santa Maria ; la 4^e Division dans la brèche du bastion Trinidad. Les soldats emmènent des échelles d'assaut et sont porteurs de différents ustensiles de siège, grandes haches à longs manches et sacs de foin pour amortir les chutes.

⁶ **Forlorn hope** : Originellement issu du hollandais « forlorn hoop » (« troupe perdue ») s'est transposé en anglais par « forlorn hope », littéralement « Espoir abandonné ». Expression (obsolète) dans l'armée britannique pour désigner les unités affectées à une mission extrêmement dangereuse, généralement constituées de volontaires ou pour le moins encadrées par des officiers et sous-officiers volontaires, et dont les survivants en cas de succès



Figure 17 Le 6 Avril 1812 Wellington lance l'assaut de Badajoz, cherchant à profiter des brèches faites par l'artillerie britannique

Pour faire diversion à l'attaque massive dans les brèches au sud-est, l'escalade de l'éperon rocheux du château (au nord) est confiée à la 3^e Division du général Thomas Picton et l'escalade du bastion San Vincente (au nord-ouest) à la 5^e Division du général James Leith.

Juste au moment où les soldats du *Forlorn Hope* vont lancer l'attaque, une sentinelle française qui a repéré les soldats alliés, donne l'alarme. En peu de temps, les remparts s'emplissent de soldats français qui déversent une grêle mortelle de mousqueterie sur les troupes à la base de la brèche. Les Britanniques et les Portugais foncent massivement et escaladent les éboulis, affrontant un barrage meurtrier de tir de mousquets, jets de grenades, de pierres, de barils de poudre à canon, amorcés avec des mèches rudimentaires et même des balles de foin enflammées.

Ce furieux barrage dévaste les rangs britanniques et la brèche commence bientôt à s'emplir de morts et de blessés à travers lesquels les troupes d'assaut se fraient difficilement un passage. Malgré le carnage, les *Tuniques rouges* continuent bravement à progresser en grand nombre, avec pour seul

étaient systématiquement promus à un grade supérieur. Dans une armée où les commissions d'officier s'achetaient fort cher, c'était à peu près la seule manière d'obtenir une promotion pour un officier subalterne désargenté. On pourrait traduire par "troupe sacrifiée", « bataillons suicide"...

résultat d'être fauchées par les balles des mousquets et la mitraille. En seulement deux heures, quelque 2 000 hommes sont tués ou grièvement blessés, alors que de nombreux hommes de la 3^e Division sont abattus dans l'attaque de diversion du château au flanc nord de la forteresse. Le général Thomas Picton lui-même est blessé alors qu'il emprunte une échelle afin d'atteindre le haut de la muraille.



Figure 18 On essaie aussi de franchir les remparts intacts avec des échelles; le général Picton est blessé.

Les soldats qui attaquent les brèches aux bastions Santa Maria et Trinidad sont systématiquement repoussés et le carnage est si énorme que Wellington envisage de rappeler ses troupes. Contre toute attente, les soldats de la 3^e Division finissent par atteindre, les premiers, le sommet de la muraille du château et les hommes de la 5^e Division réussissent à investir le bastion San Vicente un peu plus tard dans la nuit. Les soldats de ces deux divisions progressent vers l'intérieur de la ville, font jonction et, débordent par l'arrière les défenseurs français, permettant enfin aux attaquants alliés d'atteindre le sommet des rampes d'éboulis.



Figure 19. Tous les 6 Avril on commémore cet événement, c'est le « Badajoz Day »



Figure 20. Le lieutenant MacPherson monte sa tunique rouge au haut du mat pour signifier que la place est prise.

Acte de bravoure

Le 6 Avril 1812, durant l'assaut, le lieutenant James MacPherson du 45eme Régiment (Nottinghamshire) fut un de ceux qui parvint au sommet du rempart. Alors qu'il escaladait l'échelle pour atteindre le sommet des fortifications du château il se trouva nez à nez avec un soldat français. Avant que Macpherson puisse faire quoi que ce soit le défenseur tira avec son mousquet mais la balle atteint un bouton de sa veste et ricocha.

Macpherson et ses camarades se précipitèrent vers le donjon. Arrivé au sommet de la tour de l'Alcazaba il descend le drapeau français suspendu au mat, ne disposant pas de drapeau de l'Union Jack, il monte sa tunique rouge au sommet du mat pour indiquer à ses compatriotes que le mur a été conquis.

The Bajadoz day

En souvenir de cet évènement, chaque 6 Avril, au quartier général du Nottinghamshire (Worcester et Forester), une jaquette rouge est montée en tête de mât en signe de couleur du régiment.



Figure 21. Arthur Wellesley, duc de Wellington peint par Goya

Voyant qu'ils ne peuvent plus tenir, le général français Armand Philippon et les rescapés de la garnison abandonnent Badajoz et se replient sur la forteresse voisine de San Cristobal, au nord de la ville sur la rive droite (rive opposée) du fleuve Guadiana. Ils y signent leur reddition le matin du 7 avril 1812. Quand l'investissement de la forteresse est achevé, les Tuniques rouges se mettent à boire et commencent le pillage dans une totale anarchie ; il faudra trois jours pour reprendre la troupe en main.

Le sac de Badajoz, fut un acte de sauvagerie gratuite, il a été retenu par de nombreux historiens comme un exemple de conduite particulièrement atroce de la part de l'armée britannique. On entra par effraction dans de nombreuses maisons, les biens furent vandalisés ou volés, des citoyens espagnols de tous âges et de toutes conditions furent tués ou violés, et de nombreux officiers britanniques furent abattus par les hommes qu'ils essayaient de ramener à la raison.

À cette époque il était d'usage de permettre 24 heures de pillage aux troupes victorieuses après

l'assaut d'une ville fortifiée. Cela était pourtant contraire aux consignes strictes de Wellington qui, en pays allié, Portugal ou Espagne, exigeait que ses soldats paient tout ce qu'ils consommaient et interdisait les réquisitions sans paiement faites par l'intendance de l'armée. Cependant, il régnait un climat de défiance entre Britanniques et Espagnols, à la suite de la conduite douteuse des responsables espagnols vis-à-vis des Britanniques, ce qui n'était pas le cas entre Portugais et Britanniques, qui combattaient en parfaite harmonie. L'assaut avait été si meurtrier que les officiers n'osèrent pas dans les premières heures freiner les bas instincts de leurs soldats. De plus, dans l'assaut lui-même, la majeure partie des officiers commandant les troupes d'assaut avait été tués ou blessés, laissant les soldats pénétrer dans la ville sans encadrement.

À l'aube du 7 avril, on mesura l'horreur du massacre tout autour de la muraille. Les corps étaient empilés sur plusieurs épaisseurs et le sang avait coulé par ruisseaux entiers dans les tranchées. Quand il vit les destructions et l'ampleur du massacre, Wellington pleura amèrement et maudit le Parlement britannique pour lui avoir accordé si peu de ressources et de soldats.

L'assaut et les engagements préliminaires ont coûté aux Alliés la mise hors combat de quelques 4 800 hommes. La Division légère - *division d'élite* - a durement souffert, perdant 40 % de ses effectifs. Ce siège est considéré comme le plus sanglant de toutes les campagnes napoléoniennes. Mais, le siège étant terminé, Wellington peut sécuriser la frontière entre l'Espagne et le Portugal et marcher maintenant sur Salamanque.

Le 11 Mai 1812, suite à son comportement à Badajoz, William Richmond Nixon est nommé Lieutenant.⁷



Figure 22 Soldat du 52e (Oxfordshire) avec son fusil

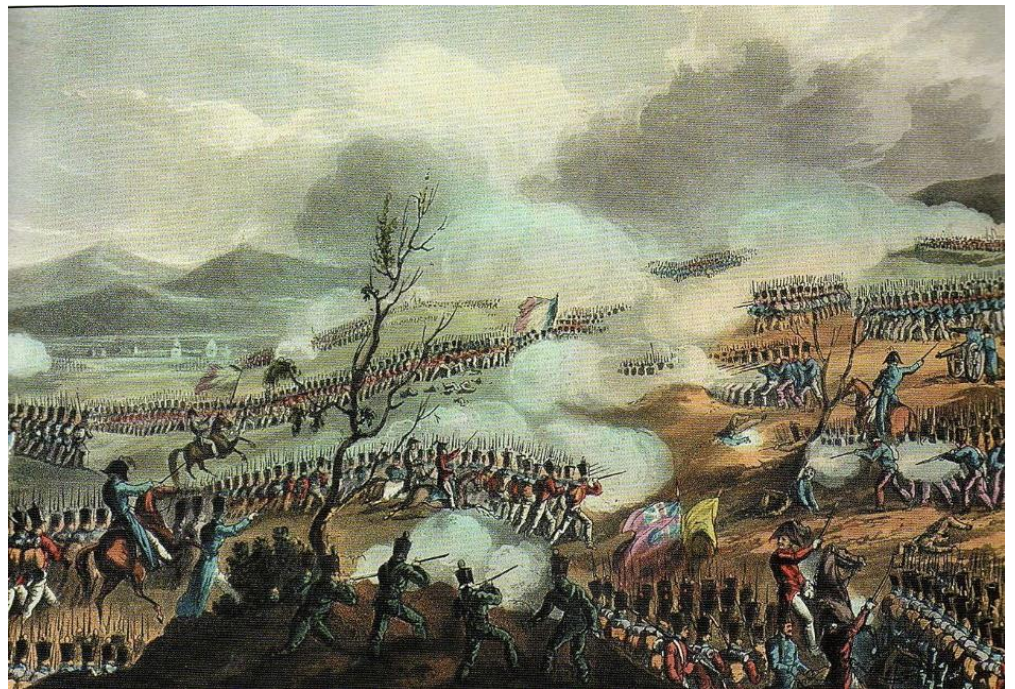


Figure 23 La bataille de la Nivelle, 10 Novembre 1813.

La bataille de la Nivelle 10 Novembre 1813

La défaite des troupes françaises à Badajoz permet l'entrée des troupes alliées en Espagne et marque le début de leur repli vers la France. Il n'est plus question pour le maréchal Nicolas Jean de Dieu Soult de contrattaquer mais de sauvegarder ses troupes harcelées par l'armée de Wellington. Avant de franchir la frontière entre l'Espagne et la France, l'armée française est défaite à Vitoria : les troupes françaises se replient dans le plus grand désordre vers la frontière. Ils empruntent la route de Pampelune, alors qu'il aurait fallu prendre la direction d'Irun, mais cette voie est sous le contrôle des troupes hispano-anglo-portugaises de Wellington soient 80 000 hommes. Joseph frère de Napoléon, est dans les wagons de l'armée de l'empire, il s'installe à Saint-Pée-sur-Nivelle, quartier Helbarron, chez un ami Jean Blaise Goyenette. L'armée de Soult forte de 60.000 combattants, tente d'interdire l'entrée des alliés sur le sol français. La bataille est sanglante. Dans cette guerre de mouvement, le 52e RI est de nouveau en première ligne. La brigade est sous les ordres du Lieutenant-colonel Colborne (nous le reverrons à Waterloo) : le régiment commandé par Patrick Campbell (il reçut la médaille d'or pour ces événements), paya un fort tribut.

Le bilan de cette bataille est très lourd : 5 000 morts ou blessés côté français, dont le général Sarrut, autant côté alliés. Dans la panique du repli, les troupes françaises abandonnent 400 canons, plus de 400 caissons et une multitude de voitures de bagages dont celle du roi Joseph, contenant tous ses papiers, son épée, et celle de Jourdan, contenant son bâton de maréchal ! Les coffres contenant l'argent destiné à payer trois mois d'arriéré de solde des troupes françaises sont aussi abandonnés. L'avidité des troupes alliées, perdant du temps à piller l'immense convoi abandonné, sauve heureusement l'armée française d'un désastre total...

⁷ Les registres britanniques signalent que ce titre ne fut pas acheté par Nixon, ce qui sous-entend qu'il le gagna au mérite. (C'était l'usage pour les officiers s'étant distingués dans le *Forlorn Hope*)

Mais surtout, cette bataille marque la fin de l'occupation de l'Espagne et du Portugal décidée par Napoléon en 1807. Il s'agissait initialement d'affaiblir l'Angleterre en fermant tous les ports d'Europe par le "*Blocus continental*".

Au cours de cette campagne, l'armée française a perdu 5 généraux et 13 colonels... Car les anglais disposaient de tireurs d'élite, les « *Riflemen* », qui visaient systématiquement les officiers supérieurs et généraux, facilement repérables à leur tenue et à leur position à l'avant des troupes.

La **bataille de la Nivelle** se termina par la défaite des Français et permit l'entrée des troupes hispano-anglo-portugaises sur le territoire français.

Bataille d'Orthez le 27 Février 1814.

Franchir l'Adour et les gaves ouvre la route de Paris. C'est un peu une de ces batailles finales devant entraîner la chute de Napoléon. Le Maréchal Nicolas Jean-de-Dieu Soult se replie et détruit tous les ponts du gave d'Oloron. Il concentre ses troupes à Bayonne qui sera le théâtre d'une bataille mais aussi, surtout près d'Orthez.

De leur côté, les coalisés réussissent à franchir le gave de Pau et se rapprochent d'Orthez.



Figure 24 Bataille d'Orthez, 27 Février 1814

D'autres troupes coalisées arrivent au sud d'Orthez et disputeront la ville. Elles réussissent, aussi, à franchir le gave de Pau. Le Maréchal Soult voyant la situation compromise décide d'effectuer une retraite générale vers Sault-de-Navaillès.

Le capitaine Brialmont de l'armée belge, dans son ouvrage "la vie de Wellington", écrit :

"La bataille d'Orthez semblait perdue lorsque Wellington changea son plan d'attaque et dirigea les deux divisions de Picton et

*la brigade de la division légère vers la gauche de la hauteur tenue par le corps de fusiliers de Reille. Cette tentative eut un effet inattendu à mettre au crédit du 52e. Ce régiment s'avança malgré le feu de l'ennemi, et se propulsa avec une telle détermination contre les divisions françaises de Foy et Taupie qu'ils les forcèrent à battre en retraite. C'est à cette occasion que le **Lieutenant William Richmond Nixon, du premier bataillon**, fut sévèrement blessé pour la seconde fois."*

Six semaines après cette bataille, le 11 avril 1814, Napoléon abdique à Fontainebleau. Il est exilé à l'île d'Elbe. Le personnage de Wellington s'est imposé à chacun.

William Richard Nixon est maintenant lieutenant, il a obtenu cet avancement grâce à sa bravoure, et a payé cet avancement, de son sang. Deux fois sévèrement blessé, la première fois lors du siège de Badajoz, puis lors de la victoire d'Orthez, dans la banlieue de Bayonne.



Figure 25 Badge honorant les "valiant stormer"

Durant cette guerre péninsulaire le 52^e avait parfaitement rempli ses deux missions, celle d'être un régiment de ligne et celle d'une infanterie légère conduisant les assauts. Lors des assauts le 52^e fournit les hommes constituant les « *forlorn hope* » (*troupe sacrifiée*). Compte tenu de son comportement on décida d'honorer spécifiquement le 52^e RI. A ceux qui avaient survécu aux pelotons du « *Forlorn hope* » aux sièges de Cuitad Rodrigo, Baradoz et San Sébastien eurent l'honneur de porter à leur bras droit, un badge orné d'une branche de laurier et des lettres, « V.S » pour « **Valiant Stormer** ». La traduction n'en est pas facile elle distingue « un combattant exceptionnel » ; William Nixon fut de ceux-là.

La M.G.S. Medal



FR

Pour compléter les reconnaissances en l'honneur de son comportement il reçut la « **Military General Service Medal** » de la « **Peninsular War** » avec trois barrettes. Chaque barrette était attribuée à un fait d'arme particulier, en général une victoire à laquelle le régiment ou l'individu avait participé ; celles qui furent attribuées à William ne nous sont pas connues ; on peut imaginer qu'ils portaient les noms de « Badajoz », « Nivelles » et « Orthez ».

Chapitre 2

1814-1815

William Richmond Nixon à Waterloo

Le 52^e quitte la France



Figure 27 La guerre entre les États Unis et l'Angleterre continue.

Le décret du Sénat Français, du 2 Avril 1814, repris par la Convention le 18 Avril proclame l'arrêt des hostilités entre le Marquis de Wellington et le Maréchal Soult. Les troupes portugaises de la coalition décident de traverser les Pyrénées pour retourner au Portugal. Le 52^e arrive à Bordeaux le 14 juin, il est passé en revue par Wellington avant d'embarquer à bord du « Dublin ». Il parvient à Plymouth le 17 juin. La campagne du 52^e pour la guerre dans la péninsule est terminée. Mais le Royaume Uni se bat sur plusieurs fronts ; la guerre aux Amériques continue, malgré l'indépendance des États-Unis. Et dès Janvier 1815, le 52^e s'embarque à nouveau à Plymouth, mais cette fois pour les Amériques. Les conditions météorologiques (vents forts) forcent les bateaux à faire escale à Cork, en Irlande et retardent la traversée de l'Atlantique. Mais une nouvelle les a précédés ; « **Napoléon est de retour !** »

Les « cent jours »

Napoléon a débarqué le 1^{er} Mars 1815 au golfe Juan. Puis, c'est sa remontée triomphale vers Paris. Les hostilités reprennent. Louis XVIII s'est réfugié à Gand.

Napoléon ne veut pas laisser le temps aux coalisés de regrouper leurs forces et décide de passer au plus vite à l'offensive. Au commencement de juin, seules les armées des généraux Blücher et Wellington sont en mesure de se battre ; elles représentaient une force disponible de 200 000 hommes. Les belligérants se rencontrèrent à Waterloo le 18 juin 1815.

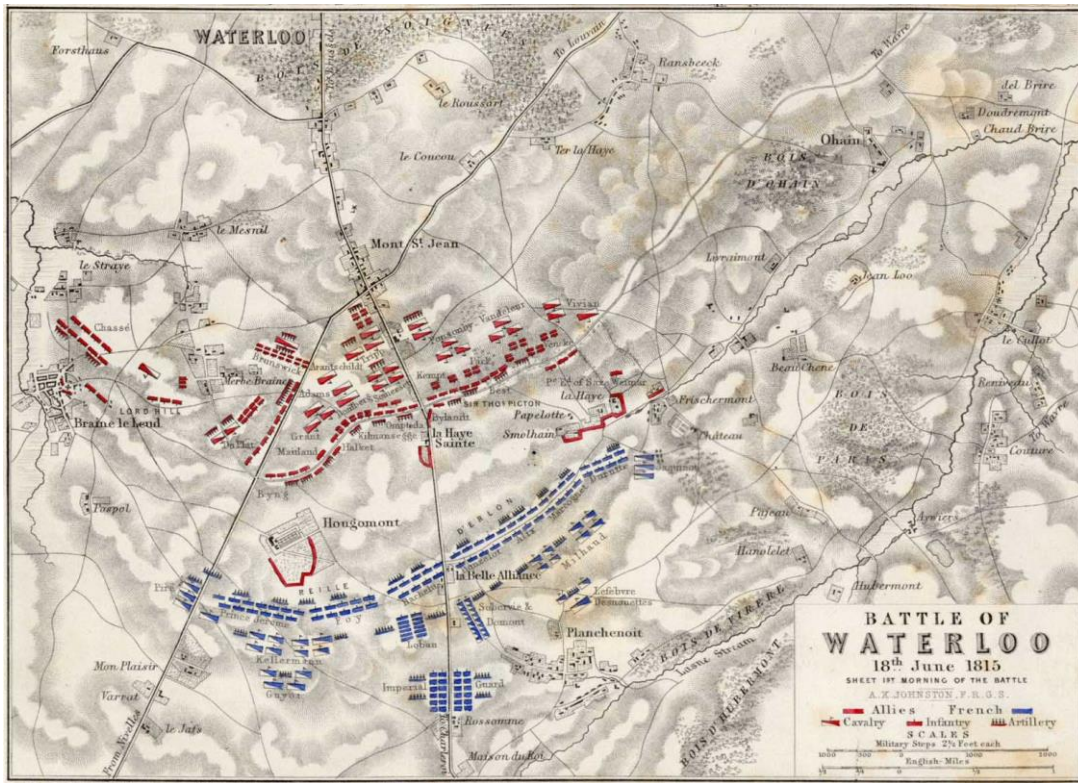


Figure 28 La disposition des forces à Waterloo le 18 juin 1815



Figure 29. La cavalerie de Ney n'arrive pas à désorganiser les carrés anglais

Le champ de bataille à Waterloo avait 5,5 km de large, avec deux crêtes parallèles orientées d'ouest en est, séparées par une vallée de 1,4 km de large. Les Alliés prirent position sur la crête nord, les français sur les crêtes sud. La bataille commença à midi par le tir des canons français.

Conformément au plan de bataille défini, la 2e division du 52e RI fut maintenue en réserve, placée au



Figure 30. Le colonel John Colborne, il initia une manœuvre du 52e qui entraîna la défaite de Napoléon

centre gauche, derrière la 1ère Division du 52e RI du major-général Cooke. Malgré cette position de repli, la 52e dut endurer un sévère bombardement : l'artillerie française faisant des dégâts dans les rangs. Au bout de trois heures la brigade d'Adam fut positionnée pour renforcer le flanc droit. C'est alors que l'empereur demanda au maréchal Ney de lancer la cavalerie française (6000 cavaliers) contre l'aile droite anglaise. L'infanterie britannique se déplaça pour se disposer en plusieurs carrés serrés, forçant la cavalerie à les contourner et, depuis ces carrés, les britanniques accompagnèrent les cavaliers français d'un feu nourri. Dans un terrain lourd, impropre à la course des chevaux, la cavalerie française dut se replier, accompagnée par les bombardements de l'artillerie anglaise. Ney appela la cavalerie de réserve (7000 hommes) pour tenter d'enlever les batteries anglaises par un nouvel assaut. Échec.

Suivirent durant deux heures et demie, des tirs croisés des artilleries des deux armées. Les hommes du 52e sont positionnés entre les deux camps. L'Enseigne Leeke (du 52e), rapporte ; "les vieux officiers, qui avaient servi pendant toute la guerre d'Espagne, ont reconnu n'avoir jamais été exposés à une canonnade semblable à celle que le 52e a dû subir durant 2 heures et demie par l'artillerie française positionnée à ½ mile ". L'artillerie britannique, à leur arrière, tirait par-dessus leurs têtes. Les soldats suivaient du regard la direction prise par les boulets des deux camps, cherchant à estimer leurs points de chute.

Napoléon fit charger les lignes britanniques, à gauche du 52e, par les grenadiers de la garde impériale. Le 52e, dirigé par Sir John Colborne, entreprit, alors, un mouvement que personne ne pré-



Figure 31. Le 52e se déplaça sur le champ de bataille pour se placer sur le flanc de la garde impériale

voyait. Colborne fit se déplacer le régiment en diagonal sur le champ de bataille venant se positionner sur le flanc gauche des lignes françaises, fit un mouvement tournant sur sa gauche pour se déployer perpendiculairement à la colonne de la garde impériale. Là comme à la parade, le 52e entame un tir roulant. Les soldats sont disposés sur plusieurs rangs. D'abord tire le premier rang qui se replie à l'arrière pour recharger, pendant que la seconde ligne tire à

son tour, et ainsi de suite. Ces salves font des dommages considérables. William Hay, un dragon, déclara après la bataille que « *le feu de la 52e fut si bien commandé, que les lignes Françaises tombèrent et, je puis le dire, la bataille de Waterloo était gagnée.* »

C'est à ce moment que l'inattendu se produisit ; pour la première fois dans l'histoire, la garde impériale chancelle. Un cri de panique se propagea dans les lignes françaises « **la Garde recule !** ». À la vue de la Garde en retraite, certaines unités françaises commencent à se débâter. Le 52^e décida de poursuivre son avantage et chargea à la baïonnette forçant la Garde Impériale de Napoléon à faire retraite, poursuivie par la 52^e.



Figure 33. Le Général Cambronne

« Il était environ 8 heures 20 lorsque sir John Colborne, considérant l'importance des troupes qui lui faisait front décida de faire arrêter ses hommes dans les basses terres proches de la route de Charleroi. Il souhaitait remettre de l'ordre dans les rangs qui s'étaient désunis après une progression sans répit. Ils avaient parcouru pratiquement un demi-mile depuis le moment où ils avaient abandonné leur position dans les lignes anglaises.

On demanda au porte-drapeau, aux sergents en service de sortir des rangs et Nixon (officier en service) n'eut juste qu'à transmettre les consignes de remise en ordre des lignes. C'est alors que le Duc de Wellington, assisté de Sir Colin Campbell, chevaucha jusqu'à Sir John Colborne. John Colborne se tenait derrière le centre du 52^e. De ma position (William Leeke), au centre de la première ligne, je me retournai et l'entendis dire :

- **Bien joué, Colborne, bien joué, ne leur donnez pas le temps de se ressaisir !**

À ce moment, les français ouvrirent le feu à une distance d'environ 200 yards. Plusieurs balles frappèrent le sol près de moi, et j'entendais le sifflement de celles qui me frôlaient. Je suppose que les français visaient particulièrement cet endroit, derrière moi, là où se trouvaient le Duc, Sir Colin Campbell et le colonel John Colborne. Sans attendre le porte-drapeau, les sergents sont de nouveau appelés et transmettent l'ordre d'avancer sans que les rangs soient bien alignés. Les français continuent de reculer. Ces troupes qui assuraient l'ar-



Figure 32. "Cambronne à Waterloo" d'Armand Dumarest (tableau commandé par Napoléon III pour l'exposition universelle de 1867)

rière garde de l'armée française se retirèrent dans la plus grande confusion. Il y avait, dit-on, trois bataillons de la « Vieille garde »⁸, un petit corps de cuirassiers de la Garde et quelques pièces d'artillerie. On peut imaginer que L'empereur Napoléon était avec ces troupes, et que le Duc de Wellington et l'Empereur était plus proche l'un de l'autre qu'ils ne le furent à aucun autre moment »

La panique gagne l'ensemble du front français et la déroute s'amplifie. Wellington lance l'ensemble de l'armée alliée en avant. Toute résistance organisée cesse, hormis quelques rares bataillons de la Garde. Le Maréchal Ney, qui a vu 5 chevaux tués sous lui crie à ses hommes « *Venez voir mourir un Maréchal de France !* » Napoléon est désespéré, on rapporte qu'il voulait périr sur le champ de bataille. La vieille garde est sacrifiée et tente de se replier en bonne ordre. La Brigade Adam les talonne, soutenue par de l'artillerie à cheval. Les carrés français, au départ sur trois rangs, se forment sur deux rangs puis ils se transforment en triangle au fur et à mesure des pertes.

Des officiers britanniques avec un drapeau blanc s'avancent à leur rencontre et leur demandent de se rendre. C'est à ce moment-là que le général Cambronne répond "merde !" et entre ainsi dans la légende napoléonienne. Respectant leur célèbre devise : "**la Garde meurt, et ne se rend pas !**", ces héros continuent de se battre.

Cambronne, blessé à la tête, sabré au bras droit et ayant également reçu un coup de baïonnette à la main droite et d'autres blessures à la jambe, s'écroule inanimé. Sa détermination provoqua l'admiration des Britanniques, qui firent tout pour le capturer. Grièvement blessé, il est en effet fait prisonnier⁹ après le massacre des derniers carrés.

L'impact du 52^e à Waterloo



Figure 34 Un sous-officier du 52^e

Le premier bataillon du 52^e RI, avait joué un rôle déterminant sur l'issue de la bataille ; le mouvement du 52^e initié par Colborne sur le champ de bataille mit en difficulté la garde impériale, la forçant à reculer ; cette situation inimaginable sema la panique dans l'armée française et inversement donna aux troupes de Wellington un sursaut d'énergie. Wellington lui-même perçut parfaitement l'avantage que lui apportait cet événement et il sut en profiter. C'est pourquoi on écrira que « **la Garde Impériale de Napoléon, fut défaite par le seul 52^e RI, aucune autre force des coalisés n'étant présente à moins de 300 Yards, que ce bataillon fut le plus grand à Waterloo, et sut exploiter parfaitement ses capacités. Sur les 1130 hommes et officiers présents, 168 ont été blessés et 38 tués.** »

Nous nous intéressons particulièrement à William Richmond Nixon ; il est là, en première ligne de ce régiment d'élite ; il transmet les ordres du colonel Colborne. Il était d'usage que les officiers soient devant les troupes, c'est pourquoi ils sont les premiers à être blessés ou tués. On retrouve le

⁸ La « Vieille Garde » est la garde personnelle de Napoléon devant assurer sa sécurité.

⁹ Emprisonné en Angleterre, il épousa son infirmière Ecosaise, à son retour en France, il fut traduit devant le conseil de guerre et acquitté.

personnage que l'on a vu à Badajoz, courageux, intrépide... ici la bataille est d'une autre dimension, mais son comportement est identique. Il fait son devoir. Nous imaginerons qu'il fut témoin du refus de reddition de Cambronne, c'est la ténacité de ce type de personnage qui fait l'histoire. On appelle ces personnages, des héros.

Marche sur Paris

Juste après minuit, le 52^e quitte le champ de bataille pour amorcer sa marche triomphale vers Paris. Le premier bivouac fut à une quinzaine de km, près d'une rivière où chacun put se laver le visage et les mains. Depuis trois jours ils n'avaient pu le faire et ne peuvent se changer car leur intendance a été pillée et ils avaient perdu tous leurs bagages. Ils pénètrent en France le 21 juin et sont rejoints par Louis XVIII, le 24 à Le Cateau. Le 1^{er} juillet ils aperçoivent au loin, Paris « *et le splendide dome de l'hopital des Invalides* ». Les Prussiens les ont précédés. Ces derniers pillent et se vengent sur les populations des outrages que leur ont fait subir les armées françaises dans ces années de guerre. Le Maréchal Bluecher qui les commande, ne parle que de détruire le pont de Iéna, puisqu'il porte le nom d'une victoire Française sur les Prussiens...

Le 3 juillet, ils sont à Neuilly. Le matin du 7, la brigade du Général Adam dont fait partie le 52^e a l'honneur d'entrer dans Paris par la barrière de l'Etoile. Au son des clairons ils marchent au milieu de cette esplanade des Champs Elysées pour atteindre la place Louis XV (Place de la Concorde aujourd'hui). « *Au moins je suis sûr que ce fut le moment de ma vie dont je me rappelle avec le plus de fierté ; je chevauchais, descendant l'avenue des Champs Elysées, dans cette capitale de nos ennemis, en portant en triomphe les couleurs de ce même 52^e avec lesquelles j'avais eu l'honneur de mener à la victoire en ce jour si glorieux, à Waterloo* » (Propos de William Leake). Ils installent leur bivouac sur le côté des Champs Elysées. Ils y resteront jusqu'au 2 novembre avant de rejoindre Versailles.

Chapitre 3

1816-1836

William Richmond Nixon à Douai

En occupation dans le Nord de la France

Au début février 1816 le 52^e rejoint le nord de la France aux environs de St Omer. L'enregistrement des états de service de William Richmond Nixon le signale en cantonnement à Dunkerque, Douai et Namur. Il y restera jusqu'à sa démission en 1819. Nous avons peu de détails sur ces années d'occupation, mais elles furent déterminantes sur le reste de sa vie. On peut par contre imaginer ce qu'elles furent et les gens qu'il va rencontrer car on retrouvera dans sa vie des personnes vivants dans cette région et tout particulièrement les famille Bailey et Schatteman.

La famille Bailey s'installe à Douai



Figure 35 John Heathcoat inventeur de la machine à tisser le tulle (1783-1861)

Le personnage clé est John Bailey, il est né en Angleterre vers 1780. Le 13 avril 1801 il épouse à Nottingham Elisabeth Brooksby dont il aura trois enfants, tous nés en Angleterre. Une fille Ann (1804-Barnstaple-Devon) naît au sud Ouest de l'Angleterre puis John s'installe à Loughborough. Un fils naît : William (14 avril 1805) puis un second (1806) John. Son épouse décède vers 1810. Il est un mécanicien spécialisé dans les métiers à tisser, il interviendra parfois comme expert auprès des tribunaux pour des problèmes de contrefaçons de brevets ; dès 1805, il est venu à Loughborough, au sud de Nottingham, pour se mettre au service de John Heathcoat. Ce dernier cherche à fabriquer une machine pour reproduire le tulle. C'est un challenge très délicat car il s'agit de mettre au point une mécanique extrêmement complexe reproduisant les mouvements des bobines que manipulent les brodeuses pour concevoir le tulle. En 1809 John Heathcoat¹⁰ dépose son brevet permettant de fabriquer ce qu'on appellera le tulle bobin¹¹ (fig.36) ; un tissu transparent, léger, vapoureux. Le tulle sert aussi

de support pour y broder à la main des motifs, constituant la dentelle. Une usine est installée à Loughborough pour exploiter ce processus, l'activité se développe. Les conditions de la classe ouvrière sont difficiles, les salaires sont diminués et le vendredi 28 juin 1816 des membres d'association clandestines (les luddites¹²) envahissent l'unité de production, alors qu'elle est sous la protection de

¹⁰ Voir « A history of the Machine-Wrought Hosiers and Lace Manufacture »

¹¹ Cette invention, à Nottingham en 1808, par Heathcoat, va permettre d'industrialiser la fabrication de tulle. On qualifiera cette tulle de bobin (de l'anglais bobinet) pour signifier que l'on déplace des bobines.

¹² Le luddisme est, selon l'expression de l'historien Edward P. Thompson, un « conflit industriel violent » qui a opposé dans les années 1811-1812 des artisans – tondeurs et tricoteurs sur métiers à bras, aux employeurs et manufacturiers qui favorisaient l'emploi de métiers à tisser pour le travail de la laine et du coton. La lutte des membres de ce mouvement clandestin, appelés luddites ou luddistes, s'est caractérisée par le « bris de machines ».

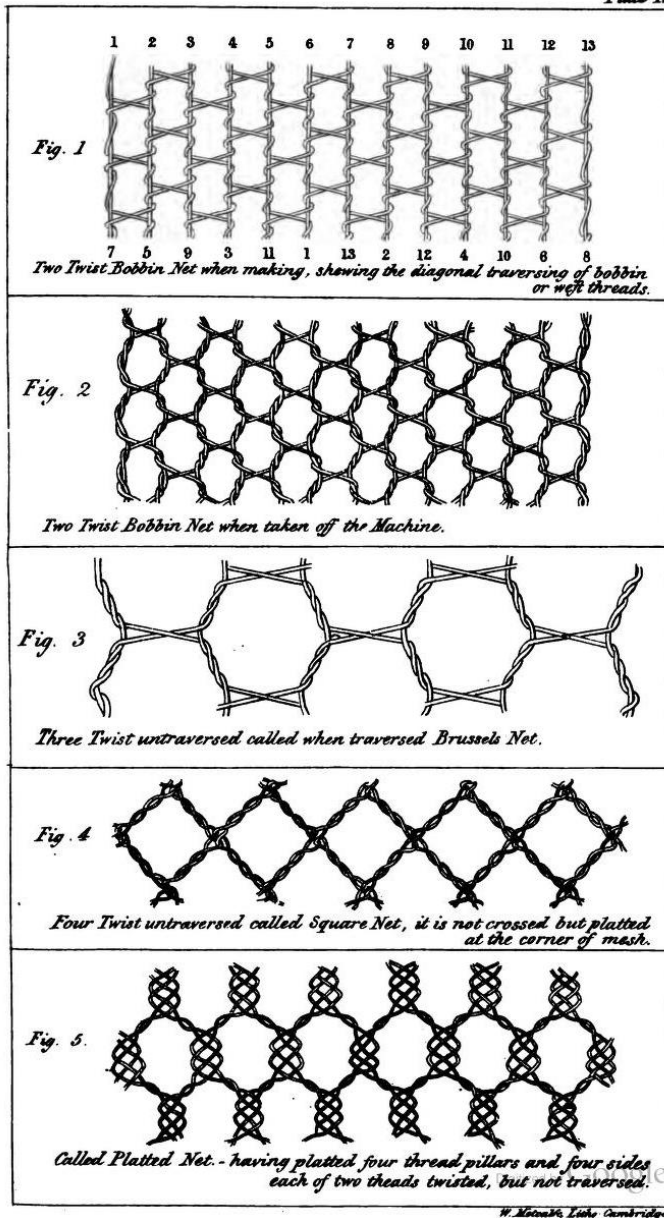


Figure 36. Entrelacement des fils constituant les mailles du tulle bobin

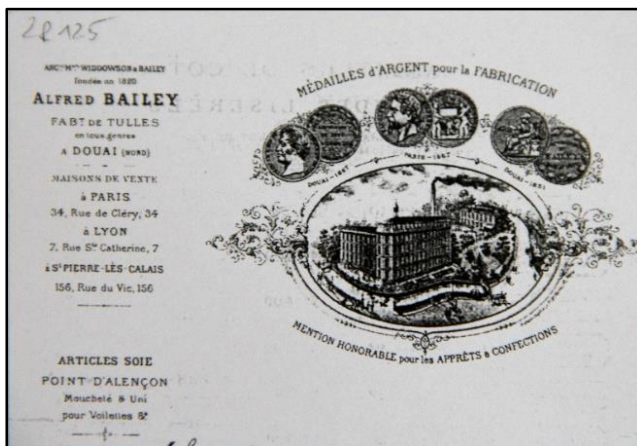


Figure 37. Papier à entête "Bailey"

vigiles et brisent les 55 métiers. La répression sera sévère, les assaillants seront identifiés, arrêtés, jugés et ... pendus. Face à cette période de trouble Heathcoat décide de transférer son activité à Tiverton dans le Devonshire. Les ouvriers, leur familles vont déménager par la route à une distance de 300km. Charlotte Covill dans son ouvrage « Lunatics & Lace Makers » raconte la vie de John Bailey. Elle nous apprend d'abord que John semble mener une vie compliquée ; il a eu un enfant du nom de Matthew pour lequel on ne sait si sa mère fut Elisabeth Brooksby ou Elisabeth Smith ; si John Bailey fréquente Elisabeth Smith, il ne l'épouse pas : le couple engendra, Thomas en 1814, Elisabeth en 1816 puis Sarah en 1818 (voir fig. 40). Les deux premiers seront classés comme débiles ; Sarah fut l'arrière grand-mère de Charlotte. Nous décrivons plus loin la descendance de Sarah bailey: elle n'est pas sans intérêt. Charlotte nous compte les souffrances de ces familles migrantes durant les trois semaines de voyage à pied entre Loughborough et Tiverton, poussant leur voiture à bras ; elle décrit parfaitement les difficultés de ces gens qui doivent supporter les intempéries d'un été totalement pourri. Elle suppose que cet accident climatique exceptionnel a probablement été la conséquence de la massive éruption de 1815 du volcan Mont Tambora situé en Indonésie (Indes Orientales Néerlandaises). Un gigantesque nuage de cendre propulsé dans la stratosphère recouvrit une large portion de la planète et refroidit profondément le climat sur l'hémisphère nord.

Sur le plan industriel, les destructions des luddites entraînent des bouleversements économiques et sociaux et certains fabricants de tulle cherchèrent à échapper au protectionnisme britannique (loi d'avril 1816), et décident de migrer vers le continent. En quittant l'Angleterre, ils échappent par la même occasion aux redevances d'exploitation des brevets anglais. La délocalisation clandestine de leur outil de production s'effectue essentiellement en direction du Nord de la France. C'est probablement à cette date que John Bailey envisage de quitter l'Angleterre et cherche à s'installer à

Douai et commence à y utiliser des métiers « type Heathcoat ». Le commerce avec l'Angleterre de ce type de machine est interdit, on importe donc des pièces détachées et on assemble les métiers dans le nord de la France. John Bailey est l'homme idéal pour cette opération il en est probablement un acteur majeur.



Figure 38. Dentelle mécanique du catalogue "Bailey" de Douai

En 1818¹³ il s'est installé avec toute la famille à Douai. John ne se contente pas d'importer, il crée son propre atelier de construction et montage de métiers puis de fabrication de tulles. L'entreprise est officiellement créée en 1820 et fonctionnera en association sous le nom de « Widdowson and Bailey », son fils William en prendra la direction en 1825, à cette date l'usine dispose de l'énergie hydraulique : elle se développera pour atteindre 650 ouvriers en 1851 et possède des dépôts à Paris, Lyon, Londres, Saint Pierre les Calais, Berlin, New York... C'est la période de l'essor industriel de la « dentelle de Calais » de « la dentelle de Lyon » car depuis 1830, on applique le système Jacquard à ces métiers, recourant à des cartes perforées,

ce qui permet de réaliser de la dentelle véritable (fig.39), permettant de reproduire mécaniquement les motifs, ce système ne va cesser de se développer et de se perfectionner au cours du XIXe siècle. William Bailey fera souche dans la région, son petit fils Alfred Bailey sera membre du conseil municipal de Douai de 1863 à 1877, alors que sa fille Ann reste en Angleterre.

John Bailey s'est séparé d'Elisabeth Smith et se remarie avec Mary James avant de rejoindre la France. En 1823, naît à Douai une première fille Séléna que nous retrouverons plus tard puis une seconde (Céline) en 1825 (décédée en 1832).

On ne sait pas dans quelles circonstances William Richmond Nixon rencontra John Bailey. Au delà de cette coïncidence géographique, où ces deux individus se retrouvent au même endroit en même temps, n'oublions pas que John Nixon, père de William est un manufacturier du textile, spécialisé dans la fabrication de vêtements ; l'émergence du tulle, ne peut l'avoir laissé indifférent d'autant plus que Loughborough n'est distant que d'une centaine de kilomètres de Holbeck... La suite montrera que ces individus se connaissaient. Nous retrouverons plus tard certains descendants de John Bailey, c'est pourquoi nous

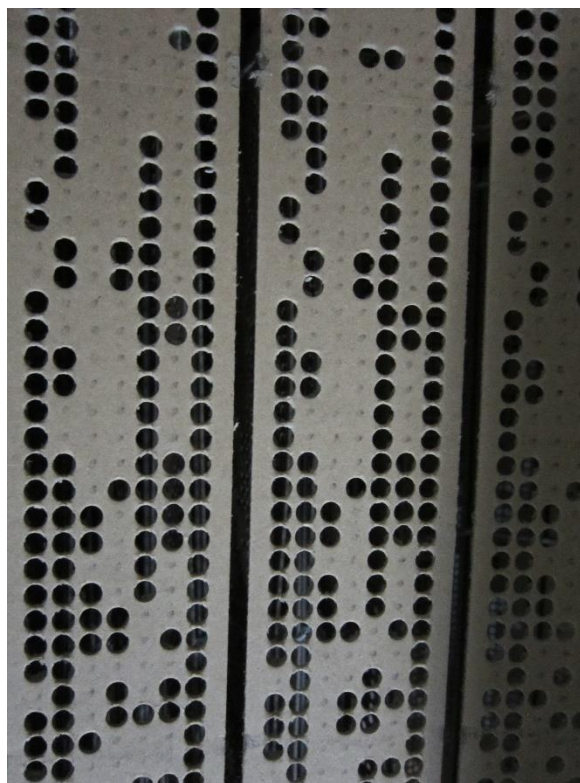


Figure 39 utilisation du système jacquard (bandes perforées) pour incruster des motifs lors de la fabrication du tulle et produisant la « dentelle de Calais »

¹³ Cette date est donnée par la source suivante ; « Le patronat du Nord sous le Second Empire : une approche prosopographique » Par Frédéric Barbier, Jean-Pierre Daviet. Elle n'est pas toujours confirmée : dans certains ouvrages on ne retient que 1823 comme date d'installation de la famille à Douai (cette date correspond à l'année de naissance de sa fille Séléna en France). Par contre la société « Bailey » fut créée en 1820. L'installation en France fut probablement progressive et on peut penser que dès 1818, John Bailey est à Douai, au moins partiellement. Il faut aussi savoir que John Bailey n'est pas en terre inconnue, car son cousin Georges Gibson (1774-1851) est installé à Douai depuis 1796. En 1817, Heathcoat est signalé à Douai.

publions ici la descendance de John Bailey. Beaucoup de ces personnages vont se croiser et recroiser dans la région de Tours.

Descendance de Sarah Bailey

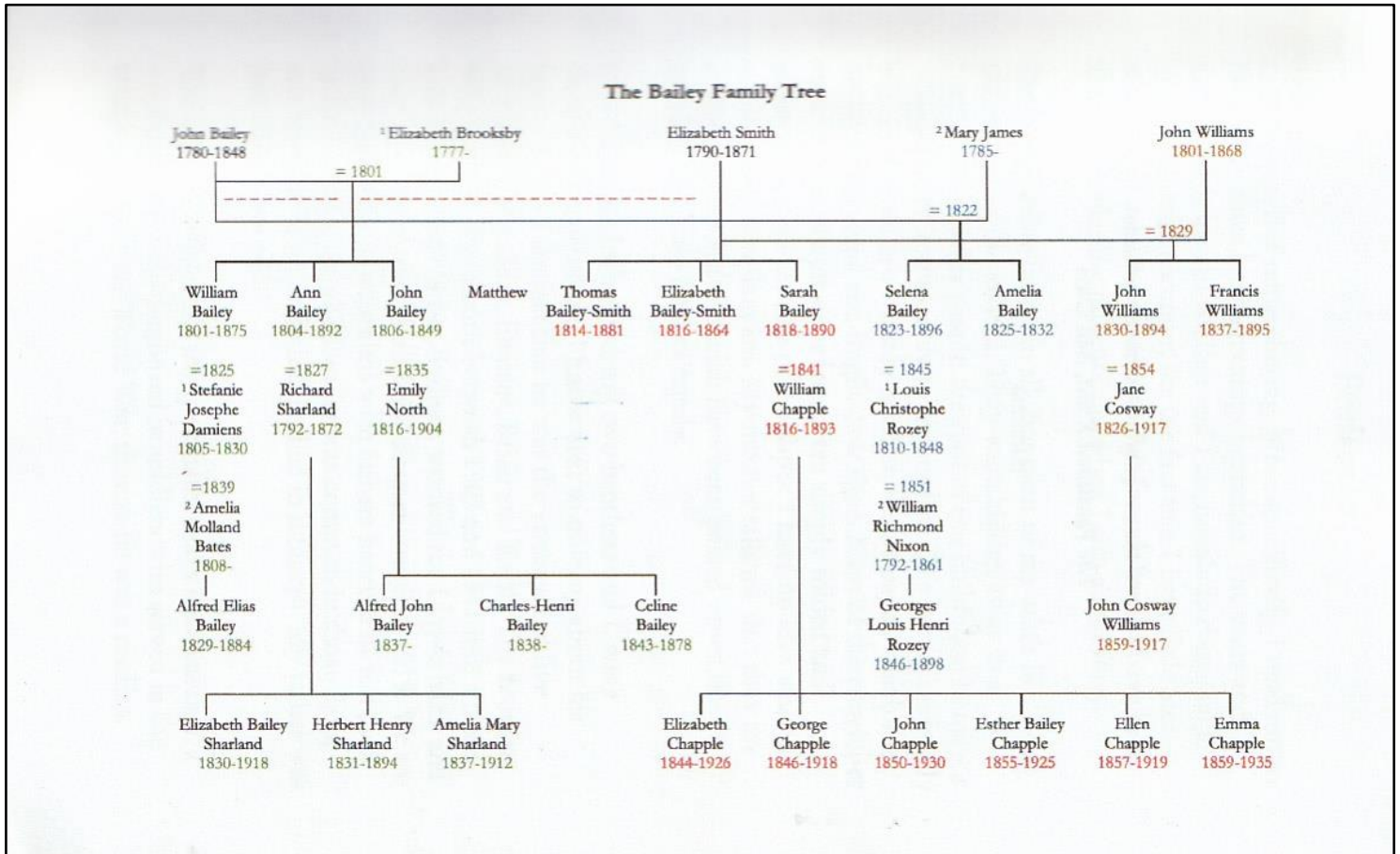


Figure 40 Descendance de John Bailey. Nous retrouverons beaucoup de ces noms dans cet ouvrage. Copie de l'arbre généalogique publié par Mme Charlotte Covill dans son ouvrage « Lunatics & Lace makers »



Charlotte Covill dans son ouvrage « Lunatics and Lace Makers » nous dévoile la destinée de Sarah Bailey, fille illégitime de John Bailey : après leur séparation, sa mère, Elisabeth Smith s'est finalement mariée avec John Williams. Sarah resta alors en marge de la famille Bailey sans être totalement ignorée de son père ; plusieurs courriers en témoignent. En Novembre 1841, elle épouse William Chapple à Exeter. Le couple s'installa à West Ex, tenant une petite épicerie que probablement John William leur a transmis. Ils y vendent aussi le pain qu'ils produisent ; William devant se lever à 3 heures chaque matin pour pétrir et cuire pains et baguettes. Ils auront aura six enfants : Elisabeth, George, John, Esther, Ellen et Emma.

Elisabeth ne quitta jamais ses parents, s'occupant d'eux à leurs vieux jours ; George repris le métier et l'activité de son père en tant que maitre boulanger, il épousa Ann Channing. John

Figure 41 Sarah et William Chapple et leurs enfants. Derrière, à gauche Esther à côté de John puis Elisabeth (à droite) Georges à côté de sa mère. Ellen et Emma sur le devant



démarrera comme apprenti bonnetier et émigra en Nouvelle Zélande où il prospéra et devint le trésorier de la ville de Wellington. Esther, arrière grand'mère de Charlotte Covill, se maria à Weymouth, Ellen épousa William Morris et émigra en Afrique du Sud, Emma épousa un autre bonnetier, David Philips et déménagea dans le Dorset. On trouve encore aujourd'hui au cimetière de Tiverton, une pierre tombale portant les noms de William Chapple, son épouse Sarah et ses enfants George, Ellen et Elizabeth.

Lorsqu'en 2022, Charlotte voulut visiter une fois encore, les lieux où des descendants de John Bailey avaient vécu à Tours et ses environs, elle vint accompagnée d'une cousine : Jenny Hunt. Jenny descendait de George Chapple Junior (1846-1918), qui et Sarah Bailey-Smith eurent comme enfant George Junior et Esther Bailey-Chapple¹⁶, mais George Junior appela sa fille

était son arrière grand père. Le 9 juillet 1877, Ann Channing¹⁴ épouse de George junior Chapple enfanta une fille qu'on nomma d'Esther Ellen, ils s'étaient mariés en janvier 1869¹⁵. On retrouve ici les pièges

Figure 42 Pierre tombale de Tiverton portant les noms et dates de William Chapple, Sarah son épouse et de trois de ses enfants, George, Ellen et Elisabeth

« Esther Ellen » et la soeur de George, Esther, appela son fils « George »... il y a de qui s'y perdre !



Figure 43 V.A Alexander premier Lord de l'Amirauté Britanique à son bureau

Esther Ellen Chapple, eut un destin particulier ; elle rencontra Albert Victor Alexander, homme politique travailliste britannique connu sous le nom de AV alexander. Élevé anglican, Alexander se convertit au mouvement baptiste en 1908 après avoir épousé Esther Ellen Chapple, institutrice et baptiste. Ils se sont mariés le 6 juin 1908. Leur fille, Beatrix, est née en 1909, et leur fils Ronald a vécu de 1911 à 1912. Il fut trois fois Premier Lord de l'Amirauté, de 1929 à 1931 sous Ramsay MacDonald, sous Winston Churchill durant la Seconde Guerre mondiale (1940-1945), et sous Clement Attlee de 1945 à

¹⁴ Ann Channing, fille de George Channing (1819-1905) et Harriet Duckham (1813-1889) est née à Tiverton le 26 avril 1847, elle épousa George Chapple en janvier 1869 à Tiverton

¹⁵ Source <https://www.familysearch.org/search/tree/results?count=20&q.birthLikeDate.from=1847&q.birthLikePlace=Devon&q.birthLikePlace.exact=on&q.givenName=anne%20&q.surname=channing>

¹⁶ Charlotte Covill nomme George du nom de Chapple et Estehr du nom de Chapple Bailey ; je n'en connais pas la raison



1946, avant être nommé Ministre de la défense de 1946 à 1950. En 1946, en reconnaissance de ces actes de charité pour la marine, Esther fut nommée au grade de CBE, « Commander » de l'Ordre de l'Empire britannique, c'est un ordre de chevalerie du système honorifique britannique, établi en 1917 par le roi George V. Il a son siège à la cathédrale Saint-Paul de Londres où se trouve, dans la crypte, une chapelle qui lui est dédiée.

AV Alexander décida de ne pas se représenter aux élections générales de 1950. Il a pris sa retraite des Communes et fut élevé à la pairie en tant que vicomte Alexander de Hillsborough puis nommé baron Weston-super-Mare, de Weston-super-Mare dans le comté de Somerset, et premier comte Alexander de Hillsborough en 1963. La même année Esther devint comtesse de Hillsborough.

Figure 44 Esther Chapple (1878-1969) et son époux AV Alexander, 1er Comte de Hillsborough (1885-1963)

Mort de John Nixon Père et mariage avec Thérèse Antoinette Schatteman

Revenons à William Richmond Nixon. En 1818, John Nixon, père de William meurt. William va percevoir une partie de son héritage et décide de mettre fin à sa carrière militaire : il démissionne le 25 novembre 1819, se contentant de sa demi solde de lieutenant. Il n'oubliera jamais son séjour dans le nord de la France et de la Belgique. Il est étonnant de voir comment à divers moments de sa vie, ces cités de ce coin d'Europe ressurgissent. En sus de Waterloo, on voit apparaître, Dunkerque, Namur, Douai où il rencontre les Bailey, mais aussi Tournai à deux pas de Douai et enfin Gand.

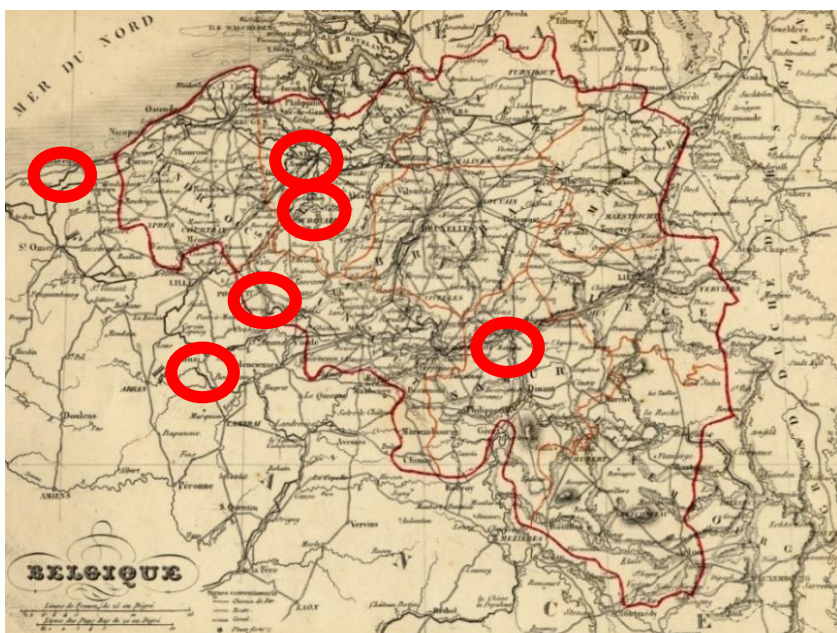


Figure 45 les villes ou lieux du nord de la France, qui concerneront William Richmond Nixon

Gand (Belgique) est le pays de naissance de Thérèse Antoinette Schatteman. Elle y naissait le 17 Prairial de l'an V de la République (5 juin 1797) française. Thérèse Schatteman, est la fille de Bernard Schatteman (fripier) et Marie Josephe De Vassin. Le prénom n'est pas exactement celui qu'on retrouve dans les registres (Thérèse au lieu de Thérèse-Antoinette). Napoléon avait intégré les Flandres dans la France, les actes sont en français et cela pouvait poser quelques problèmes de transcription.

Un frère (Félix, 4 décembre 1799) naîtra plus tard, et on retrouvera son fils (Ferdinand Jean Schatteman) dans le testament de William Richmond Nixon confirmant qu'il s'agit d'une même personne.

Il y a aussi confusion sur la date et le lieu du mariage. Des registres anglais proposent une date en mai 1849 ; cette date n'est pas crédible, c'est soit une confusion à la lecture prenant un « 1 » pour un « 4 », soit un enregistrement tardif d'un mariage réalisé à l'étranger. William Richmond Nixon est totalement sensible à sa nationalité anglaise, et il est difficile d'imaginer qu'il se soit marié ailleurs

qu'en Angleterre. L'église de Ste Marylebone, à Londres, signale cette union, nous retiendrons donc que c'est là qu'il s'est uni à Thérèse Antoinette Schatteman en 1819. (Un document que je ne retrouve plus retenait cette date). L'acte de décès de Thérèse aurait pu le confirmer, mais étant décédée à Paris son enregistrement disparut pendant l'incendie de la mairie de Paris en 1871. Lors du mariage, tous les biens sont apportés par William, il y a séparation de biens, et lors du décès, il n'y a pas d'héritage de prononcé, donc pas de rappel des dates clé de ce couple.

Période 1819-1836

C'est la partie la plus obscure de la vie de William et Thérèse ; il n'a pas pu être identifiée la date où ils quittent le Nord de la France pour venir s'installer à Tours. Nous avons positionné ce déménagement vers 1836, car à cette date meurt son frère et William est devenu le seul héritier, mais rien n'est moins certain, on pourrait imaginer une venue à une date antérieure.

William Richmond Nixon peintre à Douai ?

Les étrangers entrant en France ou visitant le Nord, doivent se faire enregistrer à la préfecture. En 1826¹⁷, les registres signalent la présence à Douai de William Richmond Nixon, officier de sa Gracieuse Majesté, peintre, présent au Salon des Arts en 1826. Puisque Nixon dut se faire enregistrer à cette date de 1826, et qu'on le retrouve à Douai dans les années qui suivent, il est probable que cela marque son installation dans la région : il est toujours là, lorsqu'une autre exposition « des produits d'Arts » est organisée en 1833. Dans les Lauréats ayant été récompensés (médaillon de bronze) pour leur tableau on trouve un Nixon de Douai.¹⁸

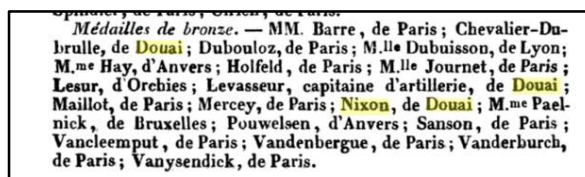
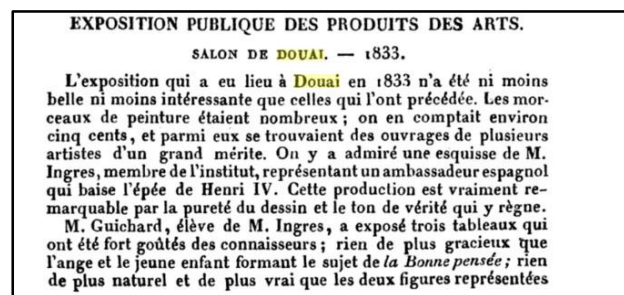


Figure 46. En 1826 et 1833, Nixon est signalé à Douai, il participe à l'exposition de peinture ; cela accredit l'idée qu'il se serait installé dans le Nord ou en Belgique.

Retrouver trace de ce personnage à Roubais est plus difficile que de chercher une aiguille dans une meule de foin, sachant que les recensements de cette ville, pour peu qu'ils existent à cette période, ne sont pas en ligne. Mais l'entêtement paie parfois. La reconstruction de la généalogie des Bailey (aidée par Mme Laborde, descendante de John Bailey père) me fit découvrir l'acte de décès reproduit ci-dessous. En effet le nom de William Nixon apparait comme témoin de décès d'Amélie Bailey, dernière fille de John Bailey.

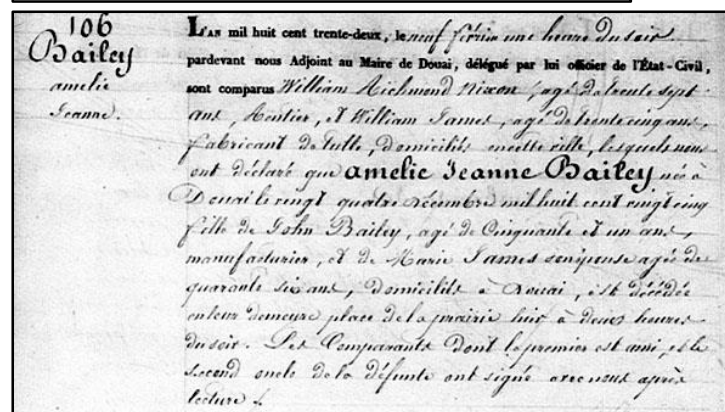


Figure 47 Acte de décès d'Amélie Bailey, William Richmond Nixon est témoin

Amélie Bailey est la dernière fille de John Bailey père, le constructeur

de machine. Cette enfant est née de sa seconde épouse Mary James, que nous reverrons. L'enfant n'a pas sept ans lors de son décès. L'acte donne l'adresse des parents (place de la Prairie). Ce document confirme les liens qui existent entre William Richmond Nixon et John Bailey. La qualité de cette relation se retrouvera dans des événements à venir ; il est clairement identifié comme étant un « Ami ».

¹⁷ D'après « Mémoires de la Société Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai 5^e série, T XV, page 58

¹⁸ Annuaire statistique [afterw.] Annuaire du département du Nord. An xi-1890.

Il faut aussi comprendre que la présence de W.R.Nixon à l'état civil de Douai pour témoigner du décès de l'enfant, n'a de sens que s'il réside effectivement en France ; la proximité avec l'Angleterre lui permet de conserver un lien avec son frère qui vit dans le Yorkshire.

Ces tableaux sont-ils de William Richmond Nixon ?



Mes investigations sur internet m'ont conduit à des deux tableaux (site invaluable.com)

- à gauche : W R Nixon (British, 19th Century) *vue de Fountain's Abbey, Yorkshire, avec un promeneur et son cheval de bat, traversant un pont.*

- à droite ; W R Nixon, *vue sur Fountain's Abbey, Yorkshire, avec un promeneur et son chien sur un chemin forestier*

Effectivement la plaque au bas de ces tableaux portant l'inscription « WR Nixon » peut corres-



pondre à William Richmond Nixon, la date de 1818 pour autant qu'on puisse la lire réfère à la période où William peignait (il participera aux expositions de 1826 et 1833 à Douai). Fountain's Abbey est de plus dans le Yorkshire, pas loin de Leeds, terre natale de William. Le style de peinture fait penser à William Turner, dont nous reparlerons plus loin mais aussi à Corot qui est contemporain de William Richmond Nixon. Il est donc plus que probable que l'auteur de ses tableaux soit l'officier britannique qui après Douai, vint s'installer en Touraine...

Détail du tableau précédent

Seconde Partie

*

1836-1861

William Richmond Nixon et la Touraine



Figure 48 La Ville de Tours vue de St Cyr (d'après William Turner)

Chapitre 4

1836-1842

Découverte de la Touraine

Arrivée à Tours



Figure 49 Entrée de Tours au XIXe, vue de la Tranchée

Le 26 octobre 1836, à Ikley, petite ville du nord de l'Angleterre, John Nixon, frère aîné de William décède à 47 ans (né vers 1789). John ne s'était pas marié, et meurt sans enfant, toute la fortune familiale revient ainsi, à William. Ce dernier n'a plus d'attache en Angleterre. Les familles fortunées britanniques ont une réelle attirance pour le sud de la France, que ce soit pour la Riviera ou les bords de l'Atlantique. William et Thérèse décident donc de partir vers le Sud. Comme beaucoup d'autres, ils ne dépasseront pas Tours. Lors du recensement de St Cyr sur Loire de 1836, on les découvre à Vaugenest. C'est une propriété sur la rive droite de la Loire, à deux pas du « Gué Louis XI », là où Walter Scott positionne des scènes de son roman *Quentin Durward* (1823). N'oublions pas les voyages (1819-1832) de J.M.W. Turner qui consacra plusieurs de ses toiles à la ville de Tours vue de St Cyr (voir pages 39, 49...). Peut-être que Nixon, dans son loisir de peintre, aurait pu rencontrer cet autre William que fut Turner¹⁹. Il faut dire que cette arrivée sur Tours séduit les étrangers débouchant de la route de Paris. « **L'entrée de Tours est vraiment magnifique !** » comme l'écrivait le voyageur Arthur Young en 1790.

¹⁹ Joseph Mallord William Turner

Ils trouvent une pension à deux pas. Cette maison du bord de Loire, loge en 1836 une dizaine d'Anglais répartis en plusieurs familles. Le nom de Vaugenest ou Vaugenêt (signifiant « val des genêts ») est évocateur pour tout citoyen britannique qui se rappelle que ces bords de Loire furent aimés, développés

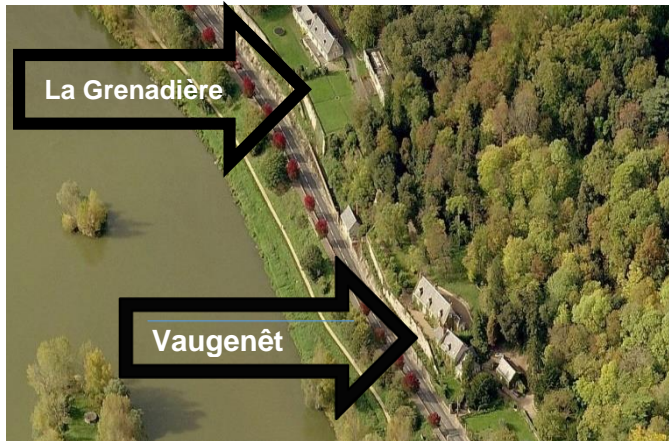


Figure 50. Vaugenêt sur la rive droite de la Loire

Cress	William	Nanton	1	48	Anglais
Cress	Augusta	g ^e d ^e d ^e	1	50	
Cress	Charlotte				
Cress	William	Nanton	1	49	
Nanton	Edouard	g ^e d ^e d ^e	1	51	
Arnaud	Nanton	Napoleon	1	61	
Prunet	Michelle	Marguerite	1	62	
Voisin	Charles	Edouard		20	
Jifford	George	Nanton	1	50	Anglais
Jifford	Isabelle		1	40	
Jifford	Edith	Isabelle	1	41	
Jifford	José	Charles	1	40	
Billie	Yvonne	Demosthène		21	

Figure 51. Recensement de 1836 à St Cyr

par les Plantagenêt ! Fontevraud, qui abrite les sépultures d'Aliénor d'Aquitaine, Henri II et Richard Cœur de Lion n'est qu'à quelques dizaines de kilomètres. Cette maison de Vaugenêt, voisine avec la « Grenadière » qu'habita vers 1830, Honoré de Balzac, puis de 1836 à 1839 un chansonnier français, fort célèbre à cette époque, Pierre Jean de Béranger. (Une avenue lui est consacrée à Tours)

William et son épouse s'installent. Manifestement sa maîtrise de la langue française en cette année 1836 semble limitée ; son nom est mal orthographié. L'agent a inscrit « William Richmond Naon » au lieu de « Nixon ».

L'hésitation n'a pas d'emprise sur le comportement de William R.Nixon, il décide de s'installer dans cette région et dès l'année suivante, 1837 il se porte acquéreur de deux propriétés, l'une à St Cyr « la Moisanderie » une autre à St Symphorien « la Bagatelle ».

Installation à la Moisanderie (ou Moisandrie) à St Cyr sur Loire



Figure 52 La Moisanderie à deux pas de Vaugenêt, domine la Loire



Figure 53 La Moisanderie, bâtiment du milieu du XVIIIe enserré entre deux bâtisses du XVIIe. La partie du XVIIIe est probablement postérieure au séjour de W.R.Nixon.

Ce domaine a porté les noms de : La Moisanderie (1741, 1745 et 1749), La Moisandière (1783 et 1785), La Moissanderie (XVIIIe siècle, carte de Cassini), La Moisanderie (1813, cadastre), La Moisandière (1821), La Moizanderie (1827), La Moisandrie (1859 et 1871) et La Moisanderie (1972, cadastre).

C'est une ancienne propriété du couvent des Carmélites de Tours, saisie comme bien national, elle fut vendue, le 3 août 1791, pour 27.100 livres. Le château actuel date du XIXe siècle.

Le 4 avril 1837, Nixon acquiert cette propriété de trois hectares appelée la Moisanderie²⁰. Le dernier propriétaire est Mariadec Moisant, né à Tours le 24 mai 1770, il vient de mourir sans enfants, le 4 décembre 1836, son frère est propriétaire du château de Langeais. La Moisanderie est mise en vente par ses héritiers, plus précisément par Henri Goüin, héritier universel. Il représente la famille Goüin qui va se partager le montant de l'opération. Cette famille marqua de son empreinte la ville de Tours en fournissant plusieurs banquiers, des responsables politiques²¹.

Les héritiers de Mariadec Moisant sont des membres de la famille Goüin

- *Henry Goüin (1782-1861), banquier à Tours, président de la Chambre de commerce de Tours, fondateur et premier président de la Société archéologique de Touraine et de la Caisse d'épargne et de prévoyance de Tours. Le 25 août 1805, il épousa sa cousine Alexandrine Pauline Gondouin (1784-1847), fille de Pierre-Charles Gondouin, conseiller du roi et notaire à Paris, à qui le futur Louis XVIII avait laissé en dépôt une somme considérable lors de son départ en immigration, et de Agathe-Charlotte-Pauline Goüin ;*
- *Charles Goüin (1783-1855), banquier à Tours, président du conseil d'administration de la Mutuelle d'Indre-et-Loire contre l'Incendie, épouse en 1812, sa cousine germaine, Anne-Henriette Goüin (de La Grandière) (1794-1864) ;*
- *Édouard Goüin (1787-1864), industriel du textile, négociant et banquier à Nantes, vice-président de la Chambre de commerce et conseiller municipal de Nantes, marié à sa cousine germaine, Alexandrine-Stéphanie Goüin (de La Grandière) le 22 juillet 1809. Ils sont les parents d'Ernest Goüin, fondateur de la Société de construction des Bati-gnolles et régent de la Banque de France ;*
- *Jules Goüin (1789-1869), banquier et négociant à Nantes, président du Tribunal de commerce et de la Chambre de commerce de Nantes et conseiller municipal de Nantes. Épouse Elisabeth Dumoustier (1800-1872), fille de Gabriel et de Louise-Antoinette Meiner, et nièce du général-comte Pierre Dumoustier.*

Il est très probable que William Richmond Nixon, fréquenta cette bourgeoisie tourangelle.

En 1841, l'agent recenseur, enregistre effectivement William et Thérèse Nixon à la Moisanderie, ils sont entourés de trois domestiques. Le couple ne restera à St Cyr que peu d'années, puisque la Moisanderie sera vendue en 1844.

« La Bagatelle »

Trois mois après l'achat de la Moisanderie, William fait une autre acquisition, toujours sur la rive droite de la Loire ; à St Symphorien. Le style de propriété se révèle vraiment différent ; La superficie est plus réduite, mais l'ensemble mixte des constructions traditionnelles, des parties troglodytiques aménagées, des terrasses avec escaliers de liaison. On croit reconnaître un style que l'on retrouvera aux Basses-Rivières !

...au nord est une cave à cheminée dans laquelle ont été pratiqués aux moyens de boiseries, une alcove et des cabinets. Porte au couchant donnant accès à un puits auquel la propriété vendue a droit de puisage. A l'angle nord du jardin, un second escalier extérieur, construit en planches et carreaux de terre cuite et conduisant à une terrasse située au dessus de la cave, et sur laquelle est une tourelle. A l'angle

²⁰ Un des voisins de cette propriété est Henri Lambron de Lignim (7/07/1799-9/05/1863), capitaine de cavalerie, garde du corps de Louis XVIII et Charles X.

²¹ Dont Eugène Goüin qui fut maire de Tours durant la guerre 1870, Henri Goüin un des pères fondateurs de la Société Archéologique de Touraine

Nord-Ouest de cette terrasse, un troisième escalier extérieur de même construction que celui qui précède et communiquant à une très petite terrasse sur laquelle se trouve l'entrée d'un petit pavillon à cheminée qui contient une pièce éclairée au midi, au levant et au couchant. Le tout joignant du Levant et du Nord la maison de l'Ermitage, appartenant au séminaire de Tours... [Extrait de l'acte d'achat]

Il n'est fait aucune allusion à la vue sur la Ville de Tours que l'on pouvait assurément découvrir depuis cette position. Les aménagements en terrasses successives, surmontées d'une tourelle devaient ouvrir un champ de vision extrêmement large sur le fleuve et la ville. Il aurait été intéressant de découvrir cette maison dans le St Symphorien actuel. La position donnée par le notaire la situe au nord de la rue du Chaudron, et au voisinage de l'Ermitage. La rue du Chaudron²² est aujourd'hui orientée Nord-Sud, or à cette époque elle se positionnait en lieu et place de la rue de l'Ermitage actuelle; cette rue s'appellera aussi rue de Marmoutier. Le nom de « Bagatelle » a disparu et ce fut hardu de découvrir sa position réelle. Cette construction existe toujours, elle se situe au 152, rue de l'Hermitage et fut utilisée récemment comme Restaurant. (investigation de Patrick Ranger).



Figure 54 Bagatelle aujourd'hui; La maison a perdu son nom de Bagatelle



Figure 55. Le disque rouge sur cette carte positionne la propriété « la Bagatelle » sur le cadastre napoléonien de 1816 ; Bagatelle inclus les lots 1123, 1124 1125 (source Patrick Ranger)

Bagatelle, lieu de résidence des bourreaux de la ville de Tours.

²² On l'appelait rue du Chaudron car c'était la rue qu'utilisaient les indigents de Tours pour aller quêrir quelques pitances à Marmoutier.

Pour étonnant qu'il soit, bien que l'endroit fut difficile à identifier ce nom revient plusieurs fois dans l'histoire locale, et se trouve défini comme étant un quartier de Saint-Symphorien dans le dictionnaire de Carré de Busserolle.

Au XIXe siècle, Bagatelle s'agrémenta d'un parc anglais qui rompait avec la triste régularité des jardins classiques à la française ; le céramiste tourangeau Avisseau (1796-1861) y créa une statue grotesque d'un mongol, ce mongol, portait initialement une corbeille dans ses mains, « *ornait la pelouse de la propriété de Bagatelle à Saint - Symphorien : Le « Chinois » fut acquis par Léon Palustre, président de la Société archéologique de Touraine ...* »²³ ; il ne serait pas étonnant que ces transformations (statue de céramique ainsi que l'aménagement du jardin anglais ait été financé par William Nixon)²⁴. Un des premiers propriétaires fut Antoine Berger de la famille des bourreaux de Tours : il y acheta en 1730 une cave autour de laquelle on construisit plus tard la Bagatelle²⁵; un de ces bourreaux qui défraya la chronique locale fut **Gilles-François-Nicolas Berger**.

« **Gilles-François-Nicolas Berger** (1735-1815), appartient à la principale famille tourangelle de bourreaux à la fin de l'Ancien Régime. Les Berger ont en effet donné à la province pas moins de neuf « exécuteurs des sentences criminelles » entre le milieu du XVIIe siècle et la Révolution. Gilles-François-Nicolas est ainsi le fils de François Berger, bourreau à Tours de 1722 à 1755, ce dernier ayant lui-même succédé, dans cette même charge, à son père (mort en 1723) et à son grand-père (disparu en 1690). Plus de cent ans après son arrière-grand-père, Gilles-François-Nicolas est donc le quatrième membre de la « dynastie » à occuper le poste de bourreau à Tours. D'ailleurs, il le possède légalement depuis 1744, année où il a obtenu en sa faveur une « commission royale » pour exercer ; il avait alors 9 ans ! En réalité, c'est sûrement depuis l'âge de 20 ans, soit depuis la mort de son père survenue en 1755, qu'il exerce réellement ses fonctions de bourreau, à moins qu'il ait attendu la majorité, fixée alors à 25 ans, soit en 1760, pour commencer ses activités. Dans tous les cas, en 1762, Gilles-François-Nicolas Berger est dans la profession depuis un certain temps.

Marié à Madeleine Gauthier depuis 1756, et déjà père de plusieurs enfants, le bourreau de Tours a une vie personnelle qui est loin d'être un long fleuve tranquille. À tel point que celle-ci a fini par inquiéter et incommoder très sérieusement les autorités judiciaires. La preuve, le 29 mars 1763, suite à des plaintes portées à l'avocat du roi du bailliage et siège présidial de Tours, un huissier est dépêché dans le quartier d'habitation de Berger, situé dans le faubourg de Saint-Symphorien, pour recueillir des informations sur le comportement jugé scandaleux du bourreau²⁹. Il se dit en effet que l'« exécuteur des hautes justices autrement des sentences criminelles [...] mène une vie des plus déréglée dans son domicile et au-dehors ; que parce qu'il maltraite journellement sa femme et ceux qui dépendent de lui, sur le fondement qu'il habite avec une fille de mauvaise vie ». Ainsi, sa conduite « occasionne des troubles affreux dans son ménage et le repos public ». Plusieurs témoins entendus sur place par l'huissier, à commencer par



Figure 56 Le Mongol de la Bagatelle de l'artiste tourangeau Avisseau : réalisation vers 1840

²³ D'après « Un bestiaire fantastique: Avisseau et la faïence de Tours ... de Philippe Le Leyzour, Danielle Oge

²¹ Voir l'article de Fabrice Mauclair dans <https://journals.openedition.org/criminocorpus/9655>

²⁴ En réalité, il semblerait qu'il y ait deux propriétés s'appelant la Bagatelle à Saint-Symphorien et que la statuette d'Avisseau viennet de la seconde (source Anne Giraud)

²⁵ Source Anne Giraud

la propre épouse du bourreau, confirment les dires rapportés au magistrat. Ainsi, Madeleine Gauthier déclare que depuis « environ trois ans » elle « n'a pas point de tranquillité de la part de son mari dans son ménage, qu'il la maltraite journellement et que la plupart des causes de ses mal traitements sont fondés sur ce que son mari voit habituellement une fille de mauvaise vie nommée Françoise Vacher, de la paroisse de Saint-Symphorien de Tours, de laquelle il a eu deux enfants ». Un « maître en chirurgie », mandé sur place, a d'ailleurs pu observer plusieurs blessures sur le corps de l'épouse légitime de Berger. Enfin, le « prêtre curé » de la paroisse, également entendu lors de ce « transport », confirme les « mauvais ménage et débordements » du bourreau « depuis plus de deux ans » c'est-à-dire depuis « qu'il fréquente jour et nuit la fille Françoise Vacher, laquelle a eu réellement deux enfants » de lui. Enfin pour terminer sa déposition, l'homme d'Église

ajoute que Berger « ne s'acquitte aucunement du devoir de la religion » et « que la fréquentation qu'il fait avec ladite fille cause un horrible scandale dans toute la paroisse » ...²⁶

On ne peut aborder les basses œuvres du bourreau de Tours sans faire référence au passage du Cœur-Navré et à la place Foire-le-Roi.

Le passage du Cœur-Navré.

Passage du cœur navré... Rien que le nom vaut le détour !

Cœur navré, cœur blessé, cœur désespéré... l'histoire n'a rien de romantique, elle est plutôt dramatique !

En effet, c'était les condamnés à mort, au supplice,

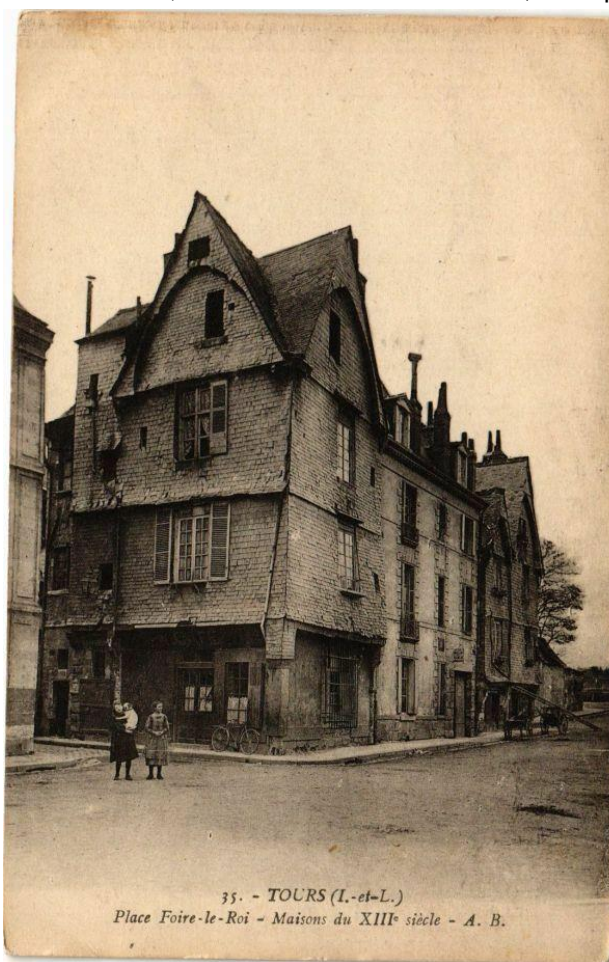


Figure 57. Le passage du Cœur-Navré

ou condamnés à être marqués au fer qui empruntaient cette étroite venelle pour rejoindre la place Foire le Roi où était dressé l'échafaud ou le pilori ... une sorte de pont des soupirs tourangeau !

Pourquoi William Richmond Nixon a-t-il acheté la Bagatelle ? Il n'en a aucune utilité, puisque déjà maître de la Moisanterie. On ne peut que faire des spéculations, et en particulier penser que cet achat est fait au nom d'une tierce personne absente de Tours, cette tierce personne ne peut être que John Bailey ; le constructeur de machine de fabrication industrielle de

Figure 58. Place Foire le Roi



35. - TOURS (I.-et-L.)
Place Foire-le-Roi - Maisons du XIII^e siècle - A. B.

dentelles à Douai. L'examen du recensement de 1841 à St Symphorien, nous apprend que « la Bagatelle » est occupée par John Bailey et sa fille Séléna. Cette dernière a 17 ans, elle est née en 1823 à Douai. Noter que noms et prénoms sont mal orthographiés. Les Bailey sont accompagnés d'une jeune servante. Mais que viennent-ils faire à Tours ? En tout cas cet événement prouve une relation de confiance entre Nixon et les Bailey. John est inscrit comme veuf ; ce n'est pas le cas à cette date ; cette erreur et la mauvaise transcription des noms montrent une difficulté avec la langue française.

657	19	172	Balley	John	veuf	✓	61
658	13	172	Balley	Colona	sa fille	✓	17
659	13	172	Loyeau	Sauve	domestique	✓	17

Figure 59 John Bailey et Séléna Bailey sont à St Symphorien en 1841

Un réel engouement des britanniques pour la région tourangelle

À la rupture du traité d'Amiens, en 1803, tous les anglais présents sur le sol français, sont considérés comme des prisonniers de guerre. On les assigne à résidence : une certaine souplesse est tolérée, et beaucoup font le choix de la ville où ils sont cantonnés ; la préfecture de Tours, reçoit des demandes d'anglais plaidant pour être envoyés en Touraine. Manifestement la région attire les britanniques. Différents arguments l'emportent, la douceur du climat, la langue française qu'on y parle est, dit-on, la plus pure de tout le pays. À la fin des hostilités, dès 1816, cette tendance s'amplifie. En 1819, on dénombre pour l'ensemble du département : 145 Anglais sur un total de 1715 étrangers, mais cette population s'accroît et représente, en 1851, 60% de la population étrangère de la ville et forme, le groupe d'étrangers le plus important de Tours (300 personnes) devant les Belges et les Italiens. Il va falloir disposer des services indispensables et d'un réseau d'entraide. Cette colonie s'organise loin de la mère patrie. Le Révérend GE Biber dans son ouvrage « *English Church on the Continent* » de 1846, décrit la situation à Tours.



Figure 60. La chapelle des Filles de L'Union Chrétienne à Tours, devint le premier temple Anglican de la ville

Dès 1815, les anglais de Tours exprimèrent le souhait de pouvoir exercer le culte anglican. Les responsables de la communauté catholique ne considéreront pas cette requête, d'un œil favorable et les Anglicans s'entendirent avec les protestants pour partager le même lieu de culte. Cette chapelle est située rue de la Préfecture à Tours : c'est l'ancienne chapelle des Filles de l'Union Chrétienne (nous nous y retrouverons plus loin). Mais le temps faisant, l'insistance de cette population fit qu'à partir de 1838, ils obtiennent l'autorisation de l'administration française et de l'évêché catholique d'acquiescer ce lieu de culte, qui se trouva réservé, alors, en tant que temple anglican. En 1840, le Rév. Edward Biley en assure le ministère ; il demeure alors, à Beauséjour (rue du Pas-Notre-Dame) à Saint Symphorien ; le recensement de 1851 l'identifie effectivement à cette adresse en tant que « Ministre évangéliste ».

Un second centre de culte fut ouvert hors de la ville, sans autorisation de l'évêché, sur la rive droite de

la Loire, face au pont de pierre, au bas de la tranchée, derrière l'octroi. Cette chapelle avait été construite par souscription en 1839, et était la propriété d'une française qu'elle louait au rév. George Garrick, en charge du culte, pour un montant annuel de 500 F. George Garrick résidait à la Bagatelle à St Symphorien. Il devait probablement être hébergé par John Bailey ou William Nixon ; sa présence n'est pas confirmée par le recensement de 1841.

Ces deux temples anglicans

- Organisent les cérémonies de mariage après le mariage civil prononcé par la mairie
- Procèdent aux enterrements suivant le rite anglais
- Enregistrent Mariages, naissances, et décès
- ...

De plus, on ne peut imaginer la présence d'une communauté britannique structurée, sans la présence de clubs anglais. Le plus important avait été ouvert rue des Fossés St Georges, l'actuelle rue Émile Zola. C'était une vaste bâtisse avec restaurant et coiffeur. À l'entresol, une secrétaire, un bibliothécaire, un économiste... et un interprète anglais. Au premier étage, sept salons avec fumoir, billard trictrac²⁷. Il fut nécessaire d'ouvrir un second club qui s'installa dans des locaux récemment édifiés rue Royale²⁸ au numéro 19. John Bailey utilisa ce centre comme adresse de poste restante lors de ses séjours à Tours.

On jugea nécessaire en 1841 de publier, à Tours²⁹, en anglais, un manuel destiné à informer cette population ; c'est une sorte de « *guide du routard de l'époque* ». Il s'intitule, « *Handbook for English Visitors, in Tours and Touraine* ». Fort de plus de 200 pages, cet ouvrage va d'abord chercher à fournir les informations d'urgence aux voyageurs (services accessibles, prix...), renseigner sur les richesses locales (histoire, lieux...) et donner un carnet d'adresses commerciales qu'un sujet britannique est en droit d'attendre...

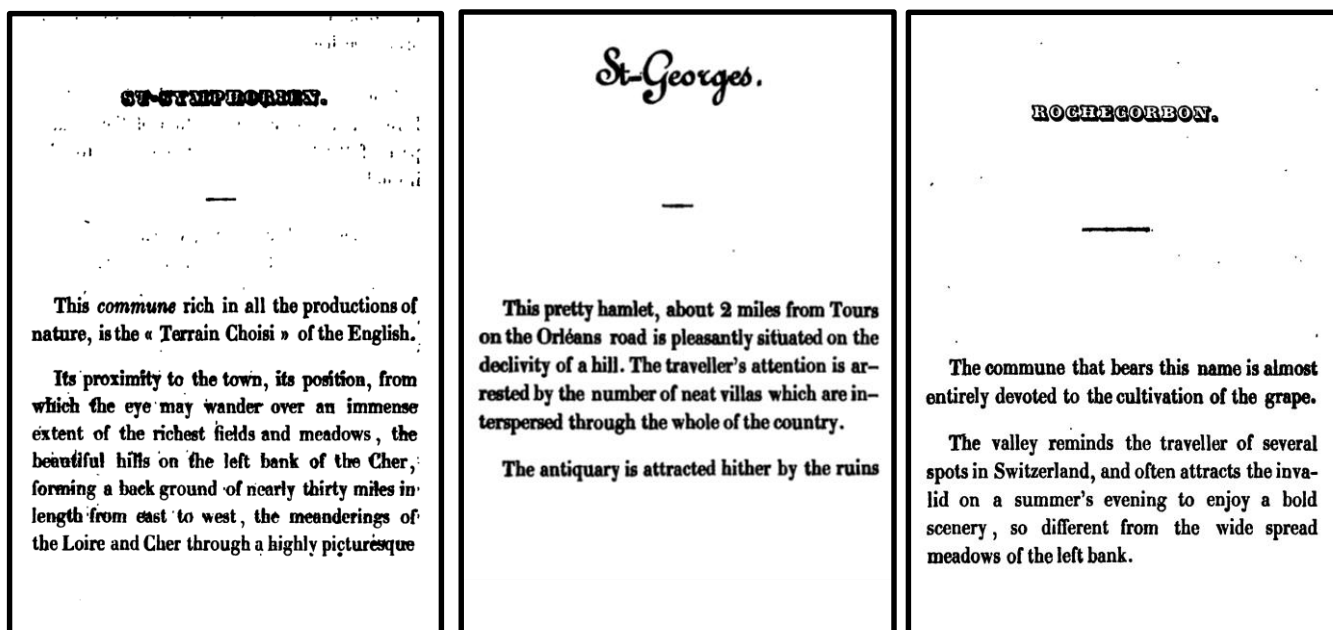


Figure 61. Extraits de pages dédiées à St Symphorien, St Georges et Rochecorbon du *Handbook for English Visitors in Tours & Touraine*

Parmi les sites décrits une large part est donnée aux bourgs et villages de la rive droite de la Loire. Les textes ne manquent pas de saveurs ; quelques extraits ;

- **St Symphorien** ; *La commune, riche de toutes les productions de la nature est « le terrain choisi ». À proximité de la ville, sa position, de laquelle l'œil peut errer sur une immense étendue*

²⁷ Voir « les Anglais en Touraine au XIXe siècle » par Michel Laurencin dans Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Touraine, 1991

²⁸ Rue Nationale aujourd'hui

²⁹ Publié par Tisseron, rue de l'Ancienne Intendance, et, Pornain and co, rue de la Scellerie

de champs et prairies les plus riches, sur les magnifiques collines de la rive gauche du Cher, formant un arrière-plan d'environ trente miles³⁰ d'Est en Ouest, sur les méandres de la Loire et du Cher.....

- **St Georges** : le petit hameau, à environ 2 miles de Tours, sur la route d'Orléans, est plaisamment situé sur une déclivité du coteau. L'attention du voyageur est accrochée par de nombreuses villas coquettes dispersées à travers la région. L'amateur d'archéologie est attiré par les ruines d'un curieux escalier taillé dans le roc. On suppose qu'il servait de liaison entre un château aujourd'hui disparu et le bord de la Loire.
- **Rochecorbon** : La commune qui porte ce nom est entièrement consacrée à la culture du raisin. La vallée rappelle au visiteur différents coins de Suisse, et souvent, par un soir d'été, les larges prairies de la rive gauche attirent les invalides à profiter d'un point de vue marquant...
- **Les vins de Touraine** ; Les meilleurs vins blancs sont le Saumur et le Vouvray, mais ils sont traîtres et montent à la tête ; « Priez Dieu, de ne pas y succomber ! »

Mais, si les britanniques apprécient la région, si beaucoup vont faire souche localement, et qu'il y aura des mariages mixtes, ils ne perdent pas pour autant leur us et coutumes. Plusieurs boutiques se sont mises à l'heure anglaise, proposant thés, liqueurs, brandys... À ce titre il est intéressant de relever l'inventaire fait dans la cave de l'un d'eux après son décès. Nous ne retiendrons pas les produits locaux, mais uniquement quelques breuvages que le propriétaire a fait venir et qu'il entrepose, non pour les revendre mais pour, j'imagine, les partager avec ses compatriotes.

Inventaire fait à St Cyr, le 24 Janvier 1898

- **Dans une première cave on trouve**
 - 27 bouteilles d'Armagnac
 - 9 bouteilles de Cognac
 - 59 bouteilles de Whisky
 - Un fût de quarante litres de Whisky
 - 126 bouteilles de madère
 - 57 bouteilles de Porto
 - 27 bouteilles de Kirsch
 - 10 bouteilles de cassis
 - 16 bouteilles d'eau de vie
 - 16 bouteilles de xérès
 - 3 bouteilles de cassis
 - ...
- Dans les autres caves on constate que le propriétaire n'a pas pour autant négligé les produits locaux et qu'il n'a pas eu peur de « succomber » au Vouvray et autres vins : vins rouges de Ste Radegonde, mais aussi Bourgogne et Bordeaux...

La présence remarquable de William Turner à Tours

Dès fin Aout 1826, pour la sixième fois, le peintre anglais William Turner revient en France. Son voyage commence à Calais. À Nantes, il entreprend de remonter la Loire depuis son embouchure jusqu'à Orléans : Saumur, Tours, Amboise, Blois, carnets de croquis et d'aquarelle en main. Turner réalise alors des représentations de plus des 40 villes et lieux qu'il a parcourus et peint de magnifiques huiles qui seront exposées à la Royal Academy en 1927.

³⁰ Environ 50 km

Retravaillés dans son atelier à son retour, ces croquis donnent naissance à des œuvres pas toujours très réalistes, mais les lumières autour de la Loire, et certains monuments rendent un magnifique hommage à la vallée de la Loire. En 1831, un ouvrage reprenant 21 œuvres sur ce thème et intitulé « Le Tour Annuel de Turner » est publié. Plusieurs de ses tableaux s'inspirent de Tours et ses environs.

Où William Turner résida à Tours ? quelles furent ses rencontres et ses contacts ? Il est surprenant de constater que plusieurs de ses toiles reproduisent des lieux proches des différences résidences de William Nixon. Saint-Cyr avec son église et ses perspectives vers Tours et son pont de pierre, les vestiges du vieux pont de Eudes situé en face de la Bagatelle, l'Abbaye de Marmoutier à deux pas du Manoir des Basses-Rivières, la Lanterne de Rochecorbon surplombant la falaise de ce même manoir



Figure 62 Le pont de Pierre vu de Saint Cyr par W.Turner.



Figure 63. L'ancien pont de Eude, longeant le pont de fil actuel, en bas de Bagatelle par W.Turner.



Figure 65. L'Abbaye de Marmoutier à quelques centaines de mètres du Manoir des Basses-Rivières par W. Turner.



Figure 64. La Lanterne de Rochecorbon juchée au sommet du coteau surplombant le manoir des Basses Rivières (toile et croquis de W. Turner)

Chapitre 5

Les Basses-Rivières avant 1765

Les Basses-Rivières ;

C'est d'abord une bande de terre entre le coteau et la Loire. À l'Est, elle débute à l'ancien carroi (carrefour) des Boucheries (bas de la rue du Dr Lebled) pour atteindre à l'Ouest une position qui change en fonction des recensements ou des cartographies. Plus précisément certains l'étendent jusqu'aux Fontaines de St Georges, d'autres plus restrictifs ne dépassent pas la Tesserie. Carré de Busserolle qualifie les Basses-Rivières en tant que hameau de Rochecorbon. (Noter que l'on parle parfois des Basses-Rivières ou de la Basse-Rivière). Mais en réalité ce désir de vouloir tout archiver n'a pas grand sens, il vaut mieux essayer de comprendre ce que fut ce bas coteau durant des siècles. Et d'abord d'où vient ce nom « Basses-Rivières ». Sa résonance, à la sonorité toute canadienne, évoque quelque coin du Québec ayant gardé l'empreinte de la présence française. Ou plus simplement, ce nom s'est imposé à Rochecorbon, à la période où Cartier créait ses premiers comptoirs au bord du St Laurent. Ce nom caractérise la réalité géographique et saisonnière de l'endroit qu'il définit. La voie gauloise puis romaine en suivant la rive droite de la Loire rencontrait un problème en arrivant de Vouvray et atteignant Rochecorbon ; il y avait choix de passer par le haut du coteau (la Bourdonnerie) ou poursuivre le long du fleuve. À cet endroit la Loire était si près du rocher qu'on ne pouvait passer qu'aux basses-eaux ; d'où la voie « des Basses-Rivières »³¹. Jusqu'à l'an mille, peu d'intérêt pour cette frange de terre inondée plusieurs mois par an ; on n'y habite pas. Pour les cultures, le plateau qui surplombe est plus sûr, ou alors les îles du fleuve que chaque inondation d'hiver enrichit des limons du Massif Central. Sans comparer avec le Nil, on ne néglige pas cet espace de riches varennes (Plombs³² ou plomeraies, granches...). Le premier bouleversement est entraîné par le changement du style de construction.



Figure 66. Atlas de Trudaine pour la généralité de Tours. (1745-1780). Contrairement à l'usage actuel, le Nord est orienté vers le bas. On découvre, sur cette carte, les routes couronnant les levées de chaque côté du fleuve.

A partir du XI^e siècle, on ne construit plus en bois seul ; la pierre s'impose comme matériau noble. Il faut trouver des lieux d'extraction, des « carrières » pas trop loin des sites de constructions. Le

³¹ Interprétation toute personnelle (NDLA)

³² Parties plantées de saules et d'osiers

matériau est cette pierre de tuffeau, signe de l'identité culturelle du Val de Loire, qui par sa couleur douce et lumineuse, caractérise tant de châteaux, églises et autres constructions. Les berges de la rive nord de la Loire s'imposent par la qualité des tuffeaux accessibles et le peu de distance de Tours. Ce transport est de plus facilité par la navigation fluviale. Les coteaux de Marmoutier, St Georges sur Loire, Rochecorbon vont être une immense « carrière » souterraine. Les « perreyeurs »³³ choisissent les veines de pierre les plus dures, évitant les couches coquillées ou trop riches en sable. Nous en avons perdu le souvenir, mais existent dans les coteaux, des kilomètres de galeries, étagées sur plusieurs niveaux, où il n'est pas prudent de s'aventurer. On s'organise autour de ces salles d'abattage souterraines d'où on extrait cette pierre claire qui durcit avec le temps. Les carriers s'y activent, recourent aux mules pour transporter les blocs. Par soucis d'efficacité on vit sur place ; on profite de ces cavités pour les transformer en lieux de vie que l'on aménage. C'est le développement d'un habitat troglodytique organisé. Nombre de voyageurs qui vont parcourir ce bord de Loire s'étonneront de voir ces coteaux habités par une population vivant sous terre. Mais, souvent, ils seront surpris d'y trouver une population souriante et enjouée, voire satisfaite de son sort. Il reste aujourd'hui de multiples traces de cette période, sous forme de carrières abandonnées, d'habitations troglodytiques anciennes parfois encore occupées.

Après cette période où le besoin de matériau attira une population de tailleurs de pierre sur cette rive, un autre événement majeur va transformer le paysage ; la création des turcies, puis, à la demande de Colbert, leur surélévation pour dépasser de 7 mètres le niveau d'étiage. Une digue va progressivement prendre place sur chaque rive. Concernant la rive Nord, on pourra y circuler toute l'année, sans tenir compte du niveau des eaux. L'ancienne voie romaine devient obsolète, la rive est sécurisée ; on peut s'y installer. Le premier site concerné est Marmoutier. Précédemment on y accédait par la route longeant de coteau. Il y avait une entrée à l'Est et une à l'Ouest. Maintenant la route fréquentée est sur la levée, en 1670 on décide donc de déplacer l'entrée principale à la porte de la Crosse, à l'endroit où elle est aujourd'hui, et on condamne les deux autres entrées.

À partir de cet événement, cette bande de terre trouve un intérêt nouveau. Proche de Tours, à l'abri du rocher qui la protège c'est un endroit parfait pour y créer des résidences de villégiature. La bourgeoisie et la noblesse tourangelle vont s'y installer dans de superbes propriétés. Le mouvement était lancé et perdure jusqu'à aujourd'hui.

Le Manoir des Basses-Rivières.

Les différentes étapes précédemment décrites s'appliquent totalement au Manoir des Basses-Rivières, les propriétaires successifs ont su garder et intégrer tous ces stigmates dans une harmonie heureuse.



Figure 67 Perrières des Basses-Rivières. On peut parfaitement observer la veine de pierre dure exploitée par les "Perreyeurs"

Présence de salles d'abattage (Perrières)

³³ Ouvrier des carrières

La veine exploitée se positionne à mi-hauteur du coteau, pour en faciliter l'accès on a aménagé une terrasse, profitant peut-être d'une prédisposition du terrain. Lorsque l'extraction cessa on convertit ces galeries en caves pour y entreposer le vin des vignes plantées sur le plateau.

Un habitat troglodytique

Avant le XVII^e siècle, à une date que l'on ne sait préciser, on habite le rocher. Aux Basses-Rivières, on préfère séjourner au pied du coteau, plus facile d'accès. Légèrement élevées au-dessus du jardin actuel pour s'abriter des crues du fleuve on a creusé et aménagé des pièces pour y vivre. Cela correspond à la première occupation permanente du lieu. Il est probable, qu'à cette époque la voie principale léchait le pied du rocher et les entrées d'habitations.



Figure 68 Le pied du rocher percé de nombreuses ouvertures, c'est la partie réservée à l'habitat troglodytique. A côté, le four à pain.



Figure 69. Le bas du coteau est encore témoin des habitations troglodytiques qui précèdent l'érection du Manoir

Les témoignages de cette occupation sont toujours là. De vastes pièces, dont les cloisons de bois ont disparu, mais qui conservent, là une cheminée, ou ici un four à pain. L'extérieur a su pérenniser le caractère d'antan. Les aménagements opérés, la croissance de végétation le long de la paroi, n'ont fait que rehausser ce sentiment de sérénité de l'endroit... Sans nostalgie, on se met à imaginer, il y a



Figure 70 un escalier taillé dans le roc permet d'atteindre le haut du coteau

quelques centaines d'années, là une vieille femme qui le fuseau à la main, assise derrière sa fenêtre, dévidait ses cocons de soie pour en récupérer ce fil si étonnant. Là, on entend les éclats de rire d'enfants jouant sur la margelle du puits familial. Durant ces heures, les hommes sont au champ, ou plutôt à la vigne. Celle-ci couronne le haut du coteau. Il faut aller sarcler, biner, enlever les mauvaises herbes, tailler durant l'hiver, émonder les sarments trop gourmands durant l'été. À l'automne, lorsque le bailli a fixé le ban des vendanges, tout le monde est là et participe à la collecte du raisin. On habite en bas du coteau, la vigne est là-haut et pour éviter un détour fastidieux, on a creusé dans le rocher un large escalier. Il démarre de la plateforme où sont les galeries d'extraction pour déboucher sur le haut du rocher. En position intermédiaire, une ouverture dans la falaise l'éclaire, elle fait s'arrêter le visiteur dans sa progression non pour reprendre son souffle mais

parce qu'il lui faut admirer le panorama sur la Loire, sur les îles et les bancs de sables. Tout cela est magnifique !

En complément on a percé une gueule-bée, sorte de cheminée, permettant depuis le haut de déverser le raisin ramassé, directement dans les caves situées 38 mètres en dessous (voir page 123). Cette cheminée, est oblique, pour que les grappes lors de leur descente soient dégrappillées en roulant contre les parois et tombent dans un vieux fouloir, taillé dans le rocher et pavé de carreaux de terre cuite.



Figure 72. La propriété fut un centre viticole exploitant les vignes du plateau



Figure 71 Ouverture supérieure de la gueule-bée, au sommet du coteau. On y déversait les vendanges

On peut comprendre pourquoi dans les années 1960, la ville de Tours, propriétaire à cette époque, y avait installé le « musée tourangeau de la vigne et du vin ». Quelques pièces sont toujours présentes et donnent une parfaite illustration de l'exploitation vinicole d'antan. Pressoir, tonneaux...

Les Basses-Rivières avaient été témoin d'un temps révolu de tailleurs de pierres, de vigneron vivant au plus près de leurs vignes, d'une occupation troglodytique... Si les témoins ont disparu, la propriété a su en conserver le témoignage ; ce témoignage restant aussi celui de son histoire.

Un peu d'histoire

Les levées de la Loire.

Si la Loire fut le premier fleuve navigable de France, son vaste bassin était en même temps le plus fréquemment exposé aux inondations, cause première de cette fertilité, puis fléau des richesses qui en étaient le produit et des populations qu'elle avait attirées.

De bonne heure, se pose le besoin de défendre les terrains cultivés et habités contre l'invasion des eaux des crues. Henri II Plantagenet fut le premier à faire construire, en Anjou, ces digues connues sous le nom de turcies et levées.

L'inondation du 15 mars 1615 paraît avoir initié une période où les inondations succèdent aux inondations. Jusqu'en 1633, c'est-à-dire en dix-huit années, dix grandes crues sont consignées dans les documents de l'époque: celle de 1629, fut la plus catastrophique. Les débordements paraissent avoir été ensuite un peu moins fréquents, du moins, jusqu'en janvier 1649. Le programme lancé par Colbert en 1668 propose de multiplier et renforcer les digues pour les rendre insubmersibles.

Suite aux crues de 1679, les digues d'Amboise sont exhausées. Colbert prescrit de continuer activement et tous les ans de semblables ouvrages : il les recommande à plusieurs reprises « afin que, quelque hauteur que les eaux puissent atteindre pendant l'hiver, l'eau ne passe point par-dessus les levées et ne les puisse endommager ». Les dimensions jugées alors nécessaires dans la généralité de Tours sont de trois toises de hauteur (environ 7 mètres) et quatre toises de largeur en couronne. Cette largeur permettra l'installation d'une route, qui deviendra l'axe privilégié de communication aux dépens de la voie qui longe le coteau.

La Baronnie de Rochecorbon et les Basses-Rivières.

La Baronnie de Rochecorbon évoque les grandes noblesses de la Touraine. La Lanterne qui domine le coteau en reste le témoin. Cette histoire commence vers l'an Mille, initiée par les Corbon et leur château sur le rocher. Ils possèdent les terrains qui bordent la Loire donc celui des Basses-Rivières. Les générations s'y succèdent.



Figure 73 La Lanterne, dominant la rive droite du fleuve, témoigne de l'ancienne baronnie de Rochecorbon

Mais à partir du XV^e siècle le seigneur suzerain de Rochecorbon, s'établira à Amboise, puis au XVII^e siècle à Maillé (Luynes). La baronnie transforma ses propriétés en fiefs, les inféoda, c'est-à-dire les attribua comme biens à des notables. Les nouveaux propriétaires doivent payer un cens (rente).

Si la baronnie est assurée par la Pairie de Maillé (Luynes), la Seigneurie de Rochecorbon revint, à son vassal, le Seigneur de Fescan³⁴ qui portera le titre de « Seigneur de la Tour en Rochecorbon ». Mais la Baronnie, n'a plus de réelle présence physique à Rochecorbon, on peut comprendre que le « Seigneur de la Tour » devint le représentant de son autorité, d'ailleurs certains actes sont enregistrés à « la Tour » et que s'introduit la confusion de savoir si le fief des Basses-Rivières dépend de la Tour ou de la Baronnie. La question n'est pas là, simplement les fiefs de la Tour et des Basses Rivières vont



Figure 74 . La Basse-Rivière, ou les Basses-Rivières sont d'abord un quartier de Rochecorbon

³⁴ Jean Victor de Fescan « Seigneur de Mettray et d'autres lieux », dont la Tour en Rochecorbon eut une fille unique Louise Renée qui hérita de ses titres et propriétés ; elle épousera Charles Bernard Briçonnet, Marquis d'Oysonville. Contrairement à certaines affirmations, elle n'habita jamais à Rochecorbon bien que propriétaire de la Tour. Voir la publication « Le Château de la Tour, Rochecorbon » du même auteur.

avoir des destins communs. En 1639 ces fiefs appartiennent à Pierre Gitton de la Ribellerie³⁵, écuyer, Seigneur de la Tour en Rochecorbon, receveur des contributions à la ville de Tours. N'oublions pas ce texte reproduit par les Armoriales de Touraine « *Le fief et Seigneurie de la Tour, paroisse de Rochecorbon, valant 70 livres, du 23 juillet 1639, par devant nous, Lieutenant général de Touraine, est comparu, Pierre Gitton, receveur des consignations de cette ville, qui a déclaré être Seigneur dudit fief et requit qu'il nous plaise de le décharger de la contribution...* ».

On trouve un autre texte, en réalité un contrat du 16 juillet 1651 mentionnant, à Rochecorbon, « *les fiefs et quarts de la Gittonnière* ». Cette dénomination peut correspondre à une maison appartenant à un certain Gitton ; pourquoi pas les Basses-Rivières ? Quels furent les propriétaires successifs des Basses-Rivières. Madame Lorenzi-Lecourt essaya, dans les années 1950 de reconstituer cet historique ; elle entreprit un travail de fourmi, cherchant à identifier les parentés, les unions, fouillant enregistrements notariaux, registres d'états civils... Nous reproduisons ci-après une partie de la synthèse qu'elle avait rédigée.

« Le plus ancien titre concernant des dépendances de cette propriété est une déclaration rendue au fief de la Tour de Rochecorbon par le Sieur Alexandre Taboureau de Boisdenier³⁶, en acte du 5 Juillet 1730, reçue le lendemain par Jean Victor de Fescan³⁷, propriétaire de cette seigneurie³⁸. Il est vraisemblablement celui qui a fait construire la maison de Basses-Rivières, dont le style s'accorde bien avec la date de cet acte.

Alexandre Taboureau, baptisé à Tours en l'église Saint Pierre le Puellier³⁹ le 8 Février 1687, était le fils de Louis Taboureau⁴⁰, alors conseiller du roi et receveur des tailles à Angoulême et de Philippe Massé, son épouse⁴¹. Il contracta mariage dans la même paroisse le 8 Novembre 1722. L'acte le dénomme « Alexandre Taboureau de Boisdenier, écuyer, président trésorier de France au bureau des finances de Poitiers », fils de Louis Taboureau, écuyer, conseiller secrétaire du roi et couronne de France et de défunte Philippe Massé⁴². Il épousa Anne Madeleine Jahan, fille de Vincent Jahan, (écuyer perpétuel de la ville de Tours) et de Madeleine Boursier. Par autorisation épiscopale la bénédiction nuptiale fut donnée par François Boursier, prêtre prier, curé de Savonnières, en la chapelle du château de Baudry à Cérelles, propriété de Gabriel Taschereau⁴³, chevalier Seigneur de Baudry, conseiller du roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, intendant des finances, beau-frère de l'époux.⁴⁴

Alexandre Taboureau de Boisdenier, mourut à Tours où il fut inhumé, le 20 Avril 1738, en l'église St Saturnin. Les témoins, les deux beaux-frères du défunt, Claude François Jahan, marchand de la paroisse saint Pierre du Puellier et martin Gilles Jahan, conseiller au présidial de Tours, refusèrent pour un motif qui n'est pas indiqué sur le registre, de signer l'acte d'inhumation.⁴⁵ »

³⁵ La Ribellerie ; propriété située à Mettray.

³⁶ Boisdenier était un fief situé dans l'ancienne paroisse de St Etienne, aujourd'hui rattachée à Tours. Ce fief appartint successivement à Louis Taboureau, puis à son fils Alexandre qui prit le nom de Taboureau de Boisdenier.

³⁷ Voir Note 23, page précédente.

³⁸ ADIL. Minute Gaudin du 11 décembre 1765.

³⁹ Archives Municipales de Tours. Etat civil Paroisse St Pierre le Puellier.

⁴⁰ Voir BSAT 1981 pages 868-870.

⁴¹ Louis Taboureau et Philippe Massé

⁴² Louis Taboureau, sur l'acte de naissance d'une de ses petites filles, en 1705, en l'église Saint Pierre du Boille à Tours, était alors conseiller du Roi, receveur du grenier à sel de Tours. Le 21 mars 1714, il acquit de la veuve de Tallement des Réaux, le château des Réaux à Changé, devant Touvent et Gesdon, notaires au Chatelet à Paris, moyennant 120.000 livres. Curieuse coïncidence, une des dépendances de ce domaine, sise à Huismes, était dénommée les Basses-Rivières. En 1735 ce fief appartenait à Jacques-Mathurin, frère d'Alexandre.

⁴³ Gabriel Taschereau et Philippe Taboureau des Réaux son épouse, eurent comme fille Marie Angélique Françoise Taschereau qui épousa Nicolas Charles Malon de Bercy, propriétaire du château de Moncontour

⁴⁴ Archives Municipales de Tours ; Etat civil paroisse St Pierre le Puellier.

⁴⁵ Archives Municipales de Tours, registres de la paroisse St Saturnin.

Au décès d'Alexandre Taboureau, on fait établir un inventaire des biens par le Notaire Nicolas Gaudin. Cet inventaire⁴⁶ recense, habitation par habitation leur contenu. C'est un document volumineux apportant beaucoup d'informations dont nous en résumerons ici quelques-unes.

- On y découvre que le défunt était d'importance au vue des membres de la famille assistant à l'opération : citons ;
 - *Dame Anne Madeleine Jahan veuve du Sieur Taboureau de Boisdenier assisté d'Urban Prade (?) le jeune, son procureur.*
 - *Louis Taboureau Conseiller du roi, de la couronne de France et de ses finances,*
 - *Dame Perrine Taboureau veuve de Sieur Pierre Papion bourgeois de cette ville de Tours, Paroisse de St Venant.*
 - *Messire Louis Mathurin Taboureau, seigneur de Villepatour et autres places, conseiller du roi, Grand Maître des Eaux et Forêts au département du Lyonnais.*
 - *Monseigneur Gabriel Taschereau chevalier seigneur de Baudry et Linières, conseiller d'Etat ordinaire des finances, à cause de Dame Philippe Taboureau son épouse avec laquelle il est commun en biens.*
 - *Jacques Mathurin Taboureau écuyer et seigneur d'Orval, Basse-Rivière⁴⁷ et autres lieux, ...etc.*
 - Suit une dizaine d'autres noms.

On y apprend, d'abord qu'Alexandre Taboureau est décédé dans son hôtel dit de « *la Crouzille* » (ou « *Crouzille* »). Cette maison aujourd'hui disparue se trouvait rue du Commerce ; on lui attribue d'avoir été le lieu de naissance de Madame de Lavallière⁴⁸. Le plus étonnant est la signification du mot « *Crouzille* » qui en Touraine est l'équivalent du mot « *coquille* » ; nous nous en souviendrons ! Cet hôtel n'est qu'à deux pas de l'hôtel de Baudry qu'occupe Gabriel Taschereau (beau-frère d'Alexandre Taboureau)

Les Basses-Rivières ne sont pas oubliées

Un peu plus loin dans cet inventaire ;

« Le neuf du mois de juin, an Mille sept cent trente-huit, par-devant, nous les dits notaires soussignés, dans la maison de campagne du Sieur défunt Taboureau de Boisdenier, appelée Basse-Rivière, située Paroisse de Rochecorbon, où nous nous sommes transportés, huit heures du matin. Sont comparus

A été ôté le scellé apposé sur la porte et la fermeture d'un cabinet introductif de la maison du maître, de l'autorité du Sieur Bailli de la Baronnie de Rochecorbon... »

Suit l'inventaire du lieu. Cette description confirme l'existence d'une construction ; cette maison est la maison de villégiature d'Alexandre Taboureau à la campagne.

(suite de la synthèse de Mme Lorenzi)

« Lors du partage de sa succession, les Basses-Rivières durent revenir à sa sœur Perrine Taboureau qui avait épousé, le 17 Juin 1703, Pierre Papion, marchand à Tours en l'église St Pierre du Boille, à Tours..... D'abord deux filles naissent, Perrine Catherine Papion (3 Janvier 1705) et Philippe Gabrielle Papion (baptême le 14 Novembre 1711), Puis viennent deux garçons, Pierre Antoine Claude (bapt. 16 Janvier 1713) et finalement le 15 Mai 1715, André Louis Papion. Pierre Papion meurt, il est inhumé le 20 Avril 1718 en l'église St Saturnin.

Le 1^{er} Décembre 1759 Perrine Taboureau passa une déclaration reçue le même jour au fief de la Tour, pour les dépendances à ce domaine⁴⁹. De plus, onze ans avant sa mort, elle avait rédigé et enfermé son testament dans une enveloppe cachetée. Bien

⁴⁶ Inventaire par le notaire Nicolas Gaudin de la veuve Taboureau de Boisdenier du 3 juin 1738 ; ADIL 3E4

⁴⁷ Ne pas confondre cette « Basse-Rivière » à Orval avec celles de Rochecorbon.

⁴⁸ Voir « Mademoiselle de La Vallières et Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV » par l'abbé H Duclos-1870.

⁴⁹ ADIL Acte notaire Gaudin du 11 déc. 1765.

que les Basses-Rivières ne soient pas mentionnées dans ce testament, il sera à la base de l'adjudication publique qui fut faite de cette propriété lors de la liquidation de sa succession.

Dès l'annonce de son décès, le bailli de la Baronnie de Rochecorbon avait fait apposer les scellés sur la maison des Basses Rivières, dépendant de la succession de la défunte. Par Acte du 25 mai 1865, les héritiers en demandèrent la levée. »

Les héritiers sont les deux enfants de Perrine, vivants à cette date. Pierre Antoine Claude Papion (avocat au parlement) et sa sœur Perrine Catherine. Cette dernière a épousé le 30 Octobre 1730, en l'église Notre Dame de l'Ecrignole (Tours), Pierre Gitton de la Ribellerie⁵⁰. Bien qu'il soit né à Langeais, Pierre Gitton est venu avec son épouse, s'installer à Lyon où il assume la fonction de Receveur Général des Fermes, en sus de sa fonction de secrétaire du roi. Catherine Perrine ne fera pas le voyage de Tours pour assister à la mise en vente de la propriété, mais donna procuration à son beau-frère, « Louis Gabriel Gitton de la Ribellerie, chanoine et prévôt de l'église St Martin de Tours, y demeurant d'icelle paroisse de St Venant, au nom et comme procureur⁵¹ spécial de Dame Catherine Perrine Papion veuve de Messire Pierre Gitton de la Ribellerie. »

On put procéder à la vente le 25 Aout 1765, l'acquéreur fut le Sieur Gabriel Alphonse Bousanne Des Mazery, entrepreneur des ouvrages du Roi à Tours.

Date de construction du Manoir, vers 1730.



Figure 75. Carte estimée de 1730 représentant le Manoir des Basses-Rivières (source ADIL II.3.1.15)

La description de la maison dans l'acte de 1765, est si proche de la construction actuelle, (nombre et disposition des pièces) qu'on considère ce document comme le document de référence, n'osant s'aventurer vers la situation de la propriété à des dates antérieures et on a tendance à confondre cette date de 1765 avec celle de l'érection du manoir. Son classement en « folie Louis XV »⁵² n'exclut pas une construction à une date plus ancienne. Il est bien évident que la maison existait bien avant. Madame Lorenzi suggérait qu'elle fut construite à la demande d'Alexandre Taboureau de Boisdenier, donc avant 1738 (année de sa mort). L'inventaire de 1738 confirme cette estimation.⁵³

⁵⁰ On peut imaginer les confusions, on découvre les Gitton de la Ribellerie à des moments différents.

⁵¹ Qui a le mandat, la procuration d'un tiers.

⁵² « Une folie » est une maison de plaisance à la campagne. Patrick Leloup attribue cette appellation au mot latin « Folium » (feuille), « folia » au pluriel ; on allait aux « feuilles » donc à sa maison de campagne

⁵³ Voir conférence sur Pierre Meusnier par Philippe Cachau <https://www.youtube.com/watch?v=G7tqO-dNTfs&t=4948s>



Figure 76 La date de 1713 est gravée sur le plein cintre d'une porte murée.

Une carte des coteaux de la Loire, rive Nord, dressée vers 1730 ne manque pas d'intérêt. Seule une fraction est présentée figure 75. L'ensemble donne une description précise de la rive droite de Ste Radegonde jusqu'à Vouvray. On y découvre que les levées n'ont été construites qu'en face des zones inondables, et dans ce cas la route principale, anciennement courant le long du coteau se déplace sur cette digue. Ce n'est pas le cas, là où le coteau présente une défense naturelle contre les débordements. C'est le cas aux Basses-Rivières : la voie le long du coteau est toujours la voie majeure et rejoint le bord de Loire, au niveau du Manoir. On constate qu'à cette date (1730) un pavillon existe en lieu et place du pavillon actuel. On y reconnaît l'entrée en retrait du mur d'enceinte, le perron du manoir, l'escalier qui, sur la droite du bâtiment permet d'accéder aux terrasses sur l'arrière. Tout cela avec beaucoup de similitude avec l'existant. Quelques différences néanmoins. Si la toiture est à 4 pans les deux pans supplémentaires étendant la couverture vers le rocher ne sont pas représentés, laissant penser qu'il y a un passage extérieur, derrière la maison. Par contre les jardins sont parfaitement dessinés montrant que nous n'avons pas affaire à une ferme ou closserie, mais à une maison de maître avec un extérieur en jardin paysagé. Il n'y a pas

encore de jardin organisé au Sud la route Tours Vouvray, comme ce sera le cas plus tard.

En addition, sur le mur d'enceinte, au-dessus d'une porte auxiliaire, aujourd'hui condamnée, sur la clé de voute est gravée la date de 1713. Quelle est la signification de cette date ?⁵⁴

Les Basses-Rivières et l'architecte Pierre Meusnier⁵⁵

Si la date de construction du manoir n'est pas exactement identifiée, il est pratiquement certain que le propriétaire qui en fut l'auteur, fut Alexandre Taboureau (1687-1738) de Boisdenier. Cette date se positionne au début du règne de Louis XV⁵⁶ et non dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, comme le laissent entendre différents documents. Par ailleurs, la tradition attribue la construction du manoir à l'Architecte Pierre Meusnier. Pourquoi pas, mais ce fut dans ce cas plutôt une œuvre de jeunesse car on peut estimer la construction vers 1730, et non vers 1765 ; à cette date Meusnier est échevin de la ville de Tours, ingénieur des turcies et levées. Ce texte publié par l'Abbé Bourderioux⁵⁷ confirme ce jugement ; Il compare la propriété de Pilorget⁵⁸ authentifiée être de Pierre Meusnier avec les Basses Rivières, et semble là, reconnaître une œuvre de « jeunesse ».

⁵⁴ Un acte du 19 nov. 1723 (notaire Gaudin) : porterait en marge l'indication d'un partage le 30 juillet 1713 (document non retrouvé)

⁵⁵ Pierre Meusnier était Architecte et Ingénieur des turcies et levées. (Réf : Tours entre Lumières et Révolution : Pouvoir municipal et métamorphoses d'une ville 1764-1792, par Béatrice Baumier). Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Meusnier

⁵⁶ Louis XV régna de 1715 à 1774.

⁵⁷ « Château et Manoirs de Touraine » par l'Abbé Bourderioux, édition Les nouvelles éditions Latines

⁵⁸ Hôtel construit par Pierre Meusnier en 1768 ; cette propriété est à Tours Nord, proche de l'église du Christ Roi.

« Si Pilorget nous est un témoignage du goût des bourgeois tourangeaux du XVIIIème siècle déjà avancé, les Basses-Rivières en sont un autre, peut-être plus parfait, d'une période quelque peu antérieure.

Adossées au rocher abrupt du coteau, elles dominent la Loire prochaine qui s'étale à ses pieds en « boires » paresseuses dont la maison tire son nom.

C'est une toute petite demeure que cette « folie » à fronton central triangulaire flanqué de deux lucarnes et de deux œil-de-bœuf. Mais combien n'est-elle pas toute de grâce et d'équilibre. Une porte terminée en plein cintre avec de part et d'autre une fenêtre et qu'encadre comme à Pilorget, des pilastres de pierres saillantes que terminent, en manières de chapiteaux, des consoles finement sculptées, font tout le luxe de cette maison sans étage...

Manifestement Pierre Meunier fut un architecte majeur pour Tours, mais sa mémoire semble évanouie. Une plaque commémorative, existait en juin 2015 au 24, rue de la Préfecture, où il avait construit son hôtel particulier⁵⁹ vers 1770, mais cette plaque à sa mémoire a disparu, soit par vandalisme ou pour tout autre motif. Cet architecte pourtant fécond, né en 1702, mort le 29 Septembre 1781, a probablement construit les Basses-Rivières. On lui doit, entre autre, l'hôtel Mame de Montifray 19, rue Émile Zola, et du palais du commerce...

Remarques sur certaines cavités présentes dans la propriété

En explorant le domaine, on découvre en divers endroits des cavités non creusées par l'homme.



Figure 77 Une des multiples grottes naturelles des Basses Rivières

Certaines sont profondes, et la ville de Tours, dans les années 1970 avait demandé à Jean Claude Marquet⁶⁰ de les explorer, pour tenter d'en identifier l'origine. Elles sont manifestement le résultat de l'érosion, témoignant la présence de rivières souterraines présentes à une date non identifiée. Leur débit devait être abondant. Ces sources sont aujourd'hui tarées, la raison en est l'exploitation des carrières dans le coteau. Des kilomètres de galeries forment un réseau de drainage empêchant l'accumulation d'eau, on peut même penser que les poches d'eau présentes initialement ont été percées, asséchant le sous-sol, tarissant les sources.

sant les sources.

⁵⁹ Voir « Maisons historiques de Tours l'hôtel Lefèvre » BSAT tome XIV pages 244... et page 164

⁶⁰ Jean Claude Marquet, membre de la Société Archéologique de Touraine, est un spécialiste de la Préhistoire ; on lui doit plusieurs ouvrages sur ce thème

Chapitre 6

Les Basses-Rivières 1765-1844

Acquisition par William Richmond Nixon

Etat des lieux en 1765.

Voici la description des lieux données dans l'acte de vente du 25 aout 1765.

« **Article 1.** La Maison et closerie des Basses Rivières, située paroisse de Rochecorbon, sur la levée qui conduit de Tours au dit lieu, consistant tant dans une maison pour le maitre, composée au rez-de-chaussée, d'un vestibule, de deux chambres à cheminée de chaque côté, cabinets derrière, trois autres chambres en mansarde, au-dessus, grenier dans la longueur des dites chambres, le tout couvert d'ardoises ; à gauche dudit bâtiment deux chambres en roc, dont l'une sert de cuisine ; deux autres chambres en roc servant de logement pour le closier, cours, terrasse et jardins ; trois caves en roc se communiquant dans lesquelles sont deux pressoirs à roue, le tout en un tenant renforcé de murs ; vis-à-vis les dits bâtiments et cours, la levée de la rivière Loire. Entre deux, une pièce de terre plantée en gravanche et saules, telle qu'elle se poursuit et comporte, étant au fiel de la baronnie de Rochecorbon, chargée de censif coutumier...

Nous oublierons ici le reste de la propriété, composé essentiellement de vignes. La transaction totale est fixée à 19.500 livres.

Possession de Gabriel Bousanne-des Mazery

Dès le lendemain, le 26 Aout 1765, le Sieur Gabriel Alphonse Bousanne des Mazery prend possession du domaine par l'intermédiaire de ses notaires Joseph Archambeau de Beaune et Nicolas Gaudin, conseillers du roi. Ses *derniers* « sont entrés dans ladite maison, en ont ouvert et fermé les portes et fenêtres, sont allés et venus dedans tous les appartements ensuite sont allés dans lesdits jardins et vignes en dépendant, jeté des terres, rompu des branches d'arbres et des brins de vigne et déclaré à haute et intelligible voix, en présence des témoins... qu'ils prenaient possession, saisine réelle et actuelle de ladite closerie, et ont fait tous les autres actes à ce requis et à ce nécessaires en vraie possession.... »

Le 25 Octobre de la même année, le Sieur Gabriel Alphonse Bousanne des Mazery, fait évaluer la valeur individuelle des différentes parcelles de la closerie. Le Manoir, ses jardins, les vignes attenantes sont estimées à 7.230 livres, le reste du montant (12.270 livres) concerne uniquement des parcelles de vignes. L'intérêt de cet examen porte sur la valorisation de la maison, elle est fixée « *considération faite du rocher qui est au-dessus de ladite maison, qui menace et la met journellement dans un danger évident, rocher auquel il faut faire un ouvrage considérable pour préserver et garantir le bâtiment de sa ruine...* »⁶¹

Il existe un autre acte du 11 décembre 1765 (enregistré le 13) des mêmes notaires, cet acte précise que plusieurs vignes de la propriété ne font pas partie du fief de la Tour et n'exigent pas qu'une rente soit versée à Madame Louise Renée de Fescan Marquise d'Oysonville.

⁶¹ Acte Archambault-Gaudin du 28 Octobre 1765

Quelles années, plus tard, en 1771, le propriétaire veut intervenir sur les terrains situés en face du manoir, de l'autre côté de la levée. Il n'est pas possible de le faire sans autorisation car l'administration ne veut pas que l'on modifie la levée, car toute plantation influe sur le cours de la Loire. Mr Bousanne adresse une supplique à Mr les officiers de l'élection de Tours pour être communiquée au procureur du roi (document en date du 4 Septembre 1771 : source « Fond privé Lorenzi » de ADIL).

« Le suppliant, désirant pour la conservation de la levée dans l'étendue ci-dessous désignée et pour se conformer aux arrêts et règlements, faire planter à la première saison des plombs, gravanches, saules et menus saules dans la dite longueur de 110 toises⁶², pourquoi, et à cet effet il a recourt à votre autorité.

Ce considéré, Messieurs, vu l'arrêt de règlement concernant la conservation des levées de la rivière Loire, du 17 Janvier 1678, il vous plaise de permettre au suppliant, suivant l'article 10 dudit arrêt, de faire planter dans la longueur de 110 toises ...

Signé Bry, le 4 septembre 1771

- Le 6 septembre le procureur du roi, Robin de la Lemrie, demande qu'un examen des lieux soit fait et rapporté par procès verbal.
- Le 7 septembre 1771 L'Election décide que Mr Japhet conseiller au Siège, se transportera sur place pour dresser ce procès verbal.
- Le même jour, Bousanne Desmazery et son procureur, se sont présentés à 8 heures du matin devant Japhet à son hotel, pour l'inviter à faire visite des lieux suivant le mandat à lui donné, en chambre du Conseil à Tours, le samedi 7.9.1771 par les officiers de l'Election, Preuilly, Gauthier de Marcilly, Japhet, Robin de la Lemrie, Procureur du Roi.
- Le procès verbal est dressé le 10 septembre suivant, et donne autorisation d'intervenir de l'autre coté de la levée, considérant que ces plantations n'ont pas d'incidence sur l'écoulement du fleuve.

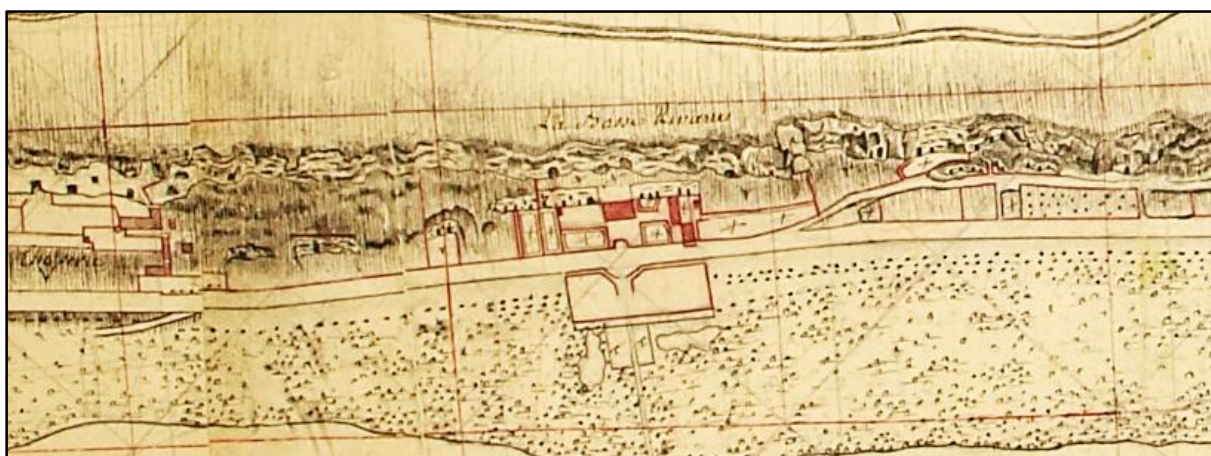


Figure 78 La rive Nord de la Loire vers 1770 (Source ADIL II.3.1.21/6). On y découvre que la propriété s'étend des deux côtés de la route.

Une carte des coteaux de la rive nord de la Loire, issue des Archives Départementales d'Indre et Loire (fig 75) correspond à cette période ; elle est estimée être des années 1770, donc proche de la date qui nous intéresse. Elle est postérieure d'environ trente à quarante ans de la précédente (figure 75) et prend en compte l'évolution topographique de cette rive nord. Le propriétaire des Basses Rivières, a fait des travaux de renforcement du coteau, y adossant la maison ; peut-être fit-il intervenir l'architecte Pierre Meusnier, qui aurait pu apporter quelques modifications à la façade ; en tout cas, suite à l'accord qui vient de lui être octroyé, il fit rehausser le terrain au sud de son manoir pour l'amener au niveau de la route et l'a clos d'un mur et d'une grille d'accès formant un jardin. C'est probablement ce qu'il exprimait en soulignant sa volonté de renforcer la levée.

⁶² La « toise » est la distance correspondant à l'écart entre les extrémités des deux bras étendus ; c'est approximativement 1.80m mètres. 110 toises valent environ 200 mètres

Cette carte est remarquable par la précision qu'elle alloue aux cavités percées dans le roc. Chaque « tache noire » en représente l'entrée, et, seul, un repérage sur place permet d'en apprécier la véracité. La plateforme à mi-hauteur dans le rocher est représentée et est plantée de vignes.

La route s'est définitivement installée sur la levée ; on a prolongé cette dernière au pied du coteau en créant un talus non pas pour des raisons de protection, mais simplement pour assurer une continuité de la route et de son niveau. Il n'est donc plus nécessaire d'emprunter la rue des « basses Rivières » passant au pied de la Lanterne, ni de descendre dans le lit du fleuve mais simplement de passer un peu plus bas sur le « quai de Rochecorbon ». La présence de ce nouveau talus est bien représentée, ainsi que les rampes qu'il a fallu aménager pour rejoindre le bord du fleuve.



Figure 79 Terrain aménagé, probablement par Gabriel Bousanne des Mazery vers 1770, de l'autre côté de la levée, en face du manoir

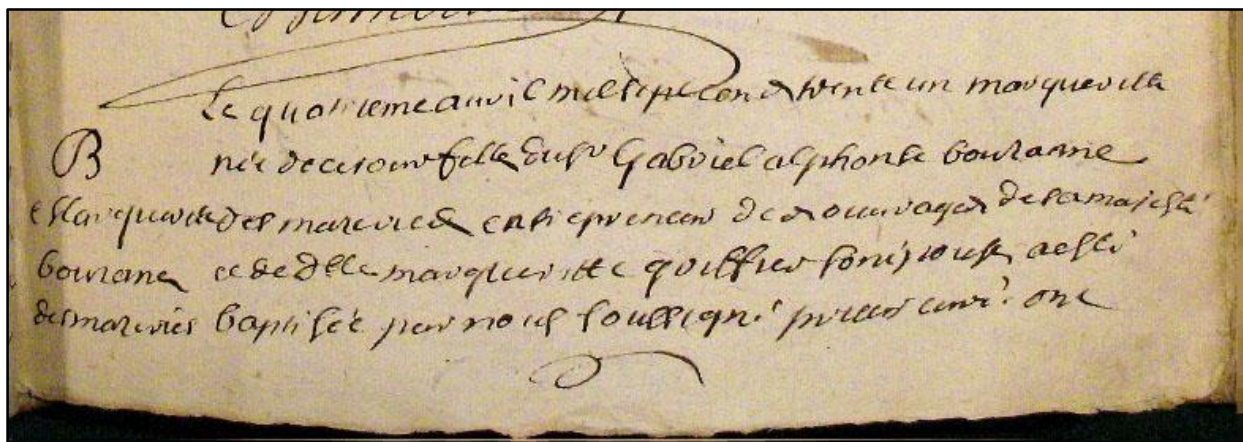


Figure 80 Acte de naissance de Marguerite Bousanne le 4 Avril 1731

Gabriel-Alphonse **Bousanne des Mazery** était né le 15 février 1706 à St Lambert des Levées (49), il épousa suivant contrat du 10 janvier 1729 (Chotard, notaire) Marguerite Griffier, fille de Léonard Griffier, entrepreneur des ouvrages du roi et de Françoise Sonnet. Il mourut le 24 juillet 1785 à Tours. Le couple avait eu huit enfants dont 4 moururent en bas âge.

Parmi les enfants qui survécurent, Marguerite Bousanne Des Mazery née le 4 Avril 1731 puis baptisée à l'église St Hilaire à Tours. C'est elle qui héritera des Basses Rivières.

Elle épousera le 11 février 1754, en l'église St Pierre du Boille à Tours, Jean TASCHEREAU (Marchand, 1719-1762), veuf en première noce de Marie Elisabeth Allaire. L'acte de Mariage est reproduit ci-après.

Le sur Defunus mit sept cents cinquante quatre après une
 seule publication du futur mariage a contracté entre Le sieur
 Jean Taschereau marchand veuf de Demoiselle Marie Jeanne Loiseau
 allain de la paroisse de saint Saturnin d'une part, & Demoiselle
 Marguerite Bousanne Demoiselle fille du sieur gabriele Bousanne
 Demoiselle de la paroisse de saint Saturnin d'autre part, faitte
 par le sieur Griffier son pere & curé de cette paroisse d'autre part, faitte
 sans aucune opposition civile ou canonique tant a l'égard de l'un
 & l'autre paroissiale que celle de saint Saturnin, sur la Dispense
 des deux autres & sans recorder pas antérieur & vicaires généraux
 de ce Diocèse la date de ce jour signé Desjournis vicaire
 Contrôlé & surintendant Le curé sous signé audouin Delavallée
 pour Labreux du Contrôleur, & saluon pour Labreux du
 greffier, avec une suspension avec l'empêchement la benediction
 du pape le delcuré de l'epouse & de l'autre autres parents, amis
 communs, & témoins susdits
 Marguerite Bousanne Demoiselle: Taschereau
 Taschereau Griffier Bousanne Demoiselle
 M. Griffier & Desmariens & Sonnet & Griffier
 Marie Bousanne madeline Taschereau
 de Joinville M. Drapeau M. Griffier
 & Grollau Marie Bousanne & Drapeau
 mesmes Les Mes. Desjournis & Drapeau
 & Griffier Marie Bousanne
 & Grollau
 Verge d'ancien
 B. Gouin Marguerite Gouin

Figure 81 Acte de Mariage Jean Taschereau, Marguerite Bousanne le 11 février 1754

Il est intéressant aussi par les signatures paraphées au bas de cet enregistrement ; tout d'abord leur nombre ; cela doit témoigner de l'importance donnée à cette union et des personnes que l'on a invitées à partager cette cérémonie. Le nombre a un sens, mais les personnalités aussi ; quelle surprise de découvrir parmi les signataires Henry Goüin (1686-1748). Henri Goüin, c'est probablement lui qui est à l'origine de la banque Goüin. Sa descendance verra un autre Henry Goüin, fondateur de la Société Archéologique de Touraine et agissant en légataire universel dans la cession de la Moisanterie à William Richmond Nixon 90 ans après ce mariage. Mais on voit apparaître un cercle de bourgeois que l'on retrouvera.

Deux enfants naissent de cette union, dont seul Antoine Taschereau (17 avril 1760) survivra et héritera à son tour de la propriété de Rochecorbon. Il se marie, le 6 Décembre 1785 en l'église St Saturnin de Tours avec Marie Jeanne Loiseau « fille mineure de 17 ans, fille de Monsieur Maitre Valentin Loiseau, conseiller du roi, Lieutenant général de police, Seigneur Danzeau Montfort et autres lieux... ».

Mais Marie Jeanne Loiseau mourra prématurément et Antoine Taschereau se remariera avec Jeanne Cahouet le 14 novembre 1793 à Paris. Antoine Taschereau, fut successivement, Conseiller du

Roi, Lieutenant au baillage de Tours, puis après la Révolution, Maire de La Riche (1800) et Conseiller à la Cour Impériale d'Orléans (1800). Il décède le 7 Janvier 1817. Un fils était né à Tours, le 19 Décembre 1801, Jules Antoine Taschereau. Il héritera des Basses-Rivières à Rochecorbon.



Figure 83. L'hôtel Gouin à Tours

Jules Antoine Taschereau⁶³

On peut examiner la vie de Jules Antoine Taschereau sous différents aspects ; littéraires, politiques, personnels, ou « tourangeaux ». On a tendance à oublier ses racines tourangelles et à n'évoquer que sa vie politique et littéraire. On oublie qu'il croisa sur sa route deux de ses compatriotes Henri Fournier et Balzac⁶⁴.

Henri Fournier, né à Rochecorbon le 19 novembre 1800, un an avant Taschereau, fut maire de Rochecorbon, de 1826 à 1830. Il possédait le château de l'Olivier situé à quelques centaines de mètres des

⁶³ Pour plus de détail sur la vie d'Antoine Taschereau voir sa notice nécrologique BSAT 1874, Tome III, 1874, p195 à 204

⁶⁴ BSAT Tome XL, Année1983, pages 601

Basses Rivières en direction de Tours. Il fit une carrière d'imprimeur, à Paris puis à Tours et devint directeur des imprimeries Mame.

Honoré de Balzac. Naquit le 16 mai 1799 à Tours. Il fait une partie de ses études à Tours, et connaissait bien ces coins de Touraine, de Rochecorbon et Vouvray. Il connaissait bien le domaine de Moncontour, la vallée Coquette... Il tenta une carrière malheureuse d'imprimeur.

Jules Antoine Taschereau est de peu leur cadet (né le 19 Décembre 1801). Il commença ses études à Tours puis, vint étudier le droit à Paris et collabora au *Courrier français*, à la *Revue de Paris*, et à la *Revue française*. Il s'était acquis une certaine réputation comme publiciste : l'édition qu'il donna des Œuvres complètes de Molière (1823-1824), celle des Œuvres de Boufflers (1827), celle de la Correspondance littéraire de Grimm et de Diderot (1829-1830), et son Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille (1829), lui valurent un rang distingué parmi les érudits. Ses relations avec les chefs du parti libéral arrivés au pouvoir en 1830, ne furent pas inutiles à sa fortune. Secrétaire général de la préfecture de la Seine au lendemain de la révolution de juillet, puis maître des requêtes au conseil d'État, il se



Figure 84 Caricature de Jules Antoine Taschereau

se sépara du gouvernement en 1831, quitta ses fonctions administratives pour briguer, comme candidat indépendant, la députation dans le 4e collège d'Indre-et-Loire (Chinon), et échoua, le 15 novembre 1832. M. Taschereau se mêla alors, dans la presse, aux luttes de l'opposition libérale, tout en continuant ses travaux d'érudition. Il édita (1833-34), les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, et fonda la *Revue rétrospective*, vaste recueil historique formé de mémoires et de documents inédits. Après avoir échoué une seconde fois, le 21 juin 1834, dans la même circonscription, il réussit à entrer à la Chambre, le 2 mars 1839, comme député du 3e collège d'Indre-et-Loire (Loches). Il vota généralement avec l'opposition modérée ; il épousa en avril 1842 une irlandaise, fille d'un brasseur ruiné par le blocus continental, Henriette Darley (Dublin, 1823-Paris, 1870) mais, la même année, l'état de ses affaires ne lui permettant plus de payer le cens exigé par la loi électorale, il renonça à se représenter. En réalité sa situation financière est catastrophique, il est tellement endetté qu'il est conduit à mettre en vente les Basses Rivières.

Intervention de William Richmond Nixon, achat des Basses Rivières, une opération compliquée

Comment Taschereau et Nixon se sont-ils rencontrés ? Les deux personnages ont assurément des relations communes ; Nixon connaît bien les Goüin, Taschereau, par son histoire a eu des échanges avec cette même famille, de plus son endettement a dû le forcer à fréquenter les banquiers. La vente

des Basses Rivières impose d'apurer les hypothèques que Taschereau a engagées sur la propriété. William Richmond Nixon a les ressources financières pour résoudre cette situation, mais l'opération va se révéler plus compliquée que prévue.

- 20 et 21 Aout 1842, suivant un acte notarié chez maître Sensier, Notaire à Tours, William Nixon signe un compromis de vente, et s'engage à payer la somme de 26.500 francs dans les six mois. Transmission de divers documents, Nixon doit purger les hypothèques dont le détail n'est pas précisé. Jules Taschereau non présent à cette signature, s'est fait remplacer par un mandataire : étonnant il se déclare célibataire, alors qu'il vient de se marier le 1^{er} Avril dernier.
- On examine les hypothèques prises par Jules Antoine Taschereau : c'est un gouffre. Elles sont au nombre de 8, et même si certaines sont effacées par disparition des prêteurs, le montant restant, dépasse la valeur de la propriété. Nixon cherche à annuler la vente, récupère l'argent qu'il avait mis en dépôt pour cette opération.
- « ⁶⁵Le prix dû par Mr Nixon, étant devenu exigible et Mr Nixon ne pouvant valablement se libérer à cause de l'existence des inscriptions contenues en l'état dont l'analyse précède [non reproduite ici] a par exploit de Landare (?), banquier à Tours en date du douze Aout dernier (1843) fait faire des offres réelles à Mr Taschereau.
- Ces offres ayant été refusées, Mr Nixon a fait verser à la caisse des dépôts et consignations de l'arrondissement de Tours, le 14 du mois d'Aout⁶⁶, la somme de vingt-huit mille vingt-sept francs quarante-cinq centimes, montant principal et intérêts du prix de son acquisition.
- Mais depuis cette somme a été retirée par Mr Nixon à la caisse des consignations le neuf mars [du] présent mois, afin d'arriver à l'ordre amiable énoncé dans le paragraphe ci-après
- Ordre amiable entre les créanciers Taschereau. Enfin aux termes d'un acte passé devant Me Sensier, l'un des notaires soussignés, le neuf mars⁶⁷, présent mois, il a été dressé un ordre amiable entre les créanciers de Mr Taschereau pour arriver à la distribution des prix dus par les acquéreurs du domaine des Basses-Rivières et notamment du prix dû par Mr Nixon. (Suit les montants détaillés, versés aux créanciers, et la somme due par Mr Nixon, sommes prenant en compte divers frais dont les intérêts ; soient 28363.77 Francs))

On peut ainsi comprendre pourquoi, la Moisanderie ne sera vendue qu'en 1844, car ce n'est qu'à cette date que William Richmond Nixon et Thérèse Antoinette Schatteman pourront, enfin, s'installer à Rochecorbon. Cette persévérance de Nixon, pour acheter le domaine démontre combien il appréciait l'en-droit.

Fin de l'histoire de Taschereau.

N'ayant pu se présenter aux élections de 1842, Jules Antoine Taschereau reprit sa plume de journaliste, écrivit dans le *Siècle* et dans *l'Illustration*, et mena de vives campagnes contre Émile de Girardin, protégé de Guizot. Après la révolution de février 1848, M. Taschereau relança la publication de sa *Revue Rétrospective*. Le 23 avril 1848, M. Taschereau fut élu un des représentants d'Indre-et-Loire à l'Assemblée constituante. Il siégea à droite, ayant une attitude conservatrice dure, s'opposant à l'octroi de toute nouvelle liberté.

Réélu, le 13 mai 1849, représentant du même département à l'Assemblée législative, il se montra partisan du coup d'État du 2 décembre 1851, fut nommé par Louis-Napoléon Bonaparte administrateur-adjoint à la Bibliothèque nationale, et chargé des catalogues (24 janvier 1852). En 1858, il devient administrateur général de la Bibliothèque impériale réorganisée. Il poursuivit la publication du Catalogue des imprimés, fut promu officier de la Légion d'honneur, et exerça ses fonctions jusqu'au 10 septembre 1874, époque de sa mise à la retraite, sur sa demande. Il mourut deux mois après, des suites d'une attaque de paralysie. Il n'avait pu se présenter à la députation de 1870, car lors de l'ouverture des listes, il était bloqué dans Paris durant le siège de la capitale. Le siège l'avait physiquement éprouvé ; il avait

⁶⁵ Enregistrement des hypothèques et actes du Notaires Sensier (1842-44)

⁶⁶ 1843

⁶⁷ 1844

fortement maigri, au dire d'Arthur Viot (propriétaire de l'Olivier que son épouse avait hérité d'Henri Fournier). Taschereau avait conservé ses bonnes relations avec Rochecorbon, son fils⁶⁸, sera propriétaire du Grand Montguerre, à Rochecorbon, le long de la Loire.

Notes sur les familles Taschereau

L'histoire locale est influencée par différentes familles Taschereau.

- Les Taschereau de Lignières
- Les Taschereau de Baudry
- Les Taschereau

On peut se reporter aux annexes mises à la fin du document, elles fournissent quelques éclaircissements puisés dans « l'Armorial de Touraine »

D'étranges anglais à Rochecorbon

L'examen du recensement de Rochecorbon de 1836 réserve des surprises inattendues. C'est le premier recensement effectué dans la commune et certains repères manquent ; il est difficile de localiser les habitants car aucun nom de rues, de lieux, d'hameaux n'est indiqué ; il faut comparer avec celui de 1841 pour estimer où les individus semblent demeurer. N'empêche que proches des Basses Rivières et peut être aux Basses Rivières on trouve en une même demeure William Henry (38 ans) sa femme Turner Elisa (25ans) leur fils William Henry (9 ans) et Stuard Elisa (veuve 51 ans) ; ils sont signalés comme « anglais », mieux à St Georges est enregistrée une autre famille anglaise, Beley Jacques (55 ans), son épouse Beley Marie (50 ans), leur fille Calista (12 ans). Sachant le peu de rigueur que l'on avait à cette époque pour orthographier les noms de famille, on peut se demander s'il y a un lien de parenté avec la famille de John Bailey que nous avons déjà rencontrée, de même le nom de « Turner » laisse perplexe. Nous n'avons pas trouvé de réponse à ces questions...

⁶⁸ Le fils porte les mêmes prénoms que son père ; Jules Antoine Taschereau, il mourut à Paris en décembre 1918, il fut probablement enterré à Rochecorbon dans le cimetière actuel, mais sa tombe n'existe plus.

Chapitre 7

1844-1851

Installation aux Basses-Rivières

Etat des lieux en 1844.

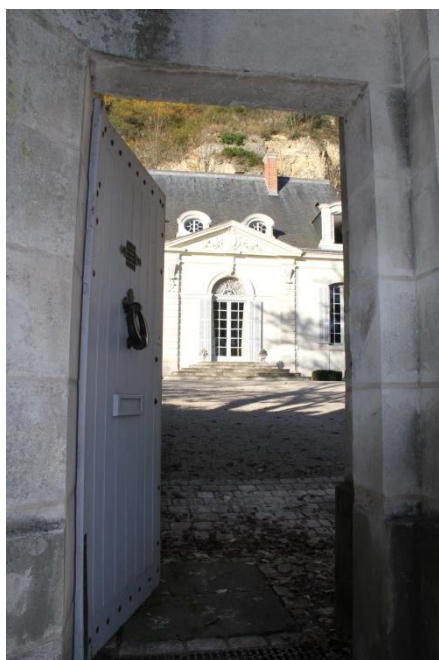


Figure 85 Sur la gauche de la grille d'entrée, une porte bâtarde...

L'examen de l'acte d'achat de 1842/44 n'indique pas de modifications majeures par rapport à l'acte de 1765. On accède, comme précédemment, au domaine par une grille en fer (aujourd'hui remplacée) et une porte bâtarde sur le côté.

On arrive face au pavillon, dont la pierre blanche illumine la façade, par contraste avec la couleur plus jaune du rocher qui la domine, l'ensemble étant mis en valeur par la ligne du coteau dans lequel s'encastrent des terrasses.

Quelques modifications sont apparues sur l'arrière du pavillon ; en 1765, le nouveau propriétaire de l'époque, le Sieur Gabriel Alphonse Bousanne Des Mazery avait fait enregistrer que « *considération faite du rocher qui est au-dessus de ladite maison, qui menace et la met journellement dans un danger évident, rocher auquel il faut faire un ouvrage considérable pour préserver et garantir le bâtiment de sa ruine* ».

Manifestement des travaux ont été effectués depuis, car maintenant le manoir est dit « adossé » au rocher ; pour ce faire il a fallu consolider le coteau par des travaux importants ce qui entraîna une modification de la couverture, en l'étendant jusqu'au au roc, ajoutant deux pans supplémentaires, telle qu'on peut la voir actuellement.



Figure 86 Le rocher à l'arrière de la maison a été consolidé, la toiture modifiée...

Le passage derrière le pavillon se trouve couvert, devint un couloir donnant accès à l'ensemble. On aménagea un sas d'entrée couvert et vitrée, desservant à la fois, le couloir arrière ainsi que la cuisine troglodytique, située, dans le roc sur la gauche. Un

plan de 1890 donne une idée précise de l'ensemble des jardins et environnement. La mention d'Espé-

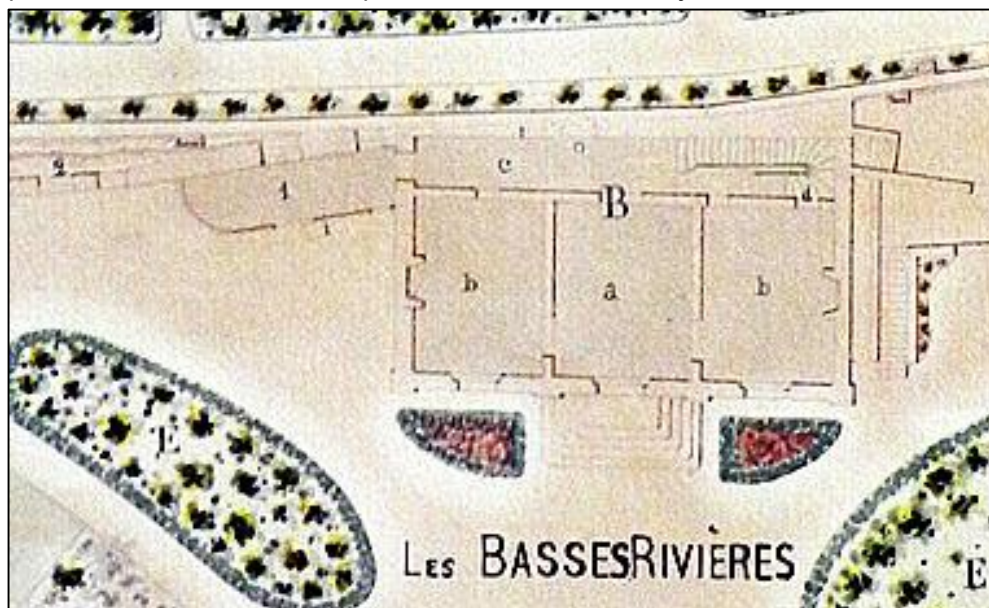


Figure 87. Plan du rez-de-chaussée, tel qu'il devait être en 1844



Figure 88 Cette photo prise cent ans plus tard doit ressembler à ce qu'était le manoir en 1844 ; noter l'abondance de la végétation sur le coteau. (Source ; archives municipales de Tours)

losin portée sur le titre n'est pas correcte, car en 1890 les Basses Rivières étaient possession de Séléna Bailey donc proche de ce que William Richmond Nixon a connu ; en tout cas, nous le supposons. Ce plan donne certains détails intéressants que nous reprendrons.

Tout d'abord sur le pavillon. (Voir figure 87). La petite verrière d'entrée est là (repérée 1 sur ce plan), le passage arrière a été aménagé en couloir desservant l'escalier atteignant l'étage, et les trois salons du rez-de-chaussée. Si on prend un peu de recul, le regard parcourt les lignes de la façade, aux lignes pures, que rehausse le fronton surplombant le perron. La sévérité des lignes est rompue par le plein

cintre de la porte d'entrée, légèrement avancée, les fenêtres latérales au linteau cintré. Tout cela donne le sentiment que le temps s'est arrêté. On est loin de tout, mais avec une envie de vivre le moment à venir. On perçoit que l'ensemble a été conçu non comme une demeure permanente, mais comme un endroit où l'on vient pour jouir de la vie et de l'instant. Son classement en « folie Louis XV » lui colle parfaitement. Si on s'approche, on voit que l'architecte a soigné les détails. Les ouvertures sur le toit n'écrasent pas l'ensemble, et les deux lucarnes de chaque côté du fronton se font discrètes.

Les éléments sculptés ne manquent pas de grâce et d'élégance ; pas de figures grimaçantes ou de divinités aux visages sévères, mais des têtes féminines soigneusement coiffées, accompagnées de fleurs et coquillages. Ailleurs des fleurs en pendeloques accrochées aux renforts de corniches...Les ferronneries encastrées sur le haut des ouvertures complètent ce souci du détail.



Figure 89. Décorations sculptées sur les façades ; grappes de fleurs sur les piliers, élégants modillons sur les ouvertures du rez-de-chaussée.

Le jardin devant la maison :

Revenons au plan de 1890. Il met en valeur les jardins, or ce dessin est conforme aux indications de l'acte de vente. Seule la portion au Nord de la levée est représentée.

Ce n'est pas un jardin à la française, avec ses buis au carré, et parfaitement alignés. C'est plutôt un jardin d'agrément avec ses massifs de fleurs, ses bassins ou fontaines ; le tout cerné de futaies et de buissons. Entre ces arbres et arbrisseaux, un dédale de sentiers et d'allées sinueuses, évitant les vues en enfilade, recherchant un désordre parfaitement orchestré.

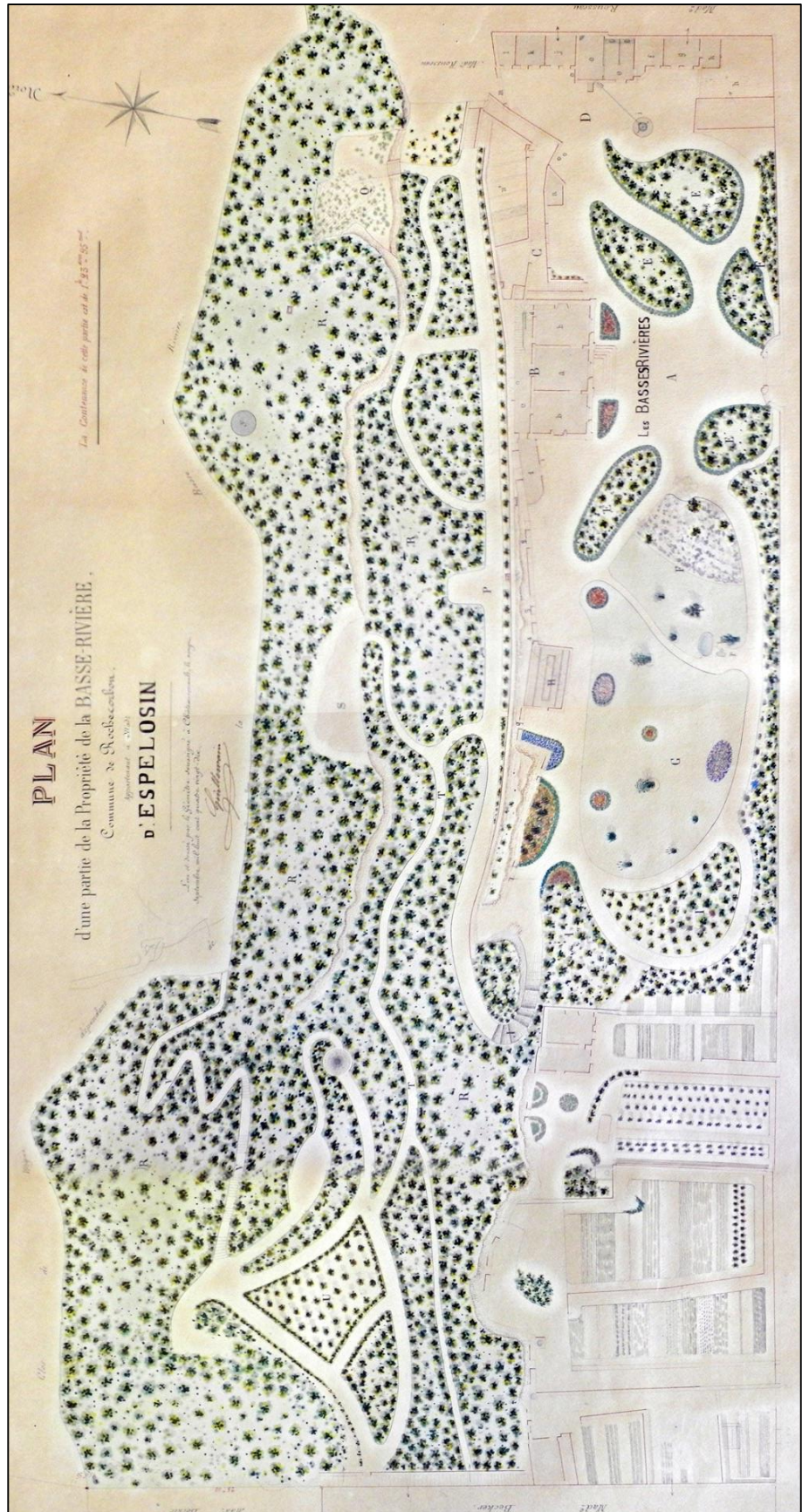
Les cavités (caves ou habitation)

Peu de différence avec ce qui avait été décrit précédemment, si ce n'est l'existence d'une serre devant les habitations troglodytiques.

Maisons du closier :

Aux deux extrémités Ouest et Est du domaine, sont listées les habitations, du closier (fermier), du jardinier, du cocher.

Figure 90 Carte de la propriété en 1890



- A Cour d'entrée
- B Masif d'habitation: (1) Salle, (2) Chambre à coucher, (3) Vestibule d'entrée, (4) Toilette.
- (4) Terrasse communiq. avec la salle à manger.
- (5) Cuisine, (6) Bains, (7) Water-C.
- C Exclosif entourant une terrasse, (1) Jardin communiq.
- D Communs, (1) Écurie, (2) Magasin à fourrages.
- (3) Magasin à foin, servant à l'écurie.
- (4) Vallée: (1) Terrain d'entretien, (2) Terrain de culture, (3) Terrain d'entretien, (4) Terrain de culture.
- (5) Terrain en sable, (6) Terrain d'eau.
- E Maisons d'habitation.
- F Petite potence et massif d'entretien, (1) Terrain d'habitation.
- G Grande potence avec corbeilles diverses.
- H Saxe hollandaise (1) Terrasse, (2) Vallée.
- I Massifs
- J Allée conduisant à la 1^{re} terrasse.
- K Habitat de jardinier.
- L Jardin potager
- M et N Terrasse, (1) Terrasse, (2) Terrasse.
- O et P Terrasse
- Q Terrain provenant de vieilles carrières et dans lequel pousse le ligustre abondamment (le bassin, N).
- R Massifs et allées.
- S Espace réservé au vicieux en partie occupé par le verger.
- T Allée conduisant à la 2^{de} terrasse.
- U Verger et arbutus.
- V Allée conduisant au clos de vigne.



Figure 91. Escalier donnant accès aux différentes terrasses et paliers

La première terrasse :

Un escalier de pierre, construit sur la droite du pavillon permet d'accéder à un premier palier bordant une première terrasse ; c'est plutôt un petit jardin au ras du rocher. L'escalier continue pour rejoindre la seconde terrasse.

La seconde terrasse :

C'est à ce niveau que l'on trouve les anciennes carrières d'extraction de pierre. Si aujourd'hui c'est un espace engazonné, lors de l'acquisition de William Richmond Nixon, la plateforme est « plantée d'arbres »

Mais on a aménagé des allées, et un garde-corps, au sommet du coteau surplombant le manoir, en extrémité de cette terrasse. Une allée court le long de cette balustrade, offrant un point de vue remarquable sur la Loire, ses bancs de sable... Exposé plein sud, la douceur du climat ignore les froidures d'hiver et les vents polaires venant de l'Est ou du Nord. Au bout de cette promenade, il est possible de rejoindre les habitations par une rampe inclinée.

Le haut du coteau

On peut toujours y accéder par l'escalier-galerie taillé dans le roc. Le sommet est décrit « être une friche plantée d'arbres et d'épines »

Les communs de la propriété, l'alimentation en eau (voir figure 920)

Au levant se dressent différents bâtiments en briques rouges. Leur affectation est connue ; c'est



Figure 92. Sur cette photo prise dans la propriété, on voit, proche de la remise, monter la canalisation alimentant le réservoir, (à l'arrière de cette petite fille sur ses échasses). Photo famille Brosseau

là tout d'abord que l'on trouvait les deux boxes pour les chevaux. À côté, une remise où l'on engrangeait le fourrage, un local pour la sellerie, une chambre pour le cocher. Le cabriolet était probablement garé dans le rocher. Rien de bien original, si ce n'est que le bâtiment est toujours là, et que dans les années 1970, les boxes servant d'écurie possédaient encore leurs mangeoires.

L'alimentation en eau reposait sur un système sophistiqué. Il faut savoir que l'eau courante pressurisée n'apparaîtra que vers 1960 à Rochecorbon. Les Basses Rivières disposaient d'une installation autonome. L'eau provenait d'un puits. Par un mécanisme de pompe, l'eau était montée au sommet du coteau, au plus haut de la propriété dans un réservoir, sorte de bassin. De cet endroit elle pouvait être redistribuée par simple gravité dans le manoir et ses annexes, comme le fait aujourd'hui un château d'eau. La pompe était actionnée par un âne ou un cheval, qui attelé à un manège, actionnait la montée de l'eau en tournant. On masquait, souvent, les yeux de l'animal pour lui éviter les vertiges. L'eau atteignait le sommet de la propriété par une tuyauterie de plomb, que l'on peut voir sur d'anciennes photos (fig.92). Plus haut, la canalisation était enterrée dans les éboulis de tuffeau pour la protéger en hiver contre les gelées potentielles (bien qu'exceptionnelles à cet endroit) et l'été les surchauffes du soleil. Un zoom du plan de la figure 90 indique tous ces éléments.

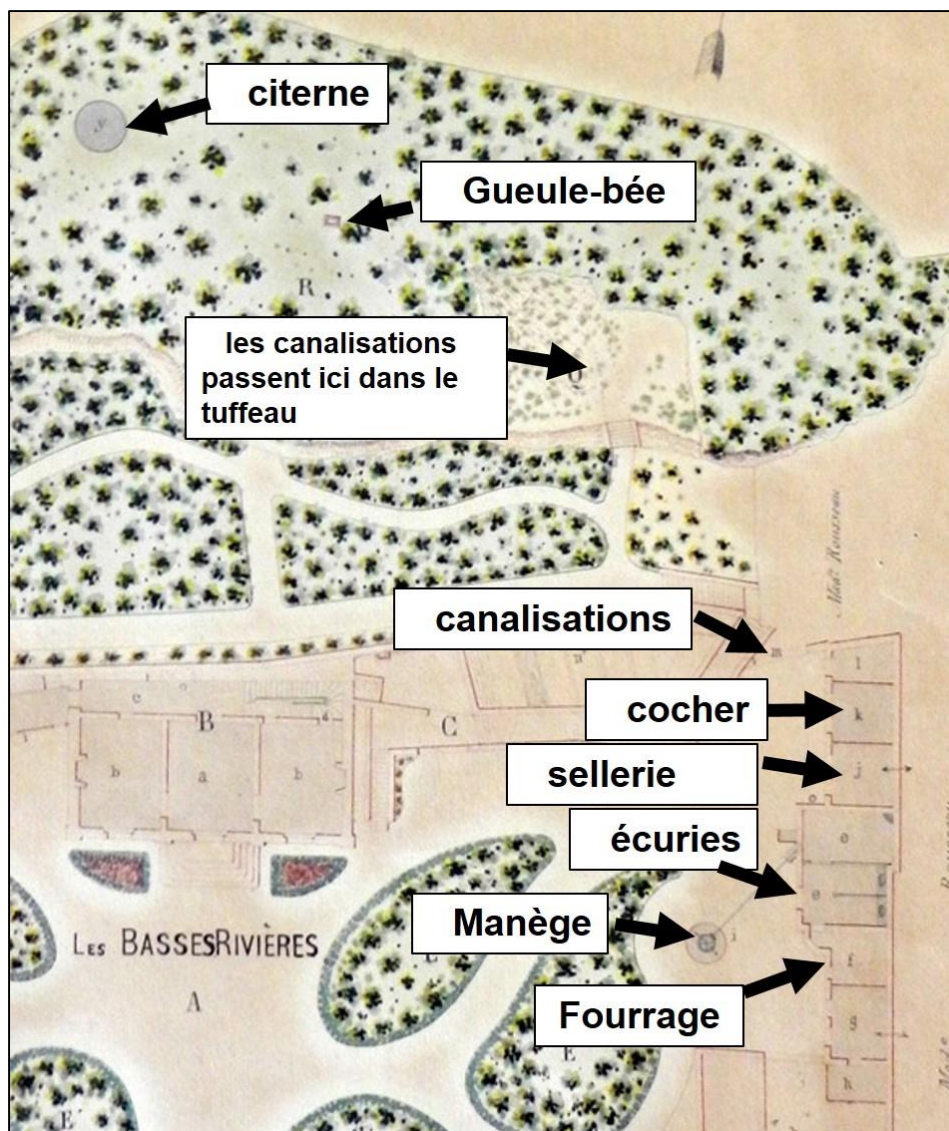


Figure 94 L'Est de la propriété

Figure 93. La grille au sud de la levée est toujours là au-dessus du mur.



Le sud de la levée de la Loire

« Au midi de la route de Paris est un jardin d'agrément et potager clos de murs du côté de la route et surmontés par une grille en fer au-devant de laquelle sont des acacias et par une porte bâtarde. Ce jardin est entouré au levant, au couchant et au midi par un patureau⁶⁹ et un pré planté de noyers, saules et peupliers. On y arrive au couchant par un grand chemin fermé d'une barrière et au levant par une ouverture pratiquée dans le mur d'appui... »⁷⁰.

Un pavillon sous le symbole de l'amour ?

⁶⁹ Pâturage

⁷⁰ Acte de vente de 1842, maître Sensier, Notaire à Tours

William Richmond Nixon apporta des modifications ou des aménagements au domaine, mais il est difficile de les identifier dans la mesure où ils influent peu ou pas le descriptif de l'ensemble. Seul le fronton du manoir peut attester de son intervention. Ce fronton est magnifiquement sculpté de deux gerbes florales. Au centre une sorte de médaillon faisant penser à un camée. Ce médaillon est surmonté d'une sorte que coquillage ou une fleur largement ouverte ; cette fleur ou ce coquillage reproduit celui ou celle positionné sur le modillon de l'entrée. Il doit s'inspirer d'un motif faisant souvenir d'un ancien propriétaire, peut être Gabriel Alphonse Bousanne des Mazery ou un autre.

Ce médaillon fut modifié, et on peut s'interroger sur ce qu'il pouvait contenir à l'origine. Il ne représentait pas le blason d'une famille noble, car dans ce cas il serait surmonter de la couronne correspondant au titre de noblesse de cette famille. Mais en réalité cette coquille est la signature de celui qui fit réaliser le manoir ; Alexandre Taboureau. Rappelons que son hôtel particulier, rue du Commerce portait le nom, Les « Crozilles » ou autrement dit les « Coquilles ». On peut penser que la raison en était que ce motif devait abondamment le décorer. C'était une façon pour le Sieur Taboureau de mettre sa marque sur les Basses Rivières.

Il faut, aussi, se rappeler que coquille était dans l'antiquité un des symboles de l'amour, c'est pourquoi Botticelli, peignant la naissance de Vénus, la fait naître d'un coquillage. Cela donne une charmante résonance à l'appellation « folie Louis XV » caractérisant ce pavillon.

Cette remarque prend tout son sens lorsqu'on découvre la signature de William Richmond Nixon au cœur du médaillon.

Était-il endommagé ? Est-ce que des révolutionnaires intransigeants, passant par Rochecorbon avaient voulu effacer des traces du régime ancien ?



Figure 95 Détails du fronton du Manoir

La signature de William Richmond Nixon

Quelle que soit la raison, Nixon voulut laisser son empreinte sur le domaine et fit graver les initiales entrelacées de son nom et de celui de son épouse Thérèse Antoinette Schatteman. Donc **R** pour Richmond, **N** pour Nixon, et **S** pour Schatteman. Simplement avec cela on ne sait plus si « Richmond » fait partie du prénom de William ou de son nom de famille !



Figure 96. Le médaillon entrelace les initiales de Nixon et de son épouse Thérèse Antoinette

Chapitre 8

1851-1861

Les dernières années de W.R.Nixon

Un Rochecorbon « si ch'ti » & « so British »

Mariage de Séléna Bailey avec Louis Rozey à St Symphorien

Dès que le couple Nixon s'est installé au Basses-Rivières, en 1844, il met en vente la Moisanterie. Survint l'année 1845, qui s'avère riche d'événement. Rappelons que la famille Bailey fréquentait la maison de « La Bagatelle » à St Symphorien. Nous y avons déjà rencontré John Bailey et sa fille Séléna en 1841. Le 16 Septembre 1845, en la mairie de St Symphorien, Séléna se marie avec Louis Christophe Rozey. Séléna a 22 ans, son époux trente-neuf ans, il est originaire de Rouen, et enseigne en tant que professeur d'histoire au Collège Royal de Poitiers. Il est difficile de comprendre comment ce mariage a pu être conclu entre deux êtres vivants à de telles distances. Seule la mère de Séléna a fait le voyage de Douai pour assister à la cérémonie ; John Bailey n'est pas présent. C'est peut-être pour cette raison que William Richmond Nixon est témoin de Séléna lors de la célébration du mariage.

La dot de Séléna

Quelques mois auparavant, le 14 Aout, 1845, un contrat de mariage avait été signé devant notaire à Tours (maitre Sensier) : il s'agit d'établir les apports de chacun des deux époux, sachant que le mariage sera en communauté de biens. Le même jour, chez le même notaire, William Nixon vend la Bagatelle à Séléna et sa mère (Mary James, elle agit avec le consentement de son mari absent). Séléna en conservera l'usufruit. Immédiatement « la Bagatelle » est versée comme dot à Séléna. Cela renforce l'hypothèse que W.R.Nixon avait acheté ce bien au nom des Bailey. Séléna se mariant, c'est l'occasion de régulariser une opération qui ne l'avait pas été jusque-là, huit ans après l'acquisition par William. Quelle maîtrise ont-ils de la langue française ? lorsqu'on découvre que l'acte notarié porte en mention dans la marge « *En présence de Monsieur Alphonse Romain, Gustave Camus, Greffier auprès du tribunal de première instance de Tours, commis par Monsieur le Président du Tribunal de première instance de la ville, pour faire à Madame Bailey la traduction orale de la présente.* »

Les autres témoins du mariage

- **Samuel Smith** (ami du conjoint), habitant St Cyr Son nom laisse présager qu'il est d'origine britannique Les autres témoins sont assurément des connaissances de William.
- **François René Fouquet.**

Il habite une superbe propriété, Belle-Vue à St Symphorien juste à L'est de la Tranchée. Il a épousé Virginie Alphonsine Aubin : Il n'a pas été possible d'identifier réellement qui est ce personnage ; il est sûr qu'il fait partie de la bourgeoisie tourangelle ; on le voit faire un don à la Société Archéologique de Touraine

- **Le Colonel Hugh Ware**, colonel en retraite, 70 ans, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant rue des Fossés St Georges, donc à deux pas du club britannique.

Hugh Ware⁷¹ naquit en Irlande vers 1771, il participa à la lutte armée contre les Anglais, fut fait prisonnier. Au traité de paix d'Amiens, entre l'Angleterre et la France, il est libéré et banni. Il rejoint la France. A la rupture du traité d'Amiens (1803) il est lieutenant dans la Légion Irlandaise, récemment créée pour envahir l'Irlande. Cette tentative fut abandonnée par Napoléon, après Trafalgar. La légion Irlandaise sera engagée en Hollande, Espagne, Belgique et Allemagne.

Elle ne participera pas à la désastreuse campagne de Russie, mais, en 1813, fut transférée en Allemagne et Pologne pour s'opposer aux forces russes. Dans la bataille de Lowenberg le 19 août, le régiment irlandais portait le poids de l'engagement ; Ware reçut trois blessures de mitraille et a eu son cheval tué sous lui. Dans la seconde bataille de Lowenberg, deux jours plus tard, le colonel du régiment, William Lawless, voit sa jambe enlevée par un boulet de canon. Le commandement échut à Ware. A la bataille de Goldberg le 23 août il conquiert à la baïonnette la colline de Goldberg, un second cheval fut tué sous lui. (Certains textes racontent qu'il y reçut un coup de baïonnette à la tête)

Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le promut au grade de colonel. Pendant la campagne de Waterloo, le régiment irlandais resta en garnison à Montreuil-sur-Mer, il fut dissout après Waterloo. Alors, Ware se retira à Tours, où il mourut le 5 Mars 1846. Il avait été le dernier Colonel, à commander la Légion Irlandaise.

Ware était un homme d'une force gigantesque.



Figure 97 Écusson de la Légion Irlandaise, portant l'Aigle Impérial et la harpe celtique

Il ne devait pas manquer de piquant de voir se fréquenter ces deux soldats, ayant fait des campagnes simultanées, l'un dans le camp de Napoléon, l'autre dans celui de Wellington !

Naissance de Georges Rozey, et décès de son père Louis Rozey

Aussitôt, le couple s'installe à Poitiers, rue de la Visitation ; Séléna est rapidement enceinte et moins d'un an après le mariage, le 12 juillet 1846 elle accouche d'un petit garçon, qu'on appellera Georges Louis Henri. La vie aurait dû s'écouler heureuse, mais un drame va se produire ; le 9 mai 1848, Louis Rosey, époux de Séléna décède. La raison ne nous est pas parvenue⁷². Séléna ne resta pas à Poitiers, elle vint s'installer chez Mme Fouquet, rue de la Tranchée à St Symphorien ; Mr Fouquet avait été son témoin lors du mariage de 1845. Par contre la vie devint assurément plus difficile, car elle est conduite à vendre « la Bagatelle », que le couple avait conservée à St Symphorien. Séléna n'a pas atteint ses 25 ans, son fils ses 15 mois... De nombreux décès vont se succéder, le choléra en est la raison bien que cas par cas il ne soit pas signalé.

L'épidémie de choléra La pandémie de choléra de 1846-1860 est une épidémie de choléra à l'échelle mondiale. Elle est généralement considérée comme la plus dévastatrice des grandes pandémies historiques. Partie de l'Inde elle s'est étendue à de vastes zones d'Asie, d'Europe, d'Amérique du

⁷¹ <http://celticowboy.com/Napoleon%20Irish%20Legion.htm>

⁷² Probablement le choléra

Nord et d'Afrique. Elle arrive en France le 20 octobre 1848, immédiatement après l'entrée d'un navire anglais dans le port de Dunkerque, le choléra se répand ensuite dans le nord de la France. Il contamine à partir du mois de novembre 1848 les départements du Nord. Les villes de Lille, Calais, Fécamp, Dieppe, Rouen, Douai sont touchées. Ce sont des chasseurs à pied en provenance de Douai et arrivant 29 janvier 1849 à Saint-Denis (et déjà atteints semble-t-il au moment de leur départ) qui introduisent la maladie en région parisienne. Trois d'entre eux décèdent en février 1849 dans leur cantonnement. À Paris, le premier décès « à domicile » est officiellement enregistré le 7 mars 1849 dans l'ancien 7e arrondissement ; le 9 mars, un second décès est relevé dans l'ancien 10e arrondissement de Paris. La mortalité progresse en avril, s'intensifie en mai, atteint des sommets en juin. On compte formellement, à Paris, 19 184 décès dus au choléra, dont 10 950 à domicile. Pour la France entière, le bilan de la vague épidémique de 1849 s'élève à 100 661 victimes.

En 1853-1854, une deuxième vague touche la France, faisant 143 468 victimes. L'épidémie, partie de Paris, se répand. Dans les départements les plus touchés, pendant les huit mois de l'épidémie, la mortalité est multipliée par quatre. La famille de Séléna va payer un fort tribut à cette pandémie.

- Le premier à mourir sera John Bailey, père de Séléna : il décède à Poitiers le 6 Février 1848 lors d'un séjour chez sa fille,
- le mari de Séléna, Louis Rozey, contaminé par son beau-père disparaît à son tour : il meurt à Poitiers le 9 mai 1848, un mois plus tard. Probablement John Bailey a ramené le microbe du Nord de la France.
- À Douai, le demi-frère de Séléna, John Bailey meurt à son tour, le 16 mars 1949.
- La Mère de Séléna, se retrouvant veuve retourne en Angleterre, elle décédera le 15 octobre 1849, dans le district de Cowes, Isle de Wight. Son certificat de décès fut établi par le docteur William Carter Hoffmeister⁷³, signalant l'infection par le choléra (voir ci-dessous)

CERTIFIED COPY OF AN ENTRY OF DEATH

GIVEN AT THE GENERAL REGISTER OFFICE

Application Number 12648104-1

REGISTRATION DISTRICT THE ISLE OF WIGHT

1849 DEATH in the Sub-district of Cowes in the County of Southampton

Columns--	1	2	3	4	5	6	7	8	9
No.	When and where died	Name and surname	Sex	Age	Occupation	Cause of death	Signature, description and residence of informant	When registered	Signature of registrar
55	15th October 1849 Hospice West Cowes	Mary Bailey	Female	64	Widow of John Bailey Gentleman	Cholera 3 Days Contracted	Wm Carter Hoffmeister Physician to the Queen 30 Days 1st High Street West Cowes	15th October 1849	Wm Carter Hoffmeister Registrar

CERTIFIED to be a true copy of an entry in the certified copy of a Register of Deaths in the District above mentioned.

Given at the GENERAL REGISTER OFFICE, under the Seal of the said Office, the 11th day of March 2022

DYE 586555

See note overleaf

CAUTION: THERE ARE OFFENCES RELATING TO FALSIFYING OR ALTERING A CERTIFICATE AND USING OR POSSESSING A FALSE CERTIFICATE ©CROWN COPYRIGHT

WARNING: A CERTIFICATE IS NOT EVIDENCE OF IDENTITY.

2019/96 9421 A/PSA/ISP

SAS

Figure 98 Certificat de décès de Mary James à l'ISLE DE Wight

⁷³ Né à Portsmouth le 16 juillet 1817, fils de CW Hoffmeister, percepteur des douanes à Belfast. Il a fait ses études à l'Université de Glasgow et à l'University College Hospital de Londres, où il a été clinicien. Il s'installe à Cowes en 1841, est nommé par Lord Yarborough et élu chirurgien au Royal Yacht Squadron, poste qu'il occupe jusqu'à sa mort. Lorsque la reine Victoria et le prince Albert se rendirent à Osborne en 1845, Hoffmeister fut recommandé par Sir James Clarke comme assistant médical de la reine et de la famille royale sur l'île de Wight. Pendant quelques années, il servit la reine à Balmoral ; il a également assisté la princesse Alice, grande-duchesse de Hesse, dans ses accouchements à Darmstadt. Il a été fait chevalier en 1884. Il était également médecin à l'infirmierie royale de l'île de Wight à Ryde, Médecin des bénévoles de l'île de Wight et vice-président du Collège d'Epsom. Il mourut d'une bronchite le 29 juillet 1890 à Cowes. La reine et la famille royale ont exprimé leur vive sympathie et ont été représentées à ses funérailles. Il a été remplacé par trois fils, dont deux étaient membres du Collège.

Décès de Thérèse Antoinette Schatteman

Le couple Nixon n'est pas épargné ; Thérèse Antoinette Schatteman meurt à son tour, le 11 Février 1851, probablement aussi du choléra. Elle se trouve à Paris à l'Hôtel d'Angleterre (rue de Grenelle St Germain). Il est surprenant de trouver cette information, car les registres de l'état civil de Paris ont été détruits en 1871 ; dommage, car nous aurions pu avoir confirmation de son origine et de sa date de naissance...

William Richmond Nixon fit immédiatement transférer son corps à Rochecorbon où il fut inhumé le 14 Février ; il lui fallut obtenir l'autorisation du déplacement du corps, ce document nous est parvenu⁷⁴. On procéda à la sépulture dans le cimetière derrière l'église, le long du mur Nord.

Ce même 14 Février, William fait établir par le notaire Sensier, un certificat de Notoriété de son épouse défunte. La raison en est obscure car tous les biens sont au nom de William ; il n'y aura pas d'inventaire ni de succession à organiser. La personne qui témoignera devant le Notaire, de l'identité de Mme Schatteman, est François Joseph Bégrand.



Figure 99. Groupe de personnes entourant la reine Victoria et comprenant le docteur William Carter Hoffmeister (Château de Balmoral)

François Joseph Bégrand.⁷⁵ On peut comprendre qu'il y avait une relation entre le couple Nixon et le couple Bégrand. Les Bégrand semblent fortunés et furent propriétaires du domaine de la Tour, à Rochecorbon de 1842 à 1849. Ils s'y sont installés pratiquement en même temps que les Nixon aux Basses-Rivières. Leur propriété située le long de la route Tours Vouvray, en extrémité de la vallée de Rochecorbon, n'est qu'à quelques centaines de mètres des Basses-Rivières. Mr Bégrand est né le même mois et la même année que William (Tous deux mourront d'ailleurs la même année). Mais surtout Madame Bégrand, née Joanna Marchal, est anglaise ; elle est originaire de Hastings où elle se retirera au décès de son époux.

William Richmond Nixon épouse Séléna

À partir de ce mois de Février 1851, les événements vont se précipiter. Le 4 septembre, William fait, devant notaire (Maitre Sensier) une donation de 50.000 francs à Séléna, à valoir au décès de William et, le même jour, tous les deux signent un contrat de mariage. C'est un contrat avec séparation de biens. On pourrait s'attendre à y voir figurer l'inventaire des avoirs et propriétés de William. Il n'en est rien, ce n'est pas nécessaire, Séléna n'apporte pratiquement rien si, ce n'est des dettes.

Situation de Séléna. Un inventaire avait été fait lors du décès de son mari, Louis Rosey. L'appréciation laissée par le notaire sur la situation financière,

⁷⁴ C'est par lui que nous avons pu avoir quelques informations sur Thérèse Antoinette Schattemann

⁷⁵ Voir le « Château de la Tour, Rochecorbon » du même auteur

est sans appel ; il la qualifie de « mauvaise ». Il y avait bien deux maisons à Rouen, mais celles-ci sont grevées d'hypothèques, dont il ne faut rien attendre. Séléna signale « *qu'elle a aliéné une grande partie des meubles et objets mobiliers énumérés dans l'inventaire après le décès de son mari, et notamment toute la bibliothèque de ce dernier.* » et que ce qu'elle possède et apporte aujourd'hui peut être évalué à 3000 Francs...

Dans la marge de ce contrat, il est stipulé que « *lesquels ont établi ce document en vue d'un mariage projeté entre eux et qui doit avoir lieu incessamment à Douvres en Angleterre et en ont arrêté les clauses et conditions civiles.* »

Est-ce que le mariage eut lieu à Douvres ? C'est bien possible, cependant dans les « documents reconstitués » des Archives de Paris après l'incendie de 1871, on enregistra que William Richmond Nixon épousa Séléna Bailey le 10 Novembre 1851, donc pratiquement 8 mois après la mort de Thérèse Antoinette Schatteman. Séléna a 26 ans, William 59 et le fils de Séléna, Georges vient d'avoir 4 ans.

Qui visitent les Basses Rivières ?

Séléna devient la Dame des Basses Rivières, elle l'illumine de sa jeunesse. On peut imaginer que cette « fraîcheur » va susciter un dynamisme et du mouvement dans la propriété. Sans en avoir de certitude on peut deviner qui vient fréquenter le manoir, dans les années 1850. S'il y a bien sûr des français, dont certains viennent de Douai, voire de Belgique ; il y a aussi une bonne proportion de britanniques.

Clémentine Dronsard

Mr Bégrand a vendu la propriété de la Tour, à Rochecorbon en 1849. En 1850, s'y installe Clémentine Dronsard. Elle vient de Douai où elle est née en 1797. Elle est la petite fille d'un premier Président à la cour impériale de Douai, député, sénateur, pair de France. Son mari, Auguste Joseph Evain, Lieutenant-Colonel dans l'Armée Napoléonienne, deviendra Maire de Douai. Il abandonnera ce poste pour des motifs de santé ; Clémentine se trouve bientôt, veuve et vient s'installer à la Tour à Rochecorbon en 1850. Elle y restera dix ans. Elle ne peut pas, ne pas avoir fréquenté les Nixon, car beaucoup de points les rapprochent. En plus de la ville de Douai, lieu de naissance de Séléna, où un petit-neveu de Séléna fera partie du conseil municipal. Les liens avec la Belgique ne sont pas à ignorer : le beau-frère de Clémentine Dronsard, disgracié par Louis XVIII, avait choisi la nationalité Belge et fut ministre de la Guerre de Belgique.

Clémentine Legras et Mr Logette

Le couple habite des Armuseries, à Rochecorbon ; c'est une vieille demeure de famille. Le père de Clémentine, René Legras de Sécheval (~1757-1840) fut une personnalité locale. En 1821 il devint maire de Tours, et le demeurera jusqu'en 1828. Sa fille, unique Clémentine épousa, le 1^{er}, Juillet 1847, Auguste Stephen Logette, d'origine anglaise : il fut directeur des bateaux à vapeur sur la Loire.

Jules Antoine Taschereau

Comme nous l'avons vu, Jules Antoine Taschereau avait épousé une jeune anglaise, Henriette Darley. S'il a vendu les Basses Rivières, il n'a pas perdu le contact avec Rochecorbon, on trouve trace d'une correspondance entre lui et la mairie. Son fils possédera le Grand Montguerre.

Le Docteur Pierre Lebled⁷⁶

⁷⁶ Voir « Rochecorbon au fil de l'au fil du temps » par Robert pezzani

Né en 1813, il est nettement plus jeune que William né en 1792 : il n'empêche que Pierre Lebled est annoté dans les registres de la mairie comme étant un ami de William. A cette période, il est se porte acquéreur du Grand Mauléon, une superbe demeure, au cœur du bourg, face à l'église. Quelles affinités communes pouvaient réunir ces deux personnages ? Probablement une capacité que tous deux possédaient et qui les amenait à affronter les difficultés sans les fuir, même si cela devait leur coûter ; William l'avait fait sur le champ de bataille, Pierre Lebled l'affrontait sur le plan communal : il le démontra d'abord par son engagement pour l'hygiène de la commune (problème du cimetière, du ruisseau, des maladies infectieuses) puis en 1870, 1871 dans la défense des intérêts de ses concitoyens lors de l'occupation prussienne.

Le capitaine Thomas Peacocke⁷⁷

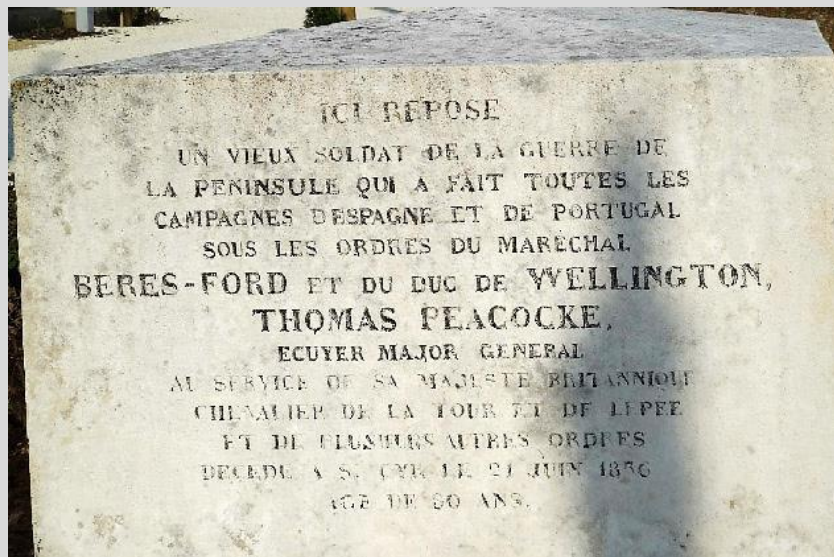


Figure 100. Pierre tombale toujours en place au cimetière de St Cyr au nom de Thomas Peacocke décédé le 21 juin 1856

Il n'y a aucun témoignage, aucune preuve de relations entre Thomas Peacocke et Nixon ; mais on peut imaginer que ces deux individus se soient appréciés et fréquentés. Thomas Peacocke est un de ces militaires anglais qui avaient participé à la guerre d'indépendance de l'Espagne au côté de Wellington. Il ne faisait pas parti de la même unité que William, mais participa à l'encadrement des régiments de l'armée portugaise qui obéissaient à Wellington : il fut engagé dans les mêmes batailles que William ; comme lui, il fut blessé au siège de Badajoz : manifestement tous les deux, avaient été recrutés à la sortie de l'adolescence, s'étaient impliqués sans limite, avec l'enthousiasme de leur jeunesse et en avaient payé le prix avec leur sang ; comment imaginer que ces deux individus s'ignorent alors que l'un vit à la porte de l'autre et que tous les deux fréquentent les mêmes clubs ? L'épithaphe de sa tombe est le seul témoignage qu'il reste à St Cyr de l'importante présence anglaise au XIXème siècle.

Une décennie agitée.

⁷⁷ Voir « A history of the peninsular War », volume VIII, The biographical Dictionary of British Officers Killed and Wounded. 1808-1814" par John A.Hall

William avait passé plusieurs de ses années de jeunesse à combattre Napoléon Bonaparte. Son neveu, le prince Louis Napoléon, après avoir été élu comme premier président de la France, met fin à la Deuxième République, par son coup d'État du 2 décembre 1851. L'année suivante il restaure l'Empire à son profit. L'Angleterre regarde d'abord d'un mauvais œil l'arrivée de ce nouvel Empereur Français. Cependant, les deux nations se rapprochent. Et, le 18 août 1855, la reine Victoria et le prince Albert arrivent à Boulogne puis gagnent Paris afin de visiter l'exposition universelle. Depuis Jacques II, roi proscrit accueilli par Louis XIV, aucun souverain d'Angleterre n'avait été vu à Paris. Comment Paris allait-il accueillir la reine Victoria, la petite-fille du roi Georges qui avait fait mourir Napoléon à Sainte-Hélène ? L'accueil sera éblouissant, et impressionnera Victoria.

Le 23 Janvier 1860, la France et l'Angleterre, signe le traité de **Libre Échange**, abolissant les barrières douanières. Ce rapprochement franco-britannique se traduit la même année par une expédition conjointe en Chine. Le principal fait d'armes de cette équipée est la mise à sac et l'incendie du Palais d'Été à Pékin.

C'est ainsi, le signe éclatant de **l'Entente Cordiale** entre Napoléon III et la reine Victoria et du rapprochement entre les deux ennemis héréditaires que sont la France et l'Angleterre.

Le monde occidental atteint un équilibre qu'il ne retrouvera plus de sitôt. La population britannique de la région de Tours, se sentit probablement honorée par ce changement d'attitude politique.

La France change, la Touraine aussi. Plusieurs événements majeurs vont marquer la décennie. En 1856, plus précisément le trois juin, la Loire atteint la cote record de 7,40 mètres. Tours et sous les eaux, de même que Vouvray, ainsi que l'église de Rochecorbon ; mais globalement Rochecorbon est plutôt préservé, les habitations accrochées au coteau observent en spectatrices la rive gauche où la digue a été emportée.

En 1845 on construit la grande gare de Tours ; l'Embarcadère. C'est un point d'orgue dans le développement du chemin de fer à Tours, les lignes vont se multiplier en direction d'autres villes, Bordeaux, Saumur, Nantes... et remettre en cause la batellerie fluviale, sûrement au grand désespoir de Mr Logette des Armuseries. La Loire va changer d'âme ; les Basses Rivières vont assister à cette évolution qui va transformer le paysage ; les voiles blanches des gabares, les fumées des « inexploisibles⁷⁸ » vont peu à peu disparaître, remplacées par la croissance de ces grands arbres derrière lesquels la Loire va se cacher.

William Richmond décède aux Basses Rivières

Mais William Richmond Nixon, s'épuise. Le 14 Juillet 1861, il décède aux Basses Rivières, assisté par son ami Pierre Lebled. Il n'avait pas encore 69 ans On l'enterra à l'ancien cimetière, derrière l'église. Séléna à 36 ans se retrouve seule pour la seconde fois avec son fils de 14 ans.

William avait rédigé un testament l'année suivant son mariage avec Séléna ; il la désigne comme sa légataire universelle, pour tous les biens qu'il possède, soit en France soit en Angleterre. William n'a pas de descendant, plus d'ascendant, il n'y a donc pas de partage et il n'est pas établi d'inventaire ; ce qui ne nous permet pas d'apprécier la fortune de William, de savoir s'il possède d'autres propriétés ailleurs qu'à Rochecorbon. Cela aurait pu permettre d'éclairer le type de vie que le couple menait, de savoir s'ils avaient conservé ou non des relations en Angleterre, par exemple. De la même façon, recourait-il au service d'un notaire Outre-Manche ?

Son testament nous donne par contre quelques informations. Il s'est effectivement remarié rapidement après le décès de Thérèse Schatteman, mais il n'a pas oublié sa famille, en couchant dans son testament ;

- Ferdinand Jean Schatteman (Gand)
- Marie Françoise Schatteman (Gand)

⁷⁸ Appellation des bateaux à vapeurs qui navigaient sur la Loire.

- Mais aussi Madame Veuve McIntyre (couvent des sœurs de la Charité à Tournai)

Savoir qui sont ces personnes, ne s'avère pas, aujourd'hui, une opération simple. Les services d'Archives de la ville de Gand, nous ont transmis quelques documents ; ils révèlent que :

- **Ferdinand Jean Schatteman (Gand)**⁷⁹, est le fils de Felix Schatteman, frère de Thérèse Antoinette (né le 4 décembre 1799), est donc le neveu de Thérèse. Il est né en 1828, décès 1917, à Gand.
- **Marie Françoise Schatteman** (couvent de Donsule⁸⁰ (?) à Gand), probablement sœur de Thérèse Schatteman.
- Mais aussi **Madame Veuve McIntyre** (couvent des sœurs de la Charité à Tournai). Rente de 1000 Francs, par an. Il n'a pas été possible de savoir qui est ce McIntyre, et encore plus qui est son épouse. Le notaire Sensier, semble avoir eu des difficultés pour entrer en contact avec cette personne ; il écrira 2 fois à la supérieure du couvent, 10, rue de la Porte à Tournai ; la seconde fois le 8 Janvier 1862.

⁷⁹ William demande que soit placée une somme de 15.000 Francs dont les intérêts seront redistribués entre Ferdinand et Marie Françoise Schatteman.

⁸⁰ Ce couvent n'a pas été identifié ; le déchiffrement difficile de l'écriture manuscrite pouvant en être la cause.

Troisième Partie

*

1861-1898

Séléna Bailey

La Dame

des

Basses-Rivières

Chapitre 9

1861-1896

Séléna Bailey et les Basses-Rivières

Le domaine viticole

De toutes les personnes qui habiteront les Basses Rivières, Séléna sera celle qui y demeurera le plus longtemps. Elle y restera 45 ans : de 1851, année de son mariage avec William, jusqu'à son décès en 1896. Elle y vit entourée de son cocher, son jardinier de sa cuisinière et sa femme de chambre. En plus, un peu à l'écart, habite le « closier », c'est en réalité le cultivateur qui prend soin des vignes du domaine ; car les Basses-Rivières, comme c'était souvent l'usage pour les grosses maisons bourgeoises à la campagne, est aussi une exploitation viticole. Plus marginalement, elles ont leur propre jardin potager qu'entretient le jardinier en plus des haies, pelouses et massifs floraux. Ici, la surface au sud de la route est cultivée et fournit légumes et quelques noix. N'oublions pas la serre « hollandaise » construite devant les pièces creusées dans le roc.

En priorité, on produit son propre vin qu'on commercialise. La réputation des vins de Rochecharbon n'est plus à faire. Ce n'est pas une caractéristique mineure des Basses-Rivières ; nous avons vu que l'environnement de ses caves se prête à une activité viticole ; on y entretient tonneaux et pressoirs, le roc permet le vieillissement et la conservation du vin. À l'extérieur, à côté de la chambre du cocher, une pièce a été réservée, c'est « *le magasin aux boîtes servant à l'emballage ; (repère g)* » En 1859, William avait acheté la petite propriété voisine, à l'Ouest du manoir des Basses Rivières. On peut imaginer que cette extension, n'a pas d'autre intérêt que d'y abriter le vigneron du domaine. En 1866, puis en 1874, mêmes opérations, menées cette fois par Séléna ; elle achète les caves situées dans la continuité de l'achat de 1859 pour donner à l'ensemble le périmètre de la figure 90.

Séléna y est sensible, car elle prend soin de son vignoble. Nous n'avons pas fait le recensement de sa superficie, s'étant contentés de noter que les vignes, situées juste au-dessus, entre le bord du coteau et le chemin reliant St Georges à Rochecharbon sont rattachées aux Basses-Rivières. La mise en vente de 1899 précisera ; « *4 Hectares environ* » dépendant du domaine.

Une information intéressante nous est parvenue ; elle indique la nature de cette production. Les détails en sont fournis par un inventaire effectué en 1898 dans les caves des Basses-Rivières. Cette liste n'est pas sans saveur car elle nous fait découvrir des vins ou des crus aujourd'hui disparus.

Vins Rouges

- Vins rouges de Marmoutier, non-millésimés
- Vins rouges de Rougemont ; années 1864-1881
- Vins rouges de Ste Radegonde années 1874
- Mais aussi des bouteilles de Bourgogne et Bordeaux (1864)

Vins blancs

- 5000 bouteilles de vins blancs de Vouvray années 1857, 1858, 1861, 1865, 1874, 1893. Les années 1894 à 1897 étant en fûts.

Manifestement 1874 devait être une année exceptionnelle car les bouteilles se négocieront au taux d'environ 35 Francs alors que les autres années sont plutôt à 10 francs, voire moins ! Les vignes productrices de ces vins blancs ne sont pas précisées, contrairement aux

vins rouges. Notons l'absence de vins des années 1882-92 ; ce sont les années où le phylloxéra détruisit le vignoble. Il est officiellement reconnu en 1886, et se terminera vers 1900. Le salut étant venu de l'utilisation de greffons sur des pieds américains.

Séléna ne s'isole pas aux Basses-Rivières.

Le comte Cyprien Camus de Pontarré⁸¹. En 1860, il a remplacé Clémentine Dronsard à la « villa de la Tour ». Ses affinités avec les Nixon, sont évidentes. Il a une forte culture britannique, puisque né à Londres en émigration en 1797 (il a cinq ans de moins que William). Il participa, dès l'âge de treize ans, à la guerre contre Napoléon aux cotés des Anglais ; Il s'installa en France vers 1823, accompagnée d'Eliza Thornton (une anglaise qu'il avait épousée à Londres le 3 septembre 1822). Comme William, il fit de Rochecorbon, sa nouvelle patrie, entretenant une relation vraiment cordiale avec Pierre Lebled. Lorsque Cyprien disparut en 1870, Charlotte Chester hérita de la Tour ; c'était la fille qu'Eliza Thornton avait eu avant son mariage avec un certain Charles Chester⁸². Charlotte, née en 1819 en Angleterre, était dans la même tranche d'âge que Séléna ; on a du mal à imaginer qu'elles puissent vivre sans se fréquenter alors qu'elles demeurent à quelques centaines de mètres, l'une de l'autre.

Virginie Alphonsine Aubin veuve Fouquet.

Cette famille est une vieille connaissance de Séléna. François René Fouquet et son épouse Virginie Aubin sont de la génération de William. Mr Fouquet (né 18/09/1789) avait épousé, le 1^{er} Aout 1821 Virginie Alphonsine Aubin (23/02/1896). Il aurait exercé la profession de commerçant (peaussier). Comment connurent-ils Séléna ? Peut-être que leur maison, située dans le quartier des Cordeliers, à St Symphorien, au voisinage de la Tranchée en est la cause. Les recensements successifs du XIX^e siècle indiquent une forte proportion de Britanniques dans le quartier. En tout cas les relations entre Séléna et ce couple vont témoigner d'une fidélité réciproque. Le couple n'a pas eu d'enfant et tout se passera comme si Séléna avait été adoptée comme leur fille unique. François René Fouquet fut le témoin de



Figure 101 Bellevue : propriété des époux Fouquet, à St Symphorien, quartier des Cordeliers, au voisinage de la Tranchée

Séléna, au côté de William lors de son mariage en 1845 avec Louis Rozey. Lorsque Séléna devint

⁸¹ Voir « Le Château de la Tour, à Rochecorbon » du même auteur.

⁸² Probablement Charles Bagot Chester de Chicheley Hall, dans le comté de Buckingham.

veuve pour la première fois, c'est chez Madame Virginie Alphonsine Aubin qu'elle se réfugia ; Virginie, elle aussi, venait d'être frappée d'un récent veuvage. Séléna y resta jusqu'à son mariage avec William. L'attachement avec cette personne ne peut être mis en question.

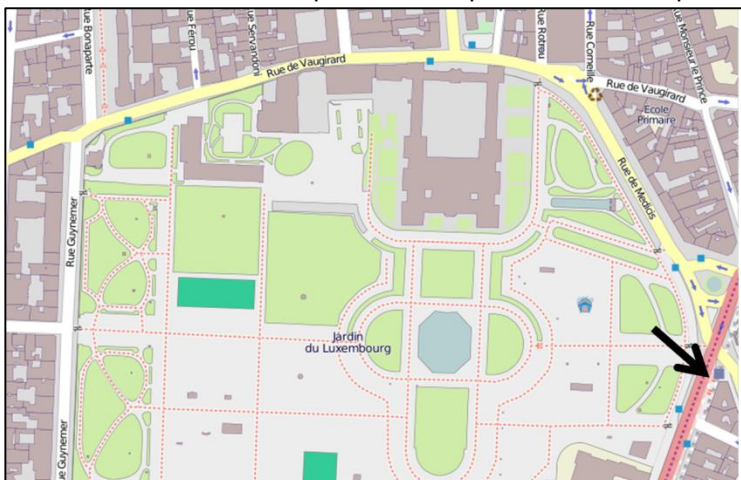


Figure 102 Georges Rozey demeure, à Paris, Boulevard St Michel, en face du Jardin du Luxembourg (flèche)



Figure 103 le Boulevard st Michel en 1860-1870 (photo Charles Marville) source Wikipédia

Mais les années passent, alors Virginie Aubin vient s'installer aux Basses-Rivières. Séléna lui retourne l'hospitalité qu'elle lui avait offerte à son départ de Poitiers. Durant ces années Georges Rozey est devenu un jeune homme, un adulte. Il s'est installé à Paris où il exerce la profession de banquier ; Il fréquente assidument le 137, Boulevard St Michel. C'est un de ces immeubles cossus dont les fenêtres donnent sur le jardin du Luxembourg. L'appartement appartient à Virginie Aubin⁸³. Le quartier est un de ces quartiers neufs de Paris. Le boulevard Saint-Michel venait d'être percé suivant les directives du baron Haussmann entre 1854 et 1859.

En 1877, pour les trente ans de Georges, Virginie en a fait son légataire universel. Le connaissant depuis sa naissance, elle devait le considérer comme le petit-fils qu'elle n'avait jamais eu. Elle décède le 24 Janvier 1879, dans son appartement parisien. Virginie avait 83 ans. Georges fera enregistrer le décès à la mairie du Vème Arrondissement.

Le 25 Septembre 1890, Georges, vendra la villa de « Bellevue » à Louise Aline Lantier, veuve Dalloz.

Séléna et son fils Georges vont prendre en charge les funérailles de Virginie ; ils font rapatrier son corps à Rochecorbon et le dépose dans la concession accordée par le Dr Lebled au cimetière⁸⁴ de la commune.

La famille Bailey

John Bailey (père) était venu implanter une activité de fabrication industrielle de dentelles à Douai. Il laissa une famille dispersée ; une de ses filles, Ann est restée en Angleterre, à Barnstaple. Elle y épousa un instituteur Richard Sharland. Nous retrouverons un peu plus loin son fils Herbert Henry Sharland. Sa seconde fille Séléna, a aussi quitté la Nord de la France pour venir en Touraine. Les deux garçons John et William resteront à Douai. L'éclatement de cette famille dans différents pays, ou des régions aussi distantes, ne rompit pas leurs contacts familiaux ; manifestement ils restèrent proches les uns des autres. On peut penser que Tours, ou plutôt les Basses-Rivières, furent un des points de ralliement. De même pour le pied à terre de Paris. Il y aura donc des échanges permanents entre tous les membres de cette famille.

⁸³ Certains textes laissent penser que l'appartement appartient à Georges Rozey. Cela est possible car, on peut lui imaginer une réelle aisance financière qu'il n'a pu obtenir que de William Richmond Nixon.

⁸⁴ Ancien cimetière derrière l'église, aujourd'hui disparu.

John Bailey (fils)

Né en Angleterre (Loughborough) il avait épousé Emily North : ensemble ils eurent quatre enfants qui ne restèrent pas à Douai ; nous retrouverons Charles Henry (né 20 octobre 1838) plus tard. John décéda en 1849 : il semblerait qu'il succomba au choléra car dix personnes moururent dans sa rue cette même année. À la fin du siècle, Emilie et son fils Henry vivent à Paris.

William BAILEY
 Né le 14 avril 1802 à Loughborough (Angleterre) épouse en 1828 à Arras
 Stéphanie DAMIENS 1806 † le 29 mars 1830
 William Bailey était encore sujet britannique en octobre 1857.



Alfred Elias BAILEY
 Né le 20 mai 1829 à Douai
 † le 21 juillet 1884 à Douai
 épouse le 10 juillet 1854 à Douai
 Eugénie DUTILLIEUX



4 enfants



Eugénie DUTILLIEUX
 Née en 1833 à Leuze (Hainaut)
 † en 1891 à Saint-Mandé.



Adèle BAILEY
 Née en 1855 à Douai
 † en 1921 à St-Didier s/Beaujeu
 épouse le 10 janvier 1883 à Douai

Hippolite BADET
 Né en 1842
 † en 1909 à St-Didier

Alfred 1883-1934
Eugénie 1887-1963
Auguste 1891-1949



Laure BAILEY
 Née en 1857 à Douai
 † en 1940 à Douai
 épouse en 1882 à Douai

Docteur Georges LAMBILLIOTE
 Né en 1858
 † en 1918

Georges docteur (3 enfants)
Margot épouse Victor Gallois
1^{er} prix Rome de musique
Alfred (mort jeune)



Eugène BAILEY
 Né en 1860
 † en 1909



Marguerite BAILEY
 Née en 1872 à Douai
 † en 1962 à Roanne
 épouse en 1894

Jean BADET
 Né en 1870
 † en 1947 à Beaujeu

Jean 1903
Adrien 1904
Louise 1906-1996
Henri 1911-1936

Figure 104 La descendance de William Bailey (source "les Amis de Douai")

William Bailey, puis son fils Alfred Elias Bailey

William Bailey prit dès 1825 la direction de l'activité industrielle qu'avait créée son père. Durant 50 ans, cette famille va dominer l'industrie de la tulle. Ils surent optimiser leur position industrielle en étant à la fois fabricant de métier et de dentelles. William (épouse Stéphanie Damiens) n'eut qu'un fils : Alfred Elias.



Figure 105 Une fraction du rideau-guipure réalisé par Alfred Bailey pour la ville de Philadelphie en 1876

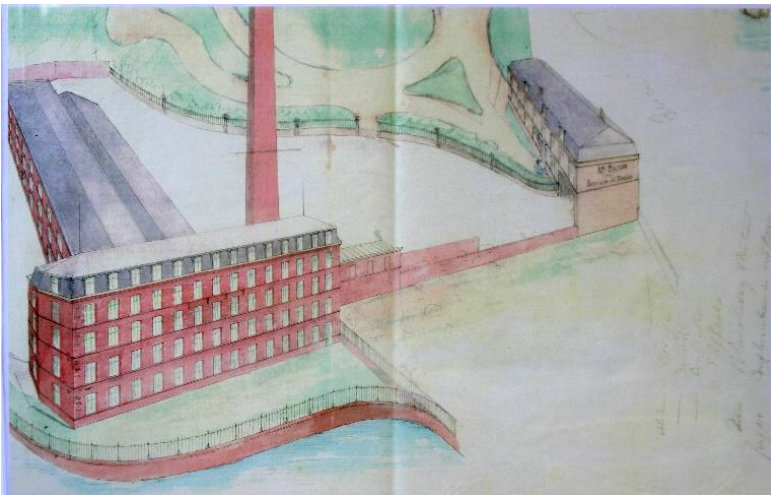


Figure 106. L'Usine Bailey à Douai

Alfred Elias épousera Eugénie Dutilleux⁸⁵ dont il a quatre enfants. Suite aux divers décès, et retour en Angleterre, c'est lui qui gère la société, il fait même construire une nouvelle usine en 1857. Il remplit plusieurs responsabilités locales (conseiller municipal... bureau de bienfaisance, capitaine de la Garde Nationale en 1870) ... Ses affaires sont florissantes, il exporte dans toute l'Europe avec ses maisons de vente à Paris, Lyon et St Pierre de Calais.

En 1876, pour le centenaire⁸⁶ de la Déclaration de l'Indépendance des États Unis, la maison Bailey reçoit

une commande de la ville de Philadelphie « ...un rideau-store en guipure entièrement exécuté dans ses ateliers, 3000 fils, 6100 cartons, 2 heures de rotation. Le store représente la végétation luxuriante des États-Unis, un aigle tenant dans ses griffes l'écusson de Philadelphie et le portait de Washington d'après une gravure de l'Ambassade américain à Paris. Mr Bailey vient de faire don de quatre⁸⁷ de ces rideaux pour décorer le salon blanc de la mairie [de Douai].... »⁸⁸

« Le dessin⁸⁹ conçu par Alfred Bailey, forme un groupe représentant les États du Nord et du Sud ; les deux états allégorisés se donnent la main au-dessus de la tête de Washington et annonce au son de trompes, le centenaire et l'immortalité du fondateur de la république des États Unis. Le tout est surmonté d'une allégorie de la Liberté, aux ailes déployées, tenant le drapeau américain d'une main et



Figure 107. Médaille de l'exposition du centenaire de Philadelphie

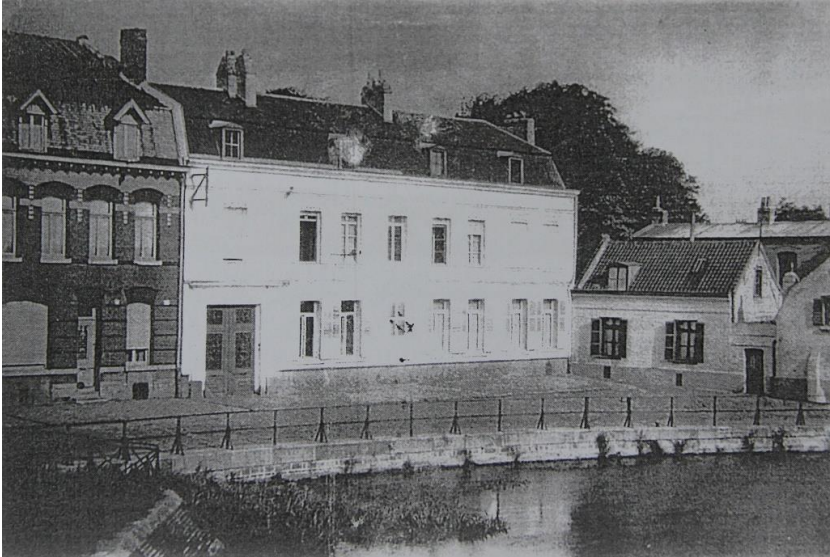
⁸⁵ Eugénie Dutilleux est de la famille qui donnera naissance au musicien Henri Dutilleux dont 2016 marque le centenaire de sa naissance.

⁸⁶ Voir « Les Britanniques à Douai de 1800 à 1900. Mémoires de la Société Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai »

⁸⁷ Madame Danielle Laborde, descendante d'Alfred Bailey possède un exemplaire de ce rideau, elle m'a gentiment transmis quelques photos

⁸⁸ Arch. Comm. Douai 4JX61 du 22 juillet 1876

⁸⁹ Journal « l'Indépendant » du mardi 30 mai 1876



une chaîne brisée de l'autre, cette figure allégorique rappelle l'abolition de l'esclavage et l'union de tous les États du nouveau Monde... »

En hommage à sa fourniture à la ville de Philadelphie, Alfred Bailey reçut la médaille de l'exposition.

Alfred Elias Bailey mourut à Douai en juillet 1884.

Figure 108 La maison Bailey, quai du petit pont à Douai



Figure 109. Echantillons de dentelles produits par les usines Bailey (source Mme Danielle Labordre, photo Charlotte Covill)

Décès de Séléna

Les années passent, et Séléna partage son temps entre les Basses Rivières et Paris où son fils gère son activité bancaire, rue de la Grange Batelière. Le 16 Octobre

1896, elle y décède, au 9, rue Soufflot ; c'est à deux pas du Boulevard St Michel ; cette rue débouche sur le panthéon.

Georges Rozey fera rapatrier le corps de sa mère à Rochecorbon.

Le problème du cimetière de Rochecorbon

Depuis une quarantaine d'année, se pose le problème de déplacement du cimetière situé derrière l'église. L'endroit est inondable, situé au cœur du bourg. Pierre Lebled, s'était battu en vain pour qu'une solution soit trouvée ; trop de maladies infectieuses frappaient la population modeste de la rive gauche de la Bédouire. Cette décision prendra du temps, et ce n'est qu'en 1893 que l'endroit actuel est retenu, et les travaux entrepris. L'inauguration aura lieu le 25 Aout 1895.



Figure 111. La rue Soufflot et le Panthéon à une période proche de celle où Sélina venait au 9 de cette rue.

En décembre de la même année on décide de ne plus enterrer dans le cimetière derrière l'église.

Il n'est donc pas possible pour Georges Rozey d'utiliser la sépulture où repose William. Il fait donc construire dans le nouveau cimetière un caveau capable de regrouper la famille, car en fermant l'ancien cimetière la municipalité propose que les anciennes sépultures soient transférées par les familles. Ce caveau était prévu pour recevoir William Nixon, Thérèse Antoinette Schatteman, Sélina

Bailey et in fine Georges Rozey. Les événements vont se précipiter, si bien qu'aujourd'hui nous ne



Figure 110 La tombe de Sélina Bailey veuve William Richmond Nixon, noircie par les intempéries.

savons plus qui y repose. Simplement cette tombe est une des premières⁹⁰ du cimetière de la « Charité »⁹¹. Elle est le seul témoignage de la présence de cet anglais plutôt exceptionnel que fut William Richmond Nixon : son nom est gravé sur la dalle ; s'il combattit la France lors des guerres napoléoniennes, il aima notre pays et surtout la Touraine et Rochecorbon, puisque c'est là qu'il décida de finir sa vie. Sachons en garder le souvenir.⁹²

⁹⁰ La troisième

⁹¹ Nom donné à cet endroit, car il fut avant la révolution la propriété de l'Hôpital de Tours.

⁹² Cette tombe est signalée en déshérence.

Chapitre 10

Une fin de siècle un peu bousculée

Herbert Henry Sharland



Figure 113. Herbert Henry Sharland, neveu de Séléna BAILEY (source Danielle Laborde)

Revenons quelques années en arrière : au début des années 1880, un neveu de Séléna vient habiter aux Basses-Rivières ; Herbert Henry Sharland. C'est le fils de sa demi-sœur Ann, qui resta en Angleterre lorsque leur père John s'installa à Douai. Elle vécut à Barnstaple (Devonshire), et là, épousa un instituteur : Richard Sharland. Ils eurent cinq enfants (Elisabeth en 1829, Thomas en 1830, Herbert Henry en 1831, Richard en 1832 et Amélie Mary en 1834).

Herbert va investir dans l'optique en gros, secteur où il fit manifestement fortune ; Il est secondé par son gérant, Henry Kemp dans lequel il a une confiance totale ; ouvre des boutiques à Londres et à Paris. Il y rencontre son cousin Georges Rozey. C'est l'occasion de venir rendre visite à sa tante Séléna, à Rochecorbon. En 1882, sa mère meurt à Barnstaple, suivant son époux dans la tombe (1873). Herbert ne s'est jamais marié, n'a pas d'enfant.

Cette même année, Il décide de prendre sa retraite et de réaliser sa passion ; il a un penchant pour la zoologie et surtout l'ornithologie. Il rêve d'ouvrir un jardin d'acclimatation. On le voit aux Basses-Rivières, et c'est de là, qu'il va décider d'acheter un

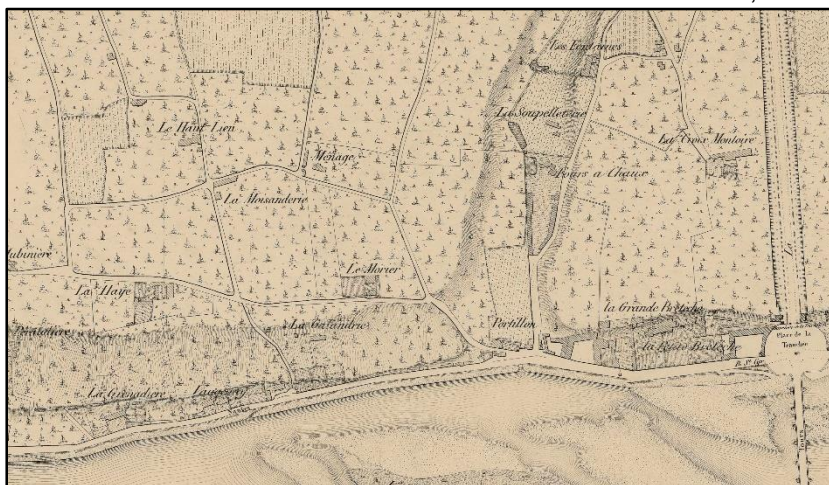


Figure 112. Sur cette carte de 1839, on découvre la propriété « les Fontaines », à l'Ouest de la Tranchée, au Nord du « Portillon »

domaine de 4 Hectares, à Saint Cyr, non loin de la Tranchée ; La propriété, se situe un peu au-delà du secteur du Portillon. De là, on a une vue plongeante sur la ville de Tours et le pont de pierre et l'entrée de la ville. Herbert va prendre mille précautions durant la procédure d'achat, révélant son esprit pointilleux ; treize propriétaires se partagent ou se sont partagé le domaine de « la Fontaine » : Herbert ne s'engagera finalement qu'après avoir vérifié qu'il n'y avait pas d'hypothèques ignorées...

C'est ici qu'il va pouvoir mettre en œuvre son jardin, en

aménageant des volières, prendra en compte la configuration naturelle du terrain et particulièrement la présence de sources et grottes naturelles. Certaines de ces spécificités sont toujours présentes, même

si la topologie des lieux a fortement été remodelée. Une conférence⁹³ rapportée par un article de la Nouvelle République reproduit ci-après, s'est attaché à souligner l'originalité de cette opération.

« Lors d'une récente communication⁹⁴ de l'association Hommes et Patrimoine, Michèle Davenier et Patrick Ranger ont révélé une histoire étonnante. Elle concerne un quartier de Saint-Cyr situé entre les rues de Portillon et des Cèdres, dans leur partie haute.



Figure 114. Vestiges d'une des grottes pittoresques du Parc (source Nouvelle République)

Avant que ce quartier soit urbanisé, se trouvait là le domaine de la Fontaine. La maison de maître et une petite maison qui en faisaient partie existent encore aujourd'hui. Nombre de Saint-Cyriens ignoraient que le britannique Herbert Henry Sharland, propriétaire de 1882 à 1894, avait créé ici un parc d'acclimatation. Dans ce domaine de plus de quatre hectares il y avait fait construire des serres dont l'une était chauffée. Le parc, dessiné « à l'anglaise » possédait des grottes pittoresques et une belle pièce d'eau alimentée

par une fontaine. M. Sharland cultivait de nombreuses espèces horticoles rares et avait fait installer un béliet hydraulique pour les arroser.

Un parc animalier au XIX e siècle

« C'est grâce à l'existence de nombreuses sources et de grottes qu'Herbert Henry Sharland a pu créer un parc d'acclimatation », explique la conférencière, Michèle Davenier. Patrick Ranger montre les images des animaux qui peuplaient le parc : grues, émeus, nandous, ibis... oiseaux de proie et d'eau (flamants roses) vivant près de la rivière bordée de bambous.

Les volières abritaient de multiples espèces de perroquets... et des aras (dont les œufs ont été déposés en référence au British Muséum). Entre 1885 et 1893, on élevait également au domaine, des maras (lièvres de Patagonie), des antilopes, des gazelles, des kangourous, des alpagas, des singes et bien d'autres espèces exotiques.

Ce passionné de zoologie a été reconnu pour son talent d'éleveur par la Société nationale d'acclimatation, en 1894 », au décès d'Herbert Henry Sharland une large fraction des animaux a été vendue. Deux ans plus tard, en 1898, restaient quelques espèces dont la liste suit :

Animaux du jardin d'acclimatation (suivant l'inventaire de 1898)

- Quatre Agoutis dorés
- Une gazelle du Sénégal
- Cinq lièvres de Patagonie
- Un ara rouge

⁹³ Association Hommes et Patrimoine de Saint-Cyr-sur-Loire, Site : <http://www.st-cyr-hommes-et-patrimoine.fr/>

⁹⁴ La belle histoire du Domaine de la Fontaine. La Nouvelle République du 03/06/2011

- Deux aras jaunes et bleus
- Un ara jaune et bleu
- Deux aras militaires
- Deux aras bleus et rouge cerise
- Trois canards mignons blancs
- Trois colombes grivelées
- Deux cygnes noirs
- Deux émeus adultes
- Un éperonnier de Germanie
- Une grue de paradis
- Une grue d'Australie
- Deux martins chasseurs
- Quatre oies barrées
- Deux oies céréopsis
- Deux poules sultanes
- Un serpentaire d'Afrique

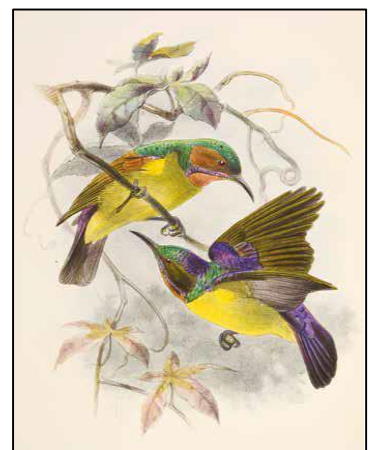


Figure 115 Quelques extraits de la bibliothèque que devait posséder Sharland

Cette population animale était documentée par une bibliothèque d'érudit, rassemblant des ouvrages rares. Dans son testament, Herbert cherchera à la protéger ; il fera don « de sa bibliothèque de La Fontaine et de Londres, aux administrateurs du « *North Devon Athenéum Library à Barnstaple, fondé par Mr Roch, aux mêmes conditions que les autres propriétés à eux confiées, et j'exprime pour les présentes, le désir que les administrateurs ou directeurs de l'athénéum, en prennent grand soin, et permettent seulement de les examiner, de les lire et les étudier en leur appliquant les mêmes règlements que ceux en vigueur au British Muséum.* » La valeur de ces ouvrages est assurément réelle, la bibliothèque de Barnstaple, vendit quelques exemplaires sur Internet pour renflouer sa trésorerie.⁹⁵ On peut avoir une idée de cette bibliothèque en consultant le site <https://shapero.com/bookshop/natural-history/birds-and-ornithology>.

Herbert Henry Sharland décède à St Cyr le 29 Novembre 1894

Testament d'Herbert Henry Sharland⁹⁶

H.H.Sharland avait rédigé son testament auprès d'un avoué à Londres ; Maitre Richard Letts. Les biens du défunt, sont en Angleterre, comme en France. Maitre Champion à Tours, reçut donc une copie de ce document, et le fit traduire ; il devait gérer la partie tourangelle. Trois personnes sont nommées comme exécuteurs testamentaires ; Richard Letts, son avoué de Londres, Henry Kemp, son gérant, et Georges Rozey son cousin. La lecture nous fait découvrir la générosité du personnage. Il n'oublie personne.

- Tout d'abord il veut pérenniser son activité commerciale, en attribuant à son gérant Henry Kemp la poursuite de ses activités au 7 et 8 Thavies Inn, à Londres comme à Paris. Il lui donne le fonds de commerce, l'argent et les créances qui y sont attachés

- Il se montre reconnaissant vis-à-vis des employés qui étaient à son service, leur attribue une somme d'argent ainsi qu'à Robert Camp, probablement son valet, en tout cas, attaché à son service personnel. (Il n'oublie pas l'épouse et les enfants de Robert Camp)

- A son cousin Georges Rozey, sa propriété de « la Fontaine, à St Cyr » et quelques autres avantages.

- Les membres de sa famille ne sont pas oubliés. En sus de Georges Rozey, il pense à sa tante Amélie⁹⁷ Bailey, qui s'est installée à Paris avec son fils Henry...

- Sa donation aux œuvres charitables est impressionnante et correspond à une petite fortune, puisque le total dépasse 300.000 Francs de l'époque, soit plusieurs millions d'Euros d'aujourd'hui.

- Liste des attributions charitables

- North Devon Infirmary Barnstaple
- Dispensaire de Barnstaple
- l'Hospice de Litchdon
- St Lukes Hospital, Old Street, London
- Guy's Hospital
- St Thomas Hospital
- Free Hospital Gray Inn Road
- Hospice des enfants malades, Great Vermont street
- Royal Albert Orphan Asylum
- Refuge des petits garçons sans asile : Shaftesbury avenue, anciennement Great Queen street
- London city Mission
- l'Hôtel Dieu de Tours
- le bureau de bienfaisance de St Cyr sur Loire

⁹⁵ Information Patrick Ranger. J'ai pris contact avec cette bibliothèque, la réponse obtenue laisse penser que tous les ouvrages ont été vendus.

⁹⁶ Dépôt du testament Sharland chez maitre Edouard François Champion (Tours)

⁹⁷ Il s'agit en réalité d'Amélie North, épouse de John Bailey décédé.

L'importance de la fortune de H.H.Sharland, avait attiré des convoitises, car le règlement de la succession ne se fit pas sans problème ; il y eut au moins deux procès, tels que l'indiquent les archives britanniques. Nous en connaissons l'existence, non les détails. L'un des procès fut intenté par le gérant Henry Kemp associé à Emilie Bailey⁹⁸ contre Georges Rozey. La contestation semble porter sur l'attribution de deux propriétés⁹⁹ ou de leur contenu. L'autre¹⁰⁰ procès concerne les montants attribués aux employés de H.H.Sharland : il s'agit de savoir qui peut en bénéficier ou non de cette dotation. Ces contestations semblent avoir fait long feu, car dans les archives départementales d'Indre et Loire, on trouve des notes envoyées et demandant des justificatifs aux cabinets notariaux impliqués dans cette succession.

La banque Georges Rozey

Les liquidités, les avoirs financiers et boursiers laissés par William Richmond Nixon devaient être substantiels pour permettre à Georges Rozay d'ouvrir sa propre agence bancaire, 28 rue de la Grange Batelière dans le 9^{ème} arrondissement de Paris. Le quartier ne manque pas d'intérêt¹⁰¹, car c'est là que sont installés les gérants de la Banque de France ; ils ont établi le siège de leurs maisons dans le même secteur de la capitale, au centre de la rive droite. Le bouleversement de Paris par les travaux

d'Hausmann, n'a pas en définitive modifié profondément cette implantation. Rue de la Grange Batelière se trouve la Banque Waru, à deux pas, les banques Rothschild, au 21 rue Laffitte...

Le « Petit Parisien »

On ne connaît pas les opérations financières que va conduire Georges Rozay, à l'exception de son engagement vis-à-vis de la presse de l'époque et particulièrement pour le « Petit Parisien ».

Le Petit Parisien était un journal quotidien français publié du 15 octobre 1876 au 17 août 1944 et qui fut l'un des principaux journaux sous la Troisième République. Il est l'un des quatre plus grands quotidiens français à la veille de la Première Guerre mondiale, avec *Le Petit Journal*, *Le Matin*, et *Le Journal*.

Le 18 janvier 1878 est fondée la première société du *Petit Parisien* : La Société anonyme du journal Le Petit Parisien, sous la direction d'Emile Cornuault. « Dès le début la gestion financière du *Petit Parisien* avait été un problème, une entreprise financière impossible à gérer, une source de tracas pour les premiers propriétaires de ce quotidien, qui se

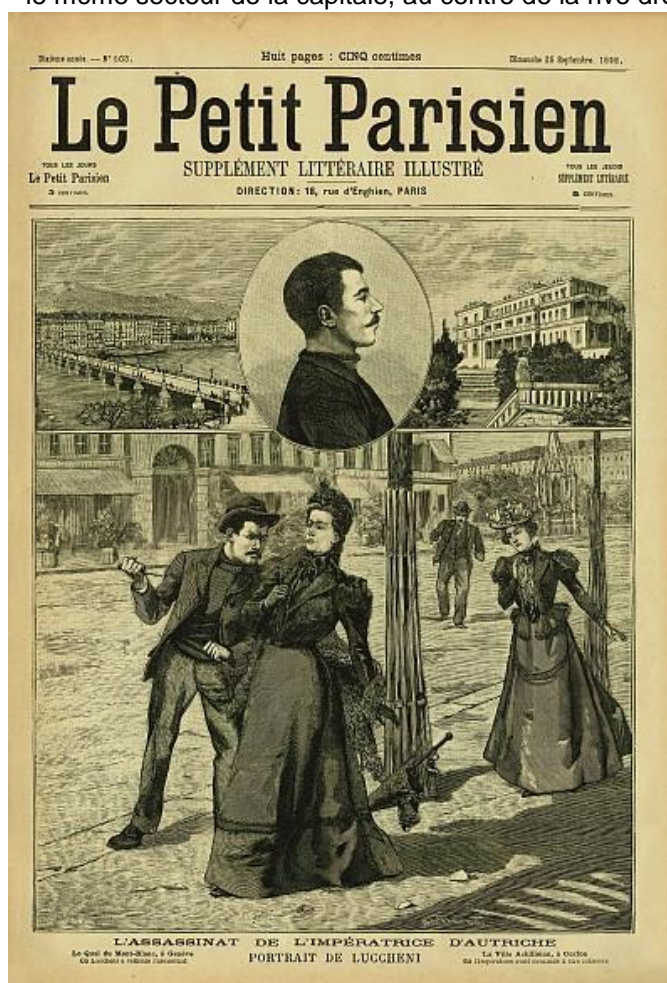


Figure 116 Un exemplaire du *Petit Parisien Illustré*, montrant l'assassinat de l'Impératrice Sissi à Genève en 1898.

⁹⁸ Tante de H.H.Sharland

⁹⁹ The Law times reports : containing all the cases argued and determined in the House of Lords ... ; together with a selection of cases of universal application decided in the superior courts in Ireland and in Scotland. London : Law Times Office, 1860-1948

¹⁰⁰ The Digest: Annotated British, Commonwealth, and European Cases, Volume 50

¹⁰¹ Régents et gouverneurs de la Banque de France sous le Second Empire Par Alain Plessis

succédèrent à une cadence très rapide, et cela malgré les aides gouvernementales.

Si bien qu'E.Cornuault est à la recherche de partenaires financiers pour pouvoir continuer son entreprise. Les difficultés sont effectivement d'ordres financiers et la mise en Société permet de redistribuer les cartes.

Depuis son lancement E.Cornuault s'est endetté personnellement, (le Petit Parisien lui appartenait en toute propriété) et il a contracté de lourdes dettes exigibles à court terme, on peut admettre aisément que désireux de poursuivre la parution du quotidien, mais dans l'obligation de faire appel à des fonds extérieurs pour rembourser ses emprunts et relancer son journal, il ait pris l'initiative de constituer une Société Anonyme et ait offert à son ou ses créanciers de convertir ses dettes en actions de la nouvelle société.

Le banquier G.Rozey, le directeur de l'Office d'Annonces qui exploitait la publicité commerciale du Petit Parisien, L.Audbourg, ne furent ils pas ses créanciers ? Le plus gros actionnaire fut un banquier du nom de G.Rozey¹⁰², propriétaire de cent titres. Sa présence sur la liste est intéressante, mais faute de documents, seules des suggestions peuvent être faites. Ne serait-il pas le créancier du fondateur E.Cornuault, qui, selon toute vraisemblance, dut faire face à des difficultés financières graves... Ainsi, lors de la première assemblée générale, furent élus ; président ; Emile Cornuault, secrétaires, J.Hinsling et G.Rozey, les plus forts actionnaires, présents et acceptants »¹⁰³

Georges Rozey semble s'être fourvoyé dans une entreprise suspecte, d'où il ne sortira pas intact, contrairement à ses collaborateurs de l'époque ; eux vont prendre en main le journal, Georges Rozey semble avoir été évincé sans compensation. L.Audbourg, l'autre créancier deviendra le premier commanditaire du journal après sa faillite du 15 juin 1879 : à partir de cette date, le nom de Georges Rozey, n'apparaît plus au « Petit parisien ».

Les difficultés financières de Georges Rozey

La situation financière de G.Rozey ne va pas s'améliorer, il va engloutir les donations qui auraient pu le sauver ; la succession Aubin avec sa propriété de Belle-Vue s'est évanouie Dieu sait où. Son Cousin Herbert Henry Sharland ne ménagera pas son support, bien que conscient de prêter à fonds perdus. Il inscrira dans son testament « *Je lègue aussi audit Georges Rozey tout l'argent qu'il peut m'être dû au moment de mon décès, et aussi tout l'argent qui peut m'être dû sur hypothèque de propriété à Paris...* »¹⁰⁴.

Le 10 Janvier 1898

Puis, les événements se précipitent : « *dans des lettres adressées autant au requérants qu'à divers intéressés, en date du 9 Janvier 1898, Mr Rozey avoue avoir détourné et dilapidé toutes les sommes et valeurs à lui confiées par le requérant et autres personnes indiquées par lui* »¹⁰⁵. Dans cette même journée Georges prend le train pour Tours et se rend aux Basses-Rivières et, là, rédige un testament.

Ceci est mon testament.

J'institue pour ma légataire universelle, Madame Jattiot Marie Victorine. Madame Jattiot ne devra accepter ma succession que sous bénéfice d'inventaire.

Je prie Madame Jattiot de faire détruire ou de donner à son choix, à des personnes amies, ce qui peut rester des vêtements et des hardes ayant appartenues à ma mère.

¹⁰² Georges Rozey, est l'actionnaire le plus important pour 50.000Fr, il habite, à cette date 19, rue de Gramont

¹⁰³ La Société du Petit Parisien ; entreprise de presse, d'éditions et de Messageries : Histoire du plus grand quotidien de la IIIe République, par Francine Amaury 1972.

¹⁰⁴ Testament H.H.Sharland du 1^{er} décembre 1894 : maitre Champion, notaire à Tours

¹⁰⁵ Dépôt de pièces concernant la succession de Mr Rozey : maitre Sensier Notaire à Tours ; le 16 février 1898

Je désire que les fauteuils et chaises en tapisserie faites par ma mère et se trouvant à Rochecorbon, à la Fontaine ou chez le tapissier à Tours ne soient vendus, si cela est nécessaire, qu'à des personnes amies de ma mère. J'exprime le même désir pour les deux montres en Or qui sont dans mon bureau à Rochecorbon.

Si ces montres ne sont pas nécessairement vendues je lègue la montre Anglaise à Monsieur Paul Boucher, avocat demeurant à Nogent sur Seine (Aube) et la montre de Genève à Monsieur E.Blain 18, quai de St Symphorien à Tours.

Fait à Rochecorbon, le dix Janvier 1898.

Signé : Rozey

Je désire que mes funérailles soient les plus simples possible. Je ne veux ni fleurs ni couronnes, enfin je veux qu'il ne soit envoyé aucune lettre de fairepart ni qu'aucun avis soit mis dans les journaux.

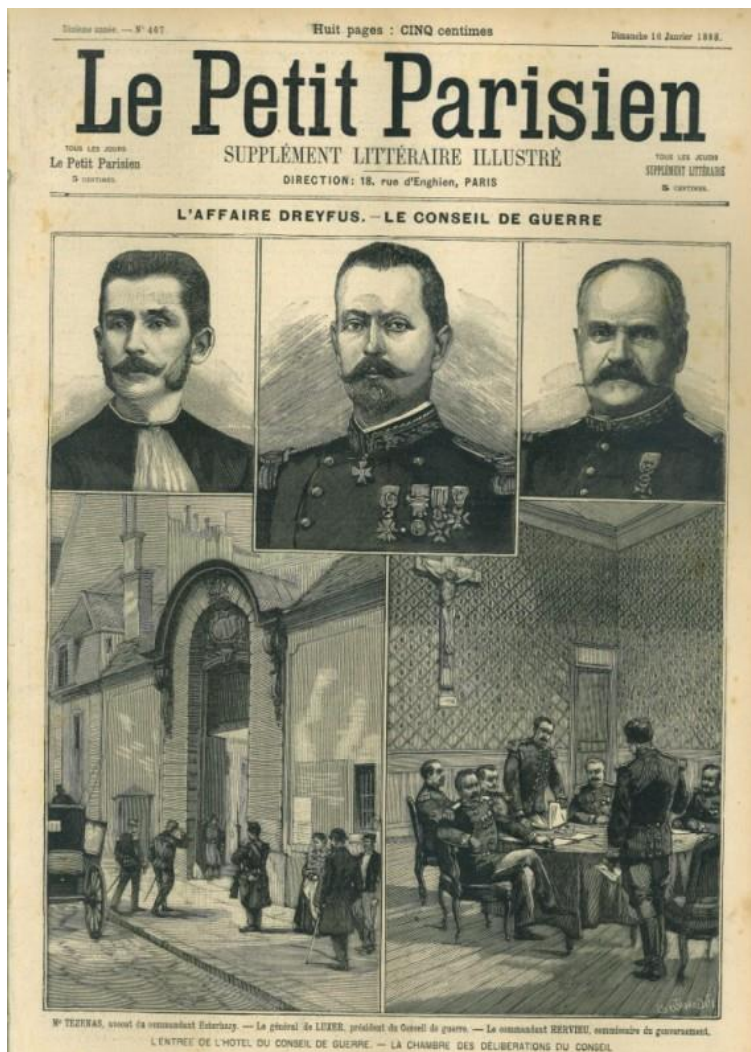


Figure 117. Exemple du Petit Parisien en Janvier 1898

Ce même jour, Georges Rozey se suicide aux Basses-Rivières.

Le tribunal civil de la Seine, siégeant en urgence, désigne immédiatement un administrateur, Mr Imbert, pour gérer la succession du défunt¹⁰⁶. Malgré le testament en sa faveur, Madame Jattiot abandonnera la succession.

La dépouille de Georges Rozey sera couchée dans la sépulture où repose sa mère, à l'entrée du nouveau cimetière de Rochecorbon. Elle l'avait précédé dans la tombe 15 mois plus tôt.

¹⁰⁶ Dépôt de pièces concernant la succession de Mr Rozey : maitre Sensier Notaire à Tours ; le 16 février 1898.

L'administrateur provisoire, demandera un inventaire des biens. Madame Marie Victorine Jattiot renonça à la succession de Georges Rozey. Le tribunal retiendra Charles Henry Bailey¹⁰⁷ en tant qu'héritier bénéficiaire. Il réclamera sa part de cet héritage, sous réserve d'inventaire. Le tribunal retiendra aussi, Elisabeth Sharland et Amélie Mary Sharland ; toutes deux, célibataires sont les sœurs d'Herbert Henry Sharland, donc cousines de Georges Rozey. La succession est déclarée « indivisible », le seul recours pour effectuer un partage sera de vendre les biens. Les deux sœurs Sharland ne se déplacèrent pas lors des différentes convocations ni ne se firent représenter par un avoué : cela fut considéré comme un abandon de succession et elles furent déclarées « défailtantes ». Il semblerait qu'elles aient cherché à se repositionner, bien plus tard, mais sans succès.

Janvier 1898, est resté dans la mémoire collective par le « J'accuse ! » de Zola publié ce 13 janvier 1898 dans l'Aurore, quelques jours après le suicide des Basses-Rivières. Le Petit Parisien, n'est pas en reste. Il est possible que Georges Rozey, connaisse Louis Havet, ardent défenseur de Dreyfus et de Zola. Les deux personnages pouvaient se rencontrer soit à Paris, soit à Rochecorbon, puisque Louis Havet possédait une villa aux Patys.

Il faudra, quelques mois pour organiser les ventes : On va séparer les immeubles, le mobilier, et le contenu des caves.

Adjudication des vins contenus dans les caves de Mr Rozey, par Maître Lainé Notaire à Tours. La vente fut organisée le 6 mars 1898. L'ensemble va compter environ 5.000 bouteilles de vins blancs de Vouvray, vins rouges, Xérès, Madère, Porto, Armagnac, Cognac, Eaux de vie, Alicante, Bordeaux, Bourgogne. Le montant des adjudications atteint une valeur de 7903.55 Francs...

Les possessions immobilières et foncières tourangelles furent divisées en 5 lots, et mises en adjudication ; le notaire Edouard Lainé eut la responsabilité de les vendre. On informa les acheteurs potentiels par affichages, articles dans les revues spécialisées (« *les Affiches Parisiennes et Départementales* »), et le journal de la « *Messagerie d'Indre et Loire* ». Il faut noter, que nous n'avons pas eu connaissance des biens possédés dans la capitale, leur cession étant probablement gérée par un notaire Parisien dont nous n'avons pas retrouvé trace. Le descriptif des maisons et propriétés tourangelles est largement détaillé. On y distingue la maison de « La Fontaine à St Cyr », la Maison de Tours, rue St Symphorien et les biens de Rochecorbon, dont les Basses-Rivières.

Une première adjudication se déroula à l'étude de Maître Lainé, à Tours, le 6 août 1898. « La Fontaine » sera cédée, à la valeur de l'estimation proposée au cahier des charges du Notaire (90.000 Francs)¹⁰⁸, sans qu'il y ait eut de surenchère. Il en sera de même pour la Maison de la rue St Symphorien à Tours, elle sera achetée pour un montant de 6.000Fr.

Les lots concernant Rochecorbon, ne trouveront pas preneurs. « *Trois feux consécutivement allumés, sur ces mises à prix*

ANNONCES et AVIS divers

Etudes de M^e LAINÉ, notaire à Tours, rue du Cygne 16, et M^e DE-PAUX-DUMESNIL, avoué à Paris, boulevard des Batignolles, 12.

Vente
sur licitation
Au plus offrant et dernier enchérisseur. En l'étude et par le ministère de M^e Lainé, notaire à Tours (Indre-et-Loire).
EN CINQ LOTS
Avec faculté de réunion pour les 3^e et 4^e lots.

DE 1^o
La propriété de la Fontaine
Avec grande pièce de terre, sise commune de Saint-Cyr-sur-Loire, près Tours, le tout d'une contenance de cinq hectares neuf ares vingt-trois centiares environ.
2^o Une **Maison** à Tours, rue Saint-Symphorien, n^o 12.
3^o Une **Parcelle de pré** aux Basses-Rivières, commune de Rochecorbon, près Tours.
4^o LA
Propriété des Basses-Rivières
située commune de Rochecorbon, près Tours, d'une contenance de quatre hectares environ.
5^o De un **are quatre-vingt dix-huit centiares de terre**, à la Grande-Rotte-de-Montgouverne, commune de Rochecorbon, près Tours.
L'adjudication aura lieu le samedi six août mil huit cent quatre-vingt-neuf, à dix heures précises, levée.
On fait savoir à tous ceux qu'il appartiendra :
Qu'en exécution d'un jugement rendu par la première chambre du tribunal civil de la Seine, le seize juin mil huit cent quatre-vingt dix-huit, enregistré et signifié ;
Et aux requête, poursuite et diligence de :
Monsieur Charles-Henri Bailey, employé de commerce, demeurant à Paris, rue de Château Landon, n^o 3.
Agissant au nom et comme héritier bénéficiaire de M. Rozey Louis-Henri, en son vivant notaire, majeur, banquier, demeurant à Paris, rue de la Harpe, n^o 28, décédé à Rochecorbon, commune de Rochecorbon, Indre-et-Loire, le dix-huitier mil huit cent quatre-vingt huit.
Ayant pour avoué M^e Louis Léon-Laprent, à Paris, boulevard des Batignolles, 12.
Et en présence, où elles dûment convoquées :
M^{lle} Elisabeth Bailey-Sharland, célibataire majeure, demeurant n^o 2, Union Terrasse Barnabaz, à North-Down (Angleterre);

Figure 118. Publicité publiée pour la mise aux enchères de 1898.

¹⁰⁷ Charles Henry Bailey, cousin de Georges Rozey est le fils de John Bailey-fils et Emily North (souvent enregistrée sous le nom d'Emily Bailey). Il vit à Paris, est enregistré en tant que commerçant. Il a épousé la fille d'un marchand de meuble.

¹⁰⁸ Herbert Henry Sharland l'avait achetée 120.000 Francs en 1882.

ont brûlé et se sont éteints sans qu'ait été porté d'enchère. En conséquence, ces lots non pas été adjugés. »

On organisa une seconde vente en licitation le 25 mars 1899, toujours à l'étude de Maître Lainé. Elle concerne donc les biens situés sur Rochecorbon. Pour ce faire on dut procéder à nouveaux aux publicités légales et à l'affichage de placards dans les communes environnantes et aussi à Paris ; un exemplaire est reproduit figure 100.

- Lot 1. Une parcelle de pré correspondant aux prés et jardin situés entre la route Tours Vouvray et la Loire. Ce Lot peut être réuni avec le lot 2.
- Lot 2. La Propriété des Basses Rivières, avec Manoir, habitations, caves, vignes....
- Lot 3 un terrain de 1.98 ares situé au voisinage de Montgouverne¹⁰⁹ (mise à prix 1 Franc)

Le premier lot sera attribué à Mr Paston pour un montant de 500 Fr.¹¹⁰

La propriété des Basses Rivières, est mise à prix à 20.000 Francs¹¹¹. *« Les feux ayant été allumés il a été porté diverses enchères dont la dernière qui a élevé la mise à cinquante mille cinq cents francs a été portée par **Madame Léontine Lemoine veuve de Monsieur Espélosin (Armand Adrien)** propriétaire demeurant à Tours, Boulevard Heurteloup, numéro 23.*

¹⁰⁹ Manoir, et propriété situés sur le plateau de Rochecorbon, au-dessus des Basses-Rivières.

¹¹⁰ En 1898, la mise à prix était de 3500 Fr.

¹¹¹ Lors de la première vente la mise à prix avait été de 40.000Fr, soit le double.

Etudes de **M^e LAINÉ**, notaire à Tours, rue du Cygne, n. 16
M^e DEPAUX-DUMESNIL, avoué à Paris, boulevard des Batignolles, n. 12

VENTE SUR LICITATION ET SUR BAISSE DE MISE A PRIX

Au plus offrant et dernier enchérisseur

En l'étude et par le ministère de **M^e LAINÉ**, notaire à Tours (Indre-et-Loire), rue du Cygne, 16
EN TROIS LOTS, avec faculté de réunion pour les 1^{er} et 2^e Lots

PREMIER LOT (3^e de l'enchère) — UNE

PARCELLE DE PRÉ

Aux BASSES-RIVIÈRES, commune de ROCHECORBON, près Tours

DEUXIÈME LOT (4^e de l'enchère) — LA

PROPRIÉTÉ DES BASSES-RIVIÈRES

D'une contenance de **4 hectares** environ
 Située commune de ROCHECORBON, près Tours

TROISIÈME LOT (5^e de l'enchère)

1^{re} 98 cent. DE TERRE

A la Grande-Rotte-de-Montgouverne, commune de Rochecorbon, près Tours

L'ADJUDICATION AURA LIEU LE SAMEDI 25 MARS 1899, A DEUX HEURES DE RELEVÉE

DESIGNATION

PREMIER LOT (3^e de l'enchère)
 Une parcelle de pré située aux BASSES-RIVIÈRES, commune de Rochecorbon (Indre-et-Loire), contenant un hectare sept ares et cinquante centiares, cadastré au n^o 15, à la section des BASSES-RIVIÈRES, commune de Rochecorbon, canton de Vouvray, arrondissement de Tours (Indre-et-Loire).

DEUXIÈME LOT (4^e de l'enchère)
 La parcelle de pré désignée ci-dessus, cadastrée au n^o 15, à la section des BASSES-RIVIÈRES, commune de Rochecorbon, canton de Vouvray, arrondissement de Tours (Indre-et-Loire).

TROISIÈME LOT (5^e de l'enchère)
 Une parcelle de terre située à la Grande-Rotte-de-Montgouverne, commune de Rochecorbon (Indre-et-Loire), contenant un hectare quatre ares et quatre centiares, cadastré au n^o 15, à la section des BASSES-RIVIÈRES, commune de Rochecorbon, canton de Vouvray, arrondissement de Tours (Indre-et-Loire).

S'ADRESSER
 pour les RENSEIGNEMENTS

1^o A **M^e LAINÉ**, notaire à Tours, rue du Cygne, 16, dépositaire de l'enchère;
 2^o A **M^e DEPAUX-DUMESNIL**, avoué, demeurant à Paris, boulevard des Batignolles, 12;
 3^o A **M. IMBERT**, administrateur judiciaire, demeurant à Paris, rue Bonaparte, 17.

78610 IMPRIMERIE MAISON et RENOU — MAULDE, DOUMESC et C^o, imprimeurs de la Chambre des Avoués, rue de Ploché, 144

Figure 119 Mises aux enchères de 1899, incluant les Basses-Rivières

Chapitre 11

1899-1944 La famille d'Espélosin aux Basses-Rivières

Léontine Lemoine est née à Vouvray le 23 février 1843, de Pierre Lemoine, marchand de vin et Rosalie Lasneau. Le 2 juin 1862, à 19 ans elle épouse, toujours à Vouvray, Armand Adrien d'Espélosin, sculpteur. Ce dernier est le fils d'un émigré basque espagnol, Manuel Francisco Tomas d'Espélosin. (Né le 21 décembre 1795 à Maneru, ville du nord de l'Espagne, non loin de Pampelune), il était venu s'installer en Touraine où il avait épousé¹¹² Geneviève Guérin, originaire de Civray sur Esves¹¹³. Il est probable qu'Armand d'Espélosin exerça sa profession de statuaire à Paris où il disposait d'un atelier ; il y mourut en 1894 et l'on retrouve, dans la capitale, son fils Edouard en tant que sculpteur en 1904¹¹⁴. Edouard est membre de la Société des Artistes Français à Paris.

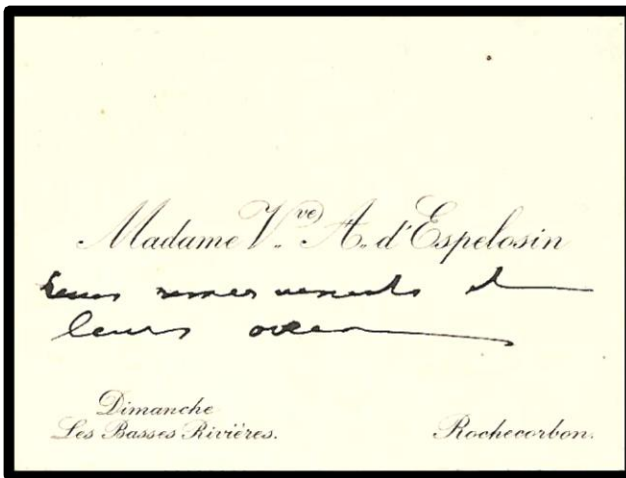


Figure 120 Carte de Visite de Léontine Lemoine veuve d'Armand Adrien d'Espélosin. "Dimanche" est probablement la propriété de la rue des Clouet.

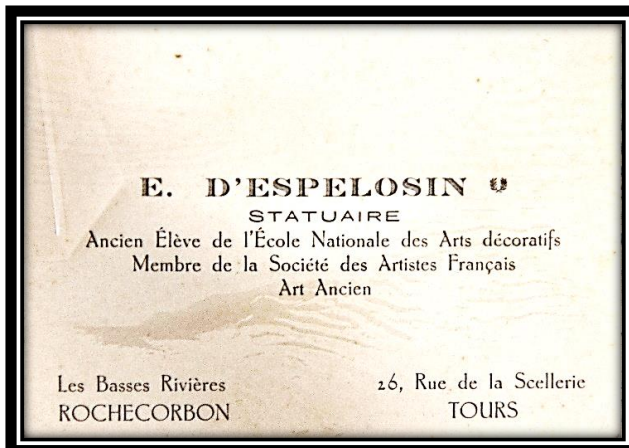


Figure 121. Carte de visite d'Edouard d'Espélosin

Le couple d'Espélosin-Lemoine aura trois enfants

- Edouard-Félix d'Espélosin 1863-1944
- Benito-Armand d'Espélosin 1865-1913
- Alice-Léontine d'Espélosin 1869-1885

Léontine Lemoine.

Lors de l'acquisition des Basses-Rivières, en 1899, Léontine est veuve depuis 5 ans ; elle reste seule avec ses deux garçons, sa mère Rosalie Lasneau¹¹⁵. Léontine avait perdu sa fille Alice plusieurs années auparavant ; elle avait 16 ans.

Quelles sont ses motivations ? En réalité, Léontine Lemoine connaît bien Roche-corbon qui est le village d'origine de sa mère, Rosalie Lasneau, dont le père (François Lasneau) était tonnelier au carroi des Clouet et était décédé à Montguerre. En plus de la nostalgie de ses racines rochecorbonnaises, n'oublions pas les liens de Léontine avec le vignoble et on peut penser, et la suite le confirmera, que l'intérêt de la propriété repose sur les vignes qui y sont rattachées, sur les caves parfaitement situées au bord de la route et tout le matériel viticole qu'elles contiennent (tonneaux, pressoirs...). Il ne s'agit pas pour elle, de cultiver

¹¹² Ils se marièrent à Tours le 8 septembre 1819. On peut imaginer que Manuel Francisco Tomas d'Espélosin avait émigré en France dans les bagages de l'armée napoléonienne. Il existait dans cette armée française une unité d'infanterie légère composée de « chasseurs basques ». Pourquoi pas ?

¹¹³ Petite commune d'Indre et Loire du canton de Descartes.

¹¹⁴ Bulletin officiel : Ministère de l'éducation nationale.

¹¹⁵ Rosalie Lasneau décéda à Roche-corbon le 24 février 1904

directement, mais simplement d'y loger un fermier auquel elle soustraite le soin des vignes et des récoltes. Ce mode de gestion était fréquent. De plus la replantation des pieds de vigne après la crise du phylloxéra avait dû redynamiser la profession. N'oublions pas qu'elle connaît parfaitement ces métiers.

Léontine décèdera à Veyrier du Lac à côté d'Annecy, le 23 août 1823, elle avait 80 ans. Son fils Benito l'avait précédée. Il était mort à Morges en Suisse (Canton de Vaud).

Edouard Félix d'Espélosin, hérite ainsi des Basses-Rivières.

Edouard Félix d'Espélosin

Y-a-t-il concours de circonstances ? Un peu plus d'un an après le décès de sa mère, Edouard se marie à Paris le 25 février 1925 avec Marie Cécile Genty. Edouard a 62 ans, son épouse 41 ans, née en 1884 à Onzain (Loire et Cher). La famille de celle-ci, s'était installée à Noizay où son père Léon Genty exploite la propriété viticole de la Rochère. Edouard d'Espélosin se distingue dans plusieurs domaines

- Sculpteur statuaire
- Architecte
- Antiquaire et collectionneur
- Exploitant viticole

Edouard d'Espélosin, sculpteur

On lui doit différentes œuvres, commandes de collectivités :



Figure 122 Monument aux Morts de Rochecorbon



Figure 123 Monument aux Morts de St Palais sur Mer; projet d'Espélosin

Tout rochecorbonnais ne peut ignorer que le monument aux morts face à l'église, est l'œuvre d'Edouard d'Espélosin. Il fut érigé en 1920 à la demande de la commune ; il est dominé par un fier coq gaulois piétinant un casque prussien. Le général de Willemont avait assuré la fourniture de deux obusiers qui encadrèrent le monument. L'orientation de ces canons, pointés vers l'église envenima les relations entre « cléricaux » et « anticléricaux ». La paix ne revint qu'après le « désarmement » du Monument aux Morts.

Les difficultés ressurgirent durant la dernière guerre, entre 1940-44. Les troupes d'occupation allemandes trouvèrent comme injurieuses 'ce Coq surmontant ce shako prussien, l'analogie de l'Allemagne et d'un « tas de fumier » était vexante. On somma la mairie de Rochecorbon de déposer le

sommet du monument ; il fallut plusieurs interventions de la Kommandantur, avec menaces, pour que l'opération soit finalement exécutée.

Après la guerre on restaura le monument. Est-ce le coq d'origine ou une reconstitution ? Edouard d'Espélosin fut témoin de la dépose, Lors de la restauration, il ne put y assister, car décédé.

On lui doit d'autres monuments dont le socle de la statue du Docteur Velpeau à Brèches, le monument aux Morts de St Palais en Charente Maritime....



Figure 124. Buste du Dr Velpeau monté sur une colonne sculptée par E. d'Espélosin, sur la place de Brèches. (Photo Joëlle Brosseau)



Figure 125 Édouard d'Espélosin par lui-même. (Source film INA)



Figure 126. Espélosin à St Palais-Sur-Mer

Edouard d'Espélosin Architecte

Cette activité d'Edouard d'Espélosin est plutôt ignorée en Touraine, et pourtant il s'y investit pleinement, mais l'exerça dans une autre région de France ; plus précisément dans les environs de Royan (Charente Maritime), à St Palais sur Mer. Il disposait sur place d'un bureau et y possédait sa propre villa, cela lui permettait de surveiller ses chantiers. Une trentaine¹¹⁶ de villas portent sa signature ; ce sont des maisons de vacances que de riches industriels ou bourgeois lui ont passé commande.

La villa Remember. « Selon le cadastre, la villa dite « Remember » (40 Avenue des Pierrières) a été construite en 1898 pour le compte de la veuve d'Adrien d'Espélosin (qui a aussi fait construire les deux maisons situées derrière, "Le Calme" et "Les Pierrières"). C'est là que la famille d'Espélosin, venait en villégiature à la période estivale. Edouard d'Espélosin, architecte, a signé ensuite un grand nombre de villas à Saint-Palais-sur-Mer. Il est peut-être l'auteur de "Remember" ; la villa échappe toutefois aux caractéristiques habituelles de son œuvre. Le logement situé sur la corniche des Pierrières est bien plus en rapport avec son style. Il a dû être construit vers

¹¹⁶ <https://gertrude-diffusion.poitou-charentes.fr/gertrude-diffusion/recherche/globale?start=1&texte=d%27Espelosin+Edouard&qui=d%27Espelosin+Edouard>

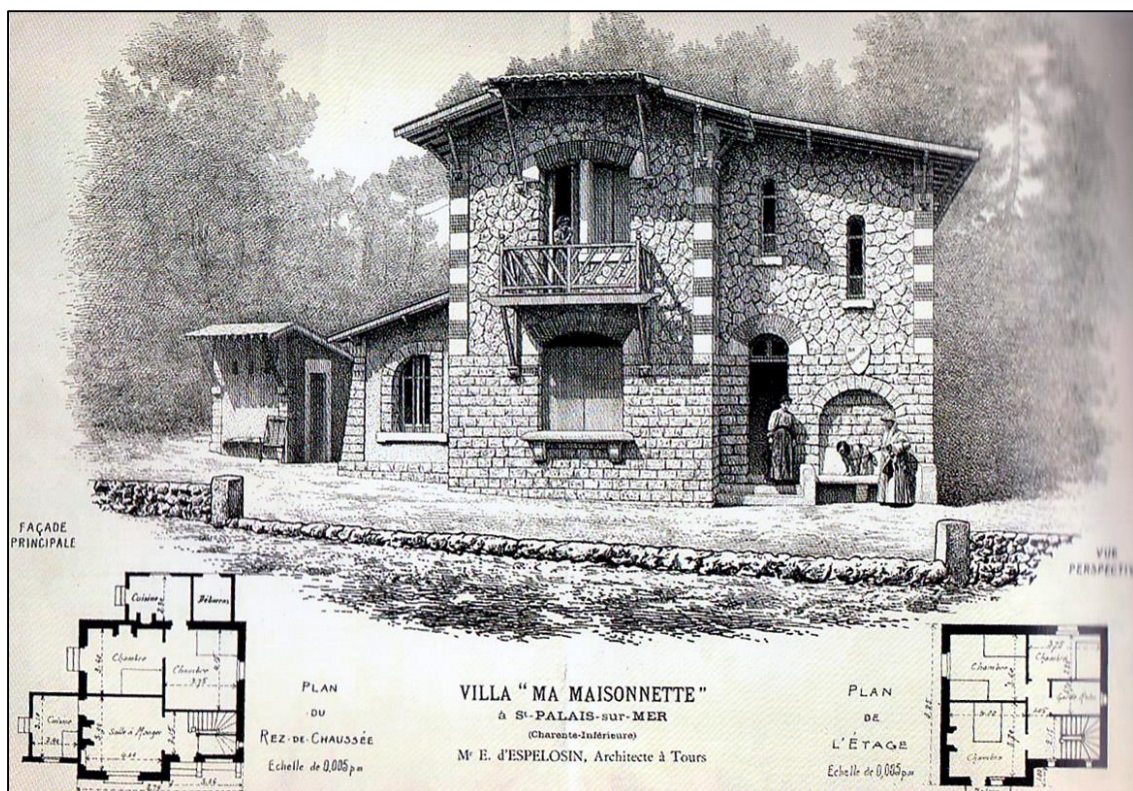
1910-1915. Il s'agissait peut-être d'un cabinet de travail aménagé pour et par d'Espélosin, en contrebas de la villa de sa famille.

Située en retrait par rapport à la voie, avec un jardin, la villa se rapporte au type cottage de l'architecture de villégiature : plan en T, avant-corps latéral en façade, haut toit à débordement, décor en brique rouge et en pierre sur les encadrements des ouvertures et les chaînes d'angles. Il s'agit là d'une architecture très conformiste si l'on se réfère à la production, beaucoup plus avant-gardiste, d'Edouard d'Espélosin, habitant des lieux.

« La marque de d'Espélosin apparaît beaucoup nettement dans le logement situé sur la corniche des Pierrières, en contrebas de la villa à laquelle elle a pu être rattachée initialement. D'Espélosin (s'il en est bien l'auteur) y a déployé tout son art, utilisant les moellons taillés pour la façade, équarris ou bruts pour les côtés, les incrustations de briques rouges, et le bois pour le très large débordement de toit, supporté par des poteaux également en bois et par deux corbeaux en pierre. On retrouve aussi le principe d'étagement cher à d'Espélosin avec la loggia à l'étage, qui ouvre largement sur la mer, au-dessus du rez-de-chaussée qui avance jusqu'à la rue. Au rez-de-chaussée aussi, un appui mouluré prolonge le dessus du muret de clôture, lequel est interrompu par des piliers de portail eux-aussi caractéristiques de l'œuvre de d'Espélosin. »



Figure 127 Cabinet de travail d'Édouard d'Espélosin à St Palais sur Mer



La Villa « Soleil Couchant » « Le cadastre indique que la villa a été construite en 1912 pour le compte de Raoul Allenet, demeurant à Angoulême. Il s'agit d'une des réalisations, nombreuses à Saint-Palais-sur-Mer et dans le quartier, de l'architecte Edouard d'Espélosin, associé à l'entrepreneur Alphonse-Gémy Barrot, dont elle porte la double signature. *Cette villa est un exemple caractéristique de l'œuvre d'Edouard d'Espélosin. Située en*



Figure 128. Villa dite "le Soleil Couchant" 9 rue de la Ville d'Hiver St Palais sur Mer



Figure 129. Décors en staff doré restaurés par d'Espélosin (Théâtre de Châtellerault)

retrait par rapport à la voie, elle prend place au milieu d'un jardin avec puits, kiosque et garage, jardin délimité sur la rue de la Ville d'Hiver et sur l'avenue du Platin par des portails à piliers maçonnés. Comme à son habitude, d'Espélosin a conçu ces piliers en moellons taillés, avec des incrustations de briques vernissées, ici vertes, et sur un des piliers de chaque portail, un écusson portant l'appellation de la villa.

L'architecture de la villa s'inspire des cottages anglo-saxons, avec des adaptations néo-régionalistes. D'Espélosin a conservé le principe des avant-corps latéraux en façade et des murs pignons au décor soigné, sous un toit à large débordement soutenu par des aisseliers. Ici toutefois, le toit est à faible pente, bien

plus que sur les cottages traditionnels. De plus, une grande partie des murs est traitée en parement de moellons : moellons taillés et à assise régulière, ou bien, pour les parties supérieures des pignons, moellons équarris. Balcons, encorbellements, linteaux en plein cintre ou en arc déprimé, avec incrustations, là aussi, de briques vernissées vertes, et volets bicolores s'ajoutent aux pans de bois du bow-

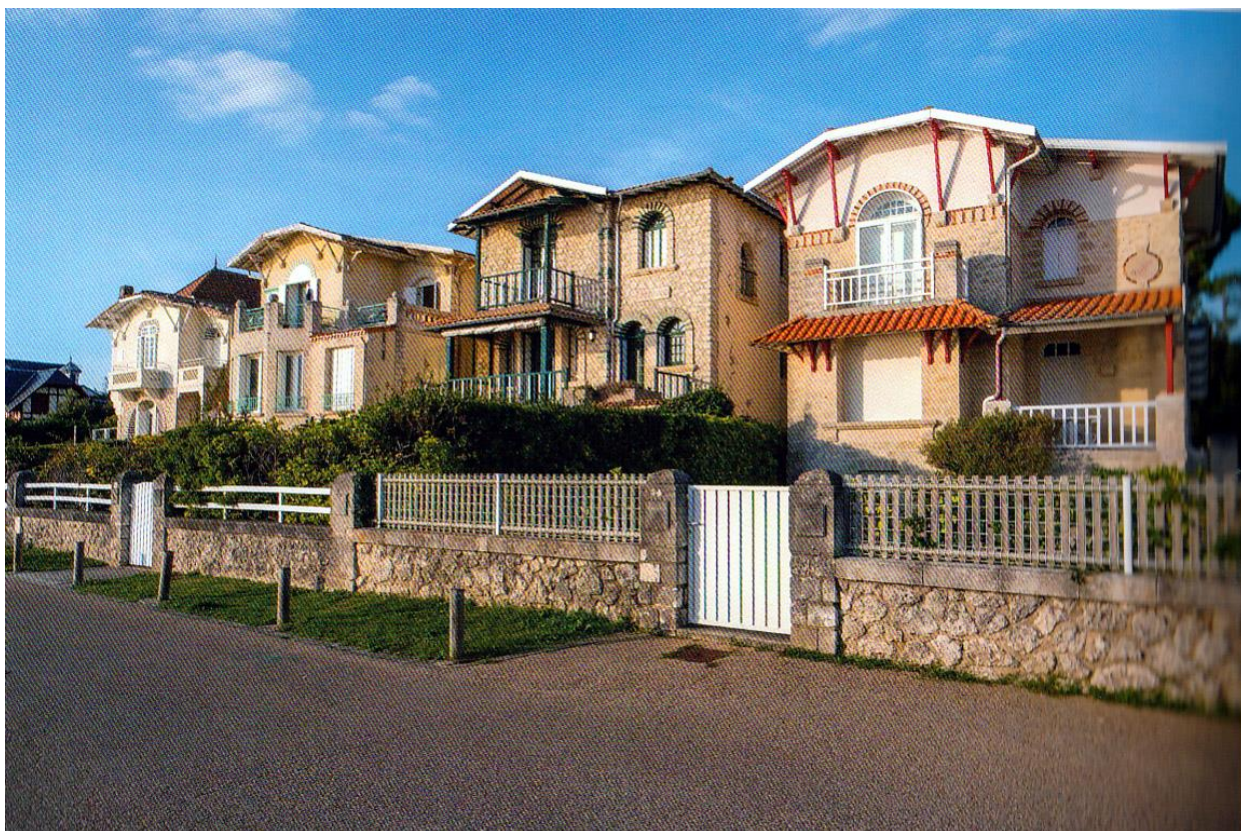


Figure 130 Villas "Rubis, Emeraude, Opale, Saphir" sur la corniche de Nauzan à Saint Palais




window placé à l'ouest, face à la mer, pour créer un décor haut en couleurs, en formes et en matériaux. Côté nord, des balcons-terrasses courent le long du bâtiment, au rez-de-chaussée comme à l'étage, participant à l'ouverture de la villa sur l'extérieur. Au sud, un escalier extérieur reprend le décor de moellons et de briques vernissées des portails. »¹¹⁷

¹¹⁷ Chasseboeuf, Frédéric. *Les villas de la côte de Beauté en Charente-Maritime*. Prahecq : éditions Patrimoines et Médias, 2005.

Edouard d'Espélosin collectionneur et antiquaire.

Le souvenir d'Edouard d'Espélosin nous est parvenu en le classant en tant qu'antiquaire. Cette « classification » semble approximative. Il était manifestement un personnage sensible à l'Art, et s'était entouré de multiples objets de valeur qui peuplaient son intérieur. Il disposait de collections d'objets rares qui, après sa mort, feront le bonheur du musée des Beaux-Arts de Tours et des Basses-Rivières. Cela sera abordé plus tard. N'empêche que son talent est éclectique ; il participera à la restauration du Théâtre à l'italienne de Châtelleraut, rénovant les décors en staff¹¹⁸.

E. D'ESPELOSIN 	
Propriétaire-Viticulteur	
<p>CHATEAU DES BASSES RIVIÈRES</p> <p>ROCHECORBON 0 0 0 0 0 0 0</p> <p>(INDRE-ET-LOIRE) - TÉL. N° 38 0 0 0</p> <hr/> <p>GRANDS VINS DE VOUVRAY</p> <hr/> <p>Propriétaire des 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0</p> <p>CLOS DES BASSES RIVIÈRES 0 0 0 0</p> <p>CLOS DU DOMAINE DE LA ROCHÈRE</p> <hr/> <p><i>Expédition par caisse de 25 Bouteilles</i></p> <p>0 0 <i>franco d'emballage gare départ</i> 0 0</p>	<p style="text-align: center;">ANNÉES DISPONIBLES</p> <hr/> <p>CLOS DES BASSES RIVIÈRES 0 0 0 0</p> <p><i>Année 1921, grand cru.</i></p> <p><i>Année 1928, doux.</i></p> <p><i>Année 1928, demi-sec.</i></p> <p><i>Année 1929, grand cru.</i></p> <hr/> <p>CLOS DU DOMAINE DE LA ROCHÈRE</p> <p><i>Année 1911, demi-sec.</i></p> <p><i>Année 1921, doux.</i></p> <p><i>Année 1922, fruité.</i></p> <p><i>Année 1928, demi-sec.</i></p> <p><i>Année 1929, moelleux.</i></p>

Edouard d'Espélosin exploitant viticole

Figure 131. Tarif des vins d'Espélosin

La présence des vignes incluses dans le territoire du Manoir, avait probablement été l'élément d'attractivité pour Léontine Lemoine. Au décès de son père, Léon Lemoine, à Noizay, ses propres vignes ne seront pas dispersées, et un closier continuera l'exploitation en son nom. Il en est de même aux Basses-Rivières. C'est ainsi qu'elle-même, puis après elle, son fils Edouard poursuivra la commercialisation de leur production. Le tarif ci-contre propose, sous le nom E. d'Espélosin, Propriétaire-Viticulteur, différents crus, provenant de Rochecorbon (clos des Basses-Rivières) ou de Noizay (clos du Domaine de la Rochère). Les années indiquées font rêver, lorsque l'on sait que 1921 a laissé le souvenir d'une année exceptionnelle que certains considèrent supérieure à 1947 !

¹¹⁸ Voir « Laissez-vous conter la restauration du Théâtre à l'italienne de Châtelleraut. »



Figure 132 La rue des Clouet après les bombardements d'Avril 1944. La maison qu'y possédait Edouard d'Espélosin fut totalement détruite.

Les derniers jours d'Edouard d'Espélosin.

Les années sont devenues difficiles ; la France est occupée depuis 1940. Le 16 mai 1942, survient le décès de son épouse Marie-Cécile Genty. Edouard d'Espélosin se retrouve seul et sans héritier. Il est fatigué et il s'affaiblit. Le manoir des Basses-Rivières, devrait pouvoir lui apporter la quiétude qu'il souhaite ; mais en vain. La propriété, proche de la Loire, en face de st Pierre

des Corps est régulièrement survolée par l'aviation alliée qui vient bombarder la gare de St Pierre des Corps, les usines au sud de la Loire, le camp de Parçay. Rochecorbon est touché durant le second trimestre de 1944. Les bombes explosent rue de la Bourdonnerie, rue des Clouet. Edouard y possède

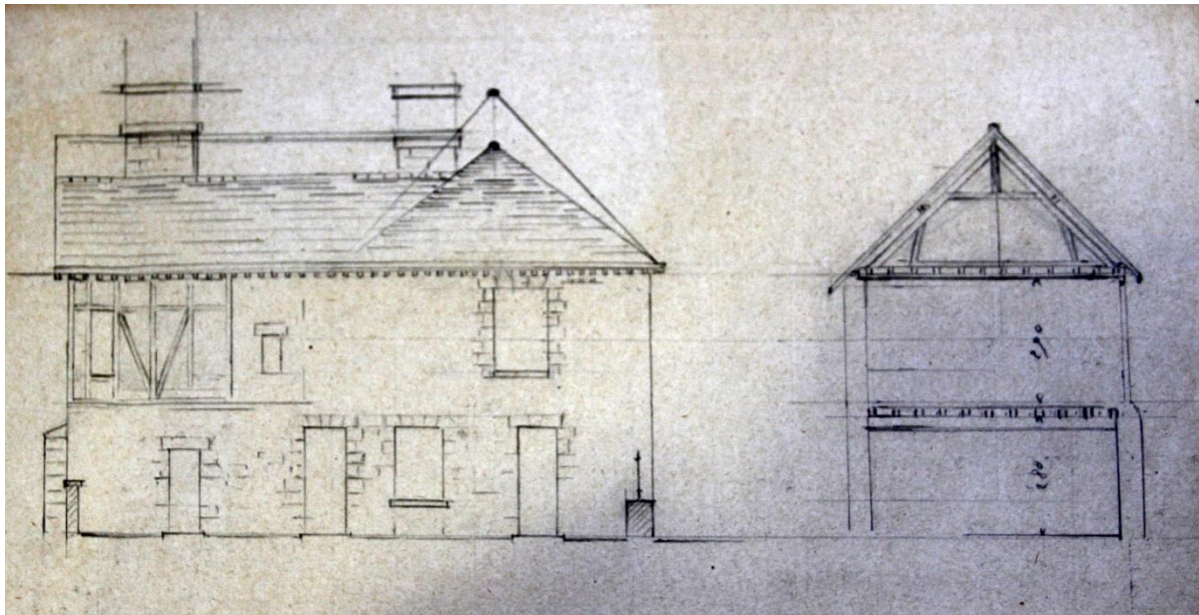


Figure 133 Maison d'Espélosin rue des Clouet; l'architecte a essayé de reconstituer la maison. Il semblerait qu'elle portait le nom de "Dimanche"

une maison : celle venant de son grand-père maternel ; elle fut totalement détruite.

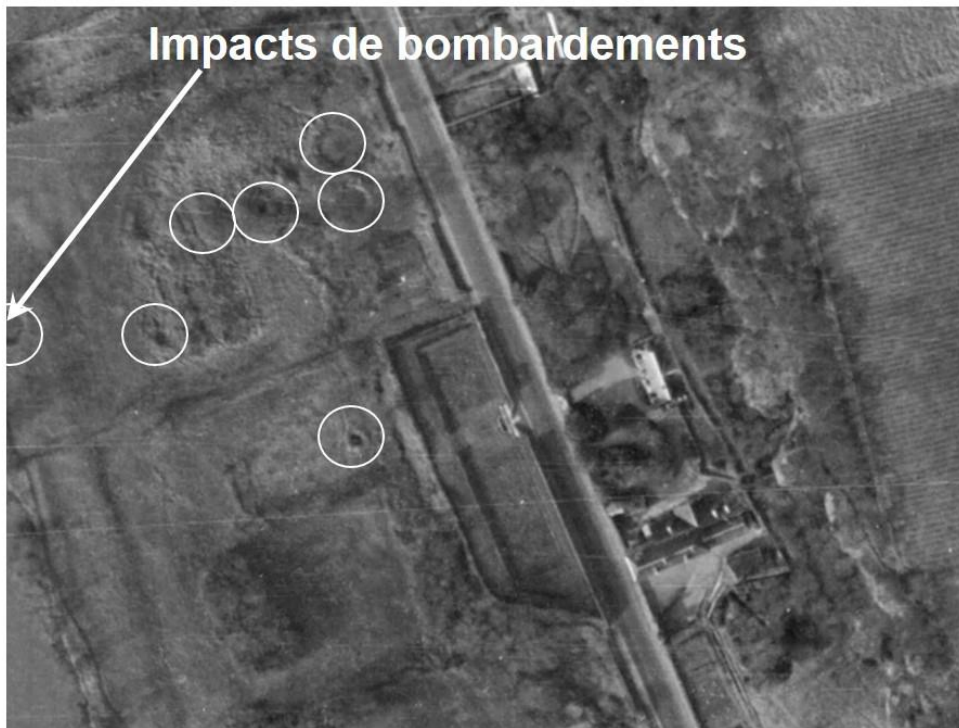


Figure 134. Traces de bombardements proches des Basses-Rivières

Les Basses-Rivières ne sont pas épargnées. Les jardins sont endommagés ; il n'y a plus d'électricité. La verrière située à l'Ouest de la maison, servant de sas d'accès n'a plus de verre. On voit Edouard, errer dans la propriété, s'asseoir sur les bancs, indifférent aux forteresses volantes, aux escadrilles qui vrombissent tout là-haut durant ces mois d'avril, mai et juin.



Le 11 juin 1944, il s'éteint à Rochecorbon. Ce jour est un triste jour pour Rochecorbon, René Bouillot dans son carnet écrit ce jour-là :

Le testament d'Édouard Espélosin.

Lorsqu'Édouard s'est vu s'affaiblir, constatant qu'il n'a pas d'héritier, il a décidé de léguer tous ses biens à la ville de Tours.

11 juin. Samedi. A 7 h alerte et passage de formations [aériennes]. À 24 h alerte. A 1h bombardement de l'usine Rinaillo et Beaujardin. 25 appareils Lancaster quadrimoteur. Deux appareils abattus dont un à la Bellangerie. (voir « le carnet « mémoire de la guerre 1939 » de René Bouillot par Claude Mettanvant)

Figure 135. Edouard d'Espélosin, peu de temps avant son décès. Il est assis sur le perron des Basses-Rivières. Il avait la réputation d'un personnage étrange s'habillant de couleurs claires. Source photo Mme Jacqueline Caillon (présente sur le cliché)

Legs¹¹⁹ à des établissements publics
1^{ere} division- 1^{er} Bureau
Legs par M. Édouard-Félix d'Espélosin

« J'institue comme légataire universel, en toute propriété la Ville de Tours, à charge pour elle d'établir dans une propriété des « Basses Rivières » une maison de convalescence pour les enfants sortant de l'asile de Clocheville ou de l'hôpital, ou pour les enfants des militaires tués à la guerre ; fondation qui devra porter le nom de « Fondation Espélosin » ; les revenus de ce que je possède serviront à l'entretien de cette maison de convalescence. En cas de refus de la Ville de Tours, le legs que je fais sera recueilli par la Croix-Rouge française, avec affectation au comité de Tours, pour y établir également une maison de convalescence pour les blessés militaires ou pour leurs enfants, qui portera également le nom de « Fondation Espélosin ».

« ... A la Société des Artistes français (Paris), dont je suis membre, je lègue une somme de trente mille francs, dont le revenu sera donné en prix à une élève sculpteur méritant. »

« A la commune de Rochecorbon, je lègue une somme de trente mille francs, dont le revenu servira à doter une rosière qui sera couronnée le 15 aout de chaque année. »

« A la Ville de Tours, pour son musée, je lègue tous les objets d'art contenus dans ma propriété : tableaux, bronzes, marbres, argenterie ancienne, y compris ma collection de gobelets anciens gravés et de goûte-vin, sauf deux ayant appartenus à la famille de ma femme, qui lui seront remis, tous mes meubles anciens et fauteuils en tapisserie, tapis anciens, en un mot, tout le contenu de mon salon, également tout le contenu de la galerie y conduisant, tous les grands vases de Chine et autres faïences anciennes de ma salle à manger, également toutes les pendules anciennes contenues dans ma propriété. Je désire que tout cet ensemble soit groupé dans une salle du musée. »

« Aucune vente ne pourra être faite des objets de ma propriété ; les meubles n'allant pas au musée resteront la propriété de la fondation, ainsi que tous les bancs du jardin. »

« Une somme de cinq mille francs sera placée, dont la rente servira à l'entretien de mon tombeau au cimetière de la Salle, à Tours.... »

Codicille¹²⁰ au testament de Mr d'Espélosin
Acte du 7 juillet 1944 Maitre Vassor.

*Le 25 mai 1944,
Monsieur le Maire de la Ville de Tours,
Monsieur,*

Depuis notre entrevue relative à la donation durant mon vivant de ma propriété et de mes collections à la Ville de Tours – Je me sens assez souffrant ce qui me donne des craintes de ne pouvoir mener à bien mon désir. Si je venais à disparaître avant cette donation, c'est mon testament déposé chez Maitre Vassor, notaire à Tours qui remplacerait ma donation ainsi que mon codicille, mais à la place d'une maison de convalescence dans ma propriété c'est un musée de l'époque Louis XVI qui remplacera cette maison de convalescence – qui porterait le nom de Musée d'Espélosin.

J'adresse mes désirs à Monsieur le Maire, puisque c'est avec lui que nous avons décidé de ce musée

Édouard avait demandé que soient organisées de grandes funérailles à l'église de Rochecorbon. Les circonstances ne s'y prêtaient pas : on craint les bombardements alliés, la commune en subit régulièrement dans cette période de fin de guerre. La cérémonie n'aura pas lieu, on se contentera de

¹¹⁹ Source ; recueil des Actes Administratifs de la Préfecture d'Indre et Loire n°34 du 28-09-1944

¹²⁰ Archive municipale de Tours 2NF10

respecter sa demande d'être enterré au cimetière de la Salle, en rejoignant ses proches dans le caveau familial : sa tombe s'y trouve toujours.

Le 20 juin 1944, suite au rapport « Chouin », le conseil municipal de la Ville de Tours, accepte sous réserve, le legs.

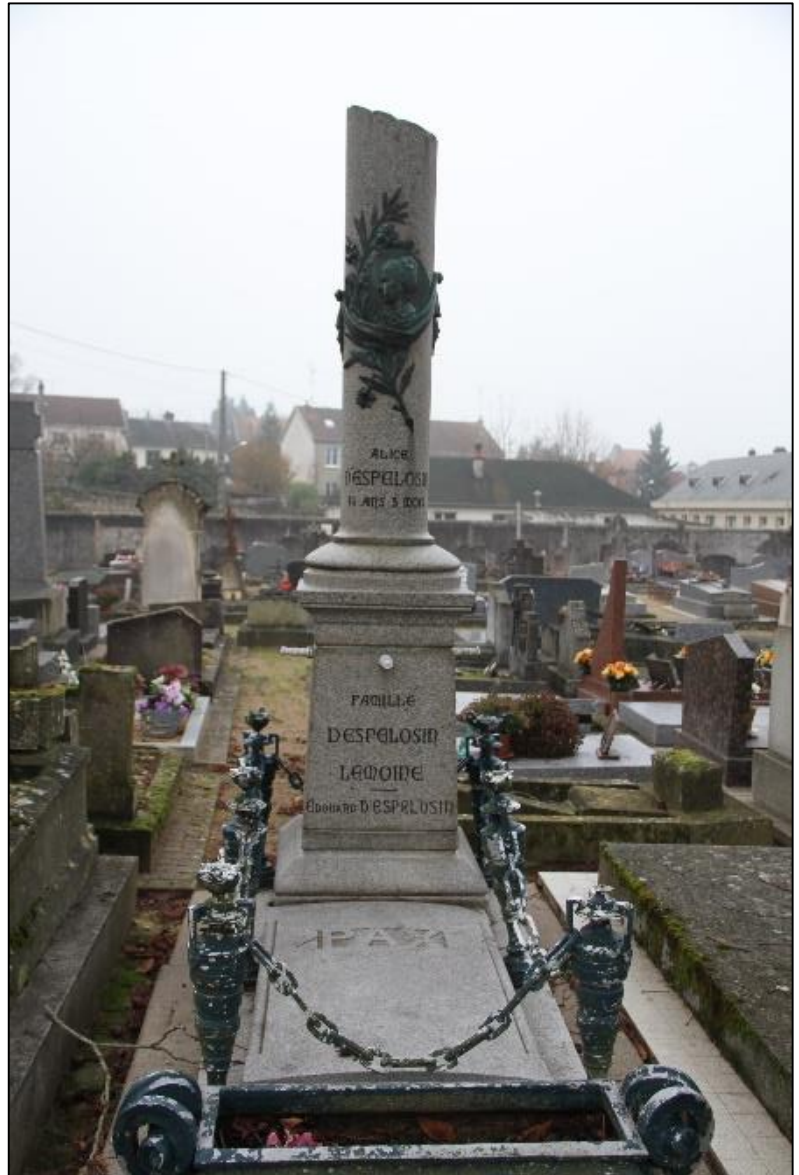
Suivra un inventaire de ses biens, il sera présenté le 3 octobre 1944 (rapport Rousseau). Le legs est définitivement accepté par le conseil en mai 1945 (rapport Colle).

Il comprend

- **Cinq immeubles dans Tours**
 - 24, rue Jules Favre
 - 23, Bd Heuteloup
 - 113 rue Colbert
 - 9, rue Colbert
 - 4, rue des Cordeliers
- **Une Villa à Saint Palais sur Mer**
- **A Rochecorbon**
 - Les Basses-Rivières
 - Une maison rue des Clouet
 - La villa Gaimont
 - La villa Welcome
 - La villa St Hubert

Mais la guerre a fait des dégâts, le jardin des basses Rivières a été endommagé par les bombardements. La maison des Clouet, héritage familiale de ses grands-parents maternels a été pulvérisée ; il n'en reste rien.

Figure 136. Le caveau familial des Espélosin au cimetière de la Salle, à Tours. Sont enterrés ici, près de lui, ses parents, frère et sœur, et son épouse.



Les Rosières de Rochecorbon

La municipalité de Rochecorbon se conformera à la demande testamentaire d'Edouard d'Espé-
losin. « A la commune de Rochecorbon, je lègue une somme de trente mille francs, dont le revenu
servira à doter une rosière qui sera couronnée le 15 aout de chaque année. »

La première lauréate couronnée le 15 aout 1948 fut Renée Hardonnière. La mairie de Roche-
corbon décida de n'attribuer ce prix que tous les deux ans. Une somme significative de 1800 Francs
accompagnait cette élection. Il n'y eu donc pas de rosière en 1949, et il fallut attendre 1950 pour que
Mademoiselle Yvette Ignolin, future Madame Grégoire devienne la seconde Rosière de Rochecorbon.



Figure 137. La première "Rosière" sera élue en 1948 : ce fut René Hardonnière, aujourd'hui Madame Pinnaudier. La photo sur la droite la montre avec le bouquet, qu'elle reçut ce 15 aout 1948.



Une rue de la ville de Tours porte son nom

Dans le quartier du Sanitas on donna son nom à une allée ; elle existe toujours.

Quatrième Partie

*

Les Basses-Rivières de 1944 à aujourd'hui

Chapitre 12

1944-1973

Le musée d'Espélosin

Réquisition de l'armée allemande.

Dès le décès d'Edouard d'Espélosin et la publication de son testament, l'armée allemande demande de pouvoir réquisitionner les lieux pour y loger des troupes.

Copie de la lettre du 27 juin 1944 adressée par Maître Vassor à Maître Laisné

« Je vous envoie sous pli l'expédition de la notoriété que j'ai dressée après le décès de Mr d'Espélosin.

Les Allemands viennent chaque jour pour réquisitionner et il aurait lieu d'obtenir en toute urgence l'envoi en possession¹²¹ et de procéder à la levée des scellés.

Le règlement de cette possession pose de nombreuses questions de détails. Ainsi pour l'instant le personnel et le jardin sont totalement privés d'eau du fait de l'arrêt du courant électrique. Peut-être y aurait-il lieu de faire installer une pompe ou aménager le puits. De même si comme je le crains la propriété est réquisitionnée il y aura lieu de procéder à un déménagement de la majeure partie du mobilier et des collections. Il serait donc indispensable, à mon avis que la ville délègue quelqu'un pour s'occuper de toutes ces questions.

peut-être que le Maire pourrait-il faire une démarche à la Feldkommandantur pour empêcher ou au moins retarder la réquisition en signalant qu'il s'agit d'un musée.

Votre bien dévoué Confrère ; signé : VASSOR

Le 5 juillet 1944. Échanges lors du conseil d'Administration de gestion du legs

- *L'inventaire va être fait. Les Allemands vont occuper l'immeuble des Basses-Rivières. Où mettra-t-on les meubles ? Il faudrait qu'ils soient mis en garde quelque part.*
- *Il y a une question de droit car le Conseil Municipal, n'a accepté le legs qu'à titre provisoire et sous bénéfice d'inventaire. Nous ne sommes donc pas propriétaires.*
- *Les deux notaires intéressés pourraient peut-être nous donner leur autorisation.*
- *Où pensez-vous mettre le mobilier ?*
- *On peut l'entreposer au château du Plessis où il y a une pièce suffisante.*
- *Si les notaires donnent leur autorisation il n'y a pas de problème pour transférer le mobilier au château du Plessis*
- *Est-ce que les Notaires seraient également d'accord pour tout rendre si le Conseil Municipal refusait le legs ? Sont-ils informés que notre acceptation n'est que provisoire ?*
- *...*

¹²¹ « L'envoi en possession » est une procédure par laquelle le Président du Tribunal de grande instance statuant par ordonnance, sur requête, est appelé à autoriser certaines personnes qui sont désignées par la loi à l'effet de leur permettre d'entrer en possession des biens ou de la quotité des biens dépendants de la succession du défunt qui leur sont dévolus.



Figure 138 Panneau informant de la présence du musée du Vin et de la Vigne. Les enfants étant Didier et Joëlle Brosseau.

La décision prendra quelques temps pour être validée puis être mise en application. Mr Boris Lossky, Conservateur des Musées de Tours est en

charge de la gestion de cette nouvelle antenne. Il va s'investir dans cette tâche supplémentaire cherchant à optimiser cette opportunité. Les circonstances ne sont guère favorables, la France sort de la guerre, la priorité est à la reconstruction, et non à son patrimoine ; il faudra attendre, la fin des années 50 pour que la question soit reconsidérée grâce à l'action de François Malraux, qui interrogé par le maire de Tours, Jean Royer, va percevoir l'importance de ne pas « raser » le « périmètre historique de Tours » mais au contraire de le mettre en valeur. On ne peut reprocher à la ville de Tours un non-intérêt pour le patrimoine local. Rappelez-vous les émissions télévisées de l'époque faisant appels pour « *les chefs-d'œuvre en péril* ». Le musée ouvre en 1949, mais très vite on s'aperçoit que le seul concept de musée basé sur les collections exceptionnelles d'Edouard d'Espélosin n'est pas suf-

fisant pour attirer les visiteurs et rentabiliser l'opération. Boris Lossky, cherche des alternatives, et propose d'en faire, en plus, un musée de la vigne et du vin.

Article de la Nouvelle République du 5 Janvier 1950.

LE DOMAINE D'ESPELOSIN EST LE CADRE UNIQUE POUR UN MUSEE DU VIN EST DU VIGNOBLE DE TOURAINE

Le domaine des Basses-Rivières qui est d'avantage connu sous le nom de Musée d'Espélosin, a été légué à la ville de Tours par son propriétaire, M E.d'Espélosin, artiste décorateur et antiquaire.

On visite peu ce petit castel Louis XV, pourtant admirablement situé. Ses trois salons d'une maison de maître, quoique fort bien tenus n'ont pas le pouvoir d'attirer les foules qui trouvent déjà ailleurs, les bibelots, les meubles, les objets d'art (de la période Louis XIII à Napoléon III). Le jardin est charmant, bien peigné, bien propre, il a gardé le caractère que lui avait donné son propriétaire.

Par-dessus tout cela un parc en terrasse domine la Vallée de la Loire, des grottes des caves et la ligne du plateau complètent un ensemble typique des paysages de Touraine, tout cela à quelques pas de Tours, en bordure du grand fleuve, en plein pays du vin.

Tel qu'il est le musée d'Espélosin se présente comme une résidence délicieuse, ce qu'il était il y a moins de dix ans, il est un lieu d'arrêt imprévu sur la route pour l'automobiliste qui passe, il n'est pas un pôle d'attraction mais il suffirait de peu de chose. L'idée a été lancée, nos édiles l'étudient. M Lossky, Conservateur des Musées et Bertola, Directeur des Jardins ont bien voulu nous dire et ce que l'on pouvait faire pour transformer le domaine d'Espélosin en musée du vin.

Ce projet est d'autant plus intéressant que l'on s'occupe activement de

Des salons de réception

réaliser une région touristique homogène « le Pays des Châteaux ». L'effort de propagande entrepris à cette occasion ne saurait laisser indifférents les producteurs de vin de la Touraine, créer un musée du vin qui serait ainsi le salon de réception de la Touraine viticole, ne pourrait qu'être utile à la vie économique régionale.

Un décor approprié

« Le musée d'Espélosin, nous dit Mr Lossky, se doit de perpétuer le nom du donateur du domaine, il doit en conserver le portrait et les sculptures de l'artiste mécène ainsi qu'un choix de meubles assortis aux pièces d'apparat.

Les objets d'art qui s'y trouvent seront sélectionnés et complétés avec les œuvres du Musée des Beaux-Arts. Nous pourrions avoir quelque chose comme une exposition permanente inspirée de celle qui a eu lieu

de la semaine du vin.

Ce musée d'Espélosin serait alors un musée du vignoble Tourangeau. Une place importante serait donnée aux œuvres inspirées de la vigne ou du vin ; motif religieux ou païen, mythologie, allégorie, paysages ou natures mortes.

Place aussi à une large documentation développée sur les murs à des dossiers-fichiers, cartes, diagrammes, photos concernant l'histoire, l'histoire, la géographie, la géologie du vignoble et la vie du vigneron tourangeau à travers les siècles. Place également aux objets ayant rapport à la culture de la vigne, à la production du vin et des aux industries satellites (tonnellerie, fabrication de bouteilles, bouchons, étiquettes, tastevins et accessoires de consommation et de conservation, etc...)

Les vieux plans français

<p>« Dans ce décors approprié, meublé sans surcharge de consoles, de tables, de sièges de style, avec, par exemple des peintures décoratives de bon alois comme « les trois Bacchantes » d'après Roussin, provenant du château de Richelieu, des natures mortes, des meubles intimes contenant orfèvrerie, céramique, verrière fin à l'usage du vin.</p> <p>« On pourrait recevoir » dans les trois salons, offrir du vin d'honneur, tenir de petites réunions.</p> <p>Pour cela les visiteurs trouveraient des documents d'information à l'étage, sous mansarde, tandis que le couloir du rez-de-chaussée serait décorée de gravures, caricatures, de moulages.</p> <p>L'exemple de Beaune</p> <p>« Il existe en France, poursuit Mr Lossky, qu'un seul musée du vin : à Beaune.</p> <p>Ce musée que j'eue l'occasion de visiter lors du congrès des Conservateurs est situé dans le palais des Ducs. Il a été créé grâce aux efforts de la municipalité, de l'Etat et de quelques érudits de la région. Sobrement meublé, superbement restauré et judicieusement aménagé, il a suscité de la part de tous les vigneron du pays de Beaune un considérable apport bénévole. D'importants envois du Louvres ont compété les collections de même que le musée des Arts et traditions Populaires, si bien que le musée du vin de Beaune a pris le caractère d'un musée du vin national. Ajoutons que Beaune possède un Office du Tourisme qui a le soutien des entreprises privées. »</p> <p>Ce que nous pourrions faire</p> <p>A 400 km de Beaune, ce musée d'Espélosin pourrait parfaitement exister. Se consacrant uniquement aux vignobles tourangeaux. Il ne ferait pas double emploi.</p> <p>La proximité d'une vraie cave, d'un splendide vignoble, ne pourrait donner à ce musée, qu'un attrait supplémentaire et unique dans une</p>	<p>ambiance viticole authentique. Cadre et situation que le musée de Beaune ne connaît pas et ne connaîtra jamais. Les galeries creusées dans le tuffeau du coteau de Loire offriront un cadre pittoresque et naturel. Au débouché du puits, par lequel la grappe de raisin tombe de la hotte du vendangeur, de vigne en cuve, au fond de la cave, se rangeront pressoirs anciens, de systèmes différents, tonneaux bibliothèque de bouteilles des bonnes et belles années, outils, seilles, etc...</p> <p>Dans la salle qui a gardé une cheminée à manteau de maçonnerie on essayera de reconstituer l'intérieur d'une potine – cabaret - de vigneron, sans toutefois la peupler de ridicules épouvantails de cire.</p> <p>Un musée vivant : Celui de la vigne.</p> <p>M.Bertola, directeur des jardins de la Ville, a été chargé par le Conseil Municipal, d'étudier et réaliser dans la propriété du musée d'Espélosin, des collections vivantes. « Une parcelle de cette propriété est tout indiquée pour la culture de la vigne du point de vue ampélographique¹²² ».</p> <p>L'existence d'un mur situé sur la limite de propriété permettrait l'établissement de vignes en espalier qui produiraient des collections des meilleurs raisins de table en cépages précoces de première et seconde époques.</p> <p>On établirait aussi toute la rétrospective des vignes qui ont permis de reconstituer le vignoble aussitôt après l'invasion du phylloxéra. On présenterait aussi les premières vignes d'importation américaine ; la plupart de celles qui ont donné les types de producteurs nouveaux, créés en France, soit par semis soit par hybridation, grâce aux efforts nombreux des hybrideurs tels que les Seibels, les Coudercs... »</p>	<p>« On trouverait aussi dans ce musée de la Vigne tous les vieux plans français constituant tous les cépages types cultivés dans le bassin de la Loire, plus précisément ceux de Touraine et d'Anjou.</p> <p>Sur les plates-bandes arrangées en style de jardin botanique on trouvera les porte-greffes utilisés pour la culture de nos plans français dans les différents terrains.</p> <p>On y trouverait les porte-greffes appelés américains purs, ceux obtenus par le croisement des différentes espèces américaines entre elles, enfin celles obtenues par hybridation entre ces espèces du nouveau monde et nos cépages issus de nos vignes européennes. (<i>la vitis vignifera</i>). »</p> <p>Nous avons besoin de tous les concours</p> <p>« Bien entendu, ajoute Mr Bertola, nous aurons besoin pour réaliser ce musée du Vin et de la Vigne, de tous les appuis, des dons, des concours des producteurs, des pépiniéristes, des écoles, etc...</p> <p>Ce n'est que grâce à eux que nous pourrions constituer des collections vivantes sérieuses où nous montrerons nos vieux plans français qui font la réputation de nos vignobles. »</p> <p style="text-align: center;">**</p> <p>Il semble donc décidé que la Touraine possédera bientôt son musée du Vin et de la Vigne. Déjà, le Conseil Municipal [de la Ville de Tours] a inscrit 300.000 francs de crédit pour 1950.</p> <p>Souhaitons que la réalisation entreprise reçoive d'autres appuis financiers, car elle ne servira pas seulement le renom de la Ville de Tours, mais le pays du bon vin et des châteaux.</p>
--	--	---

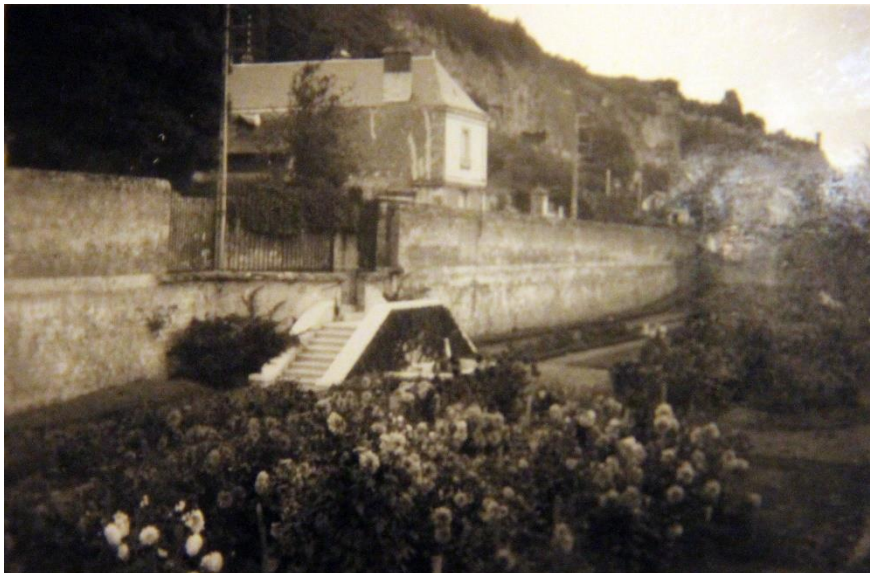
Les motivations de Mr Lossky et Bertola sont indiscutables, manifestement ils feront tout pour que cette opération soit un succès, leur engagement sera total. Le musée ouvrira, en accord avec leur proposition. Les parterres fleuris furent aménagés par les services de la Ville de Tours dans le même esprit que les plates-bandes des squares et des jardins de la cité et cette opération fut renouvelée chaque saison.

Le jardin au Sud de la nationale n'est pas négligé ; on fit en sorte qu'il soit richement fleuri. Il s'agissait d'inciter le voyageur passant sur la route à faire une halte. Cette tache richement colorée, un

¹²² L'objet principal de l'Ampélographie est la description morphologique des cépages par les bourgeonnements (apex), les rameaux herbacés, les feuilles adultes, les grappes, les sarments, etc. Pour pouvoir les identifier, l'OIV (Organisation internationale de la vigne et du vin) a relevé 88 descripteurs sur ces différents organes. Les mêmes cépages sont en effet souvent connus localement sous des noms différents et il importe de reconnaître tous les synonymes. On compte aujourd'hui dans le monde environ 5000 cépages cultivés qui, avec les traductions, peuvent porter pas moins de 40 000 noms. (Source Wikipédia)

peu perdue, hors agglomération devait intriguer. Elle ne pouvait qu'attirer l'attention et inviter à la visite du musée situé en face. A l'intérieur de la propriété tout est fleuri, terrasses et jardin.

On peut toujours visiter les trois petits salons au mobilier Louis XIII à Louis Philippe. « *Mais la qualité du Musée de la Vigne et du Vin n'a pu lui être reconnu qu'après l'annexion aux chambres du pavillon, des caves en roc, dument aménagées et éclairées* »¹²³



Vers 1953 on entreprit de faire communiquer l'arrière de la maison avec les caves dans le roc : on perça une ouverture dans le rocher à cet effet.

Figure 139. Le Sud de la nationale avec ses jardins fleuris de dahlias

Le Guide du musée ; Mr André Brosseau



Figure 140. Mr André Brosseau dans son emploi de tonnelier puis dans son uniforme de guide du musée des Basses-Rivières. (Photos famille Brosseau) Il fut un guide « compétent et affable » (NR du 5 Aout 1965).

Le style du nouveau musée, imposait de recruter un employé capable de mettre en valeur l'ensemble des collections présentées aux visiteurs. L'accent mis sur la vigne et le vin exigeait un expert. Mr Brosseau avait complété sa formation de sabotier en apprenant le métier de tonnelier : une base

¹²³ Nouvelle République du 14 Novembre 1951

solide pour remplir cette fonction. Il avait été recruté par l'équipe de Mr Bertolat en charge des jardins de la Ville. Mr Brosseau s'engagea avec passion, dans cette fonction où il avait beaucoup à découvrir. Il ne ménageait pas son effort, cherchant continuellement à enrichir ses connaissances sur le patrimoine local. Il est touchant de découvrir aujourd'hui les cahiers où il avait scrupuleusement noté les informations qu'il collectait. Signalons que ses annotations, la bibliothèque photographique qu'il avait constituée sur les Basses-Rivières, les souvenirs personnels de ses enfants, ont été un atout précieux à la composition de ce document.

Son souci de mieux faire l'avait conduit à apprendre l'Espéranto ; il était capable, nous dit-on, d'effectuer toute la visite dans cette langue !

Les collections

En franchissant la grille Louis XV du jardin, « le visiteur¹²⁴ peut apprécier les collections ayant trait à la



Figure 142. Socle d'un pressoir gallo-romain.



Figure 144. Pressoir "casse-cou" du moyen âge.



Figure 141. Pressoir période Renaissance.

vigne et au vin. A l'entrée des caves, son attention se trouvera attirée par quatre énormes pierres taillées provenant de Cheillé¹²⁵ et données au musée par Mr Mousseau, maire de la commune. Un dessin schématique exposé, en face, dans un renforcement du rocher, présente un essai de reconstitution d'un pressoir gallo-romain auquel ses blocs auraient servi de souassement suivant une fort plausible hypothèse de Mr Maurice. À l'intérieur on retrouvera reconstitués, deux pressoirs, dont l'un représente le vieux système



Figure 143. Cheminée à vendange avec fouloir.

¹²⁴ Extrait de la Nouvelle République du 15 juin 1954

¹²⁵ Commune d'Indre et Loire, voisine d'Azay le Rideau

« casse-cou ». Un grand madrier exerçant la pression sur la charge à l'aide d'un treuil, et l'autre qui semble dater de la renaissance, a gardé une belle vis en bois. Dans un réduit à droite, au fond du rocher, on décèle le débouché de la cheminée à vendange au-dessus du vieux fouloir dont le carrelage a été dégagé et le reste d'une canalisation en poterie vernissée.

« Après la magnifique amphore antique (don du professeur Réthault) vient une pittoresque série de bouteilles (don du Dr. Parisot et Mr Dorléans voisin des Basses-Rivières) réparties en trois niches taillées dans le tuffeau.

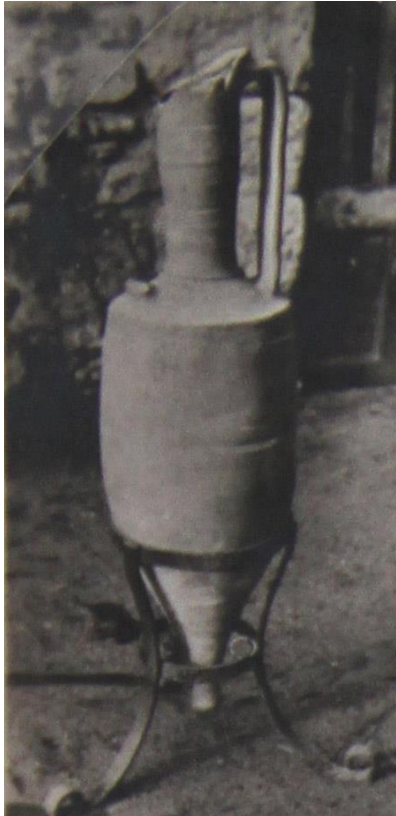


Figure 145. Amphore Gallo-Romaine.

Une porte récemment taillée fait communiquer les caves avec les chambres du château par l'intermédiaire d'un couloir qui recevra cartes estampes et dessins.

Au salon central, l'amateur du papier peint panoramique en trouvera un fort beau spécimen du temps du Directoire, avec personnages et paysages italiens, provenant de la propriété viticole de « la Barre »

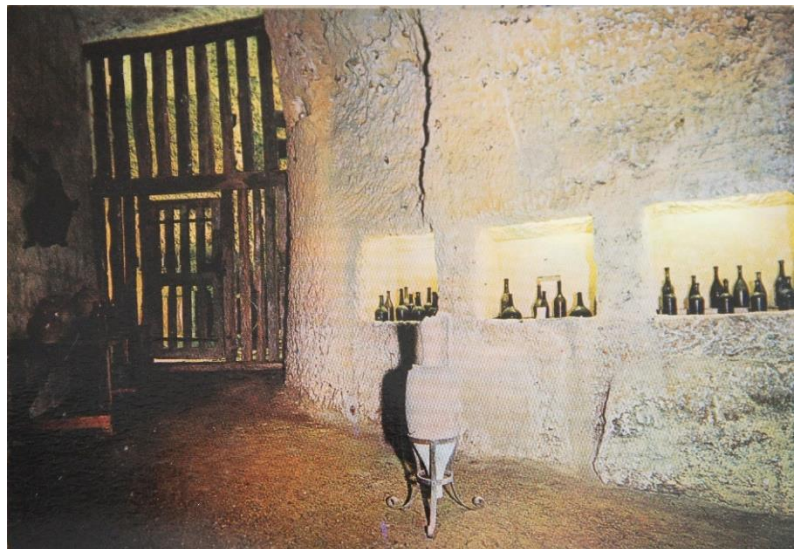


Figure 146. Collection de vieilles bouteilles.

à Vouvray, donnée par la famille Gontard à la Ville de Tours. Le Vin y est bien présent, car on y voit des barriques chargées sur **des bateaux à voile, raison qui nous a déterminé à transférer ici ce joli papier peint, qui jusqu'ici, s'étiolait dans les communs de Plessis-Lès-Tours. Rappelons aussi une copie des « Bacchanales », « poussinesques »** provenant du château de Richelieu, ainsi que d'autres peintures de mythologie, de genre et de natures mortes, se rapportant au vin et à l'ivresse, ainsi que la collection de tâte-vins et de la vaisselle à boire.

Le tout, avouons-le bien, exige encore de longs et patients efforts pour la meilleure mise en valeur des admirables données du lieu et l'enrichissement des fonds encore trop pauvres »

Cet article dans la NR du 15 juin 1954 est proche de l'ouverture officielle du



Figure 147. Intérieur d'un salon avec le papier peint panoramique période directoire.

Musée du Vin et de la Vigne, en effet le « musée de la Vigne et du Vin » aurait ouvert en 1954.



Figure 148 photos des années 1960 montrant les tapisseries "Directoire" du salon (photos Joëlle Brosseau)



Tableaux fournis par le Musée des Beaux-Arts de Tours

Figure 149. **POUSSIN Nicolas (1594-1665), « Le triomphe de Bacchus ».** Ce tableau est visible sur le film de l'INA tournée en 1969



Figure 150. Au-dessus le "triomphe de pan", à droite "le triomphe de Silène". (D'après Nicolas Poussin).



Enregistrement sur la liste supplémentaire des monuments historiques

Les gestionnaires vont tenter de mettre tous les atouts de leur côté, et vont déclencher l'enregistrement de la propriété aux Monuments Historiques. Ce sera fait en mai 1965. Le tableau ci-après est tiré du site Mistral/Mérimée.

édifice / site	Manoir des Basses-Rivières, actuellement Musée du vin
localisation	Centre ; Indre-et-Loire ; Rochechouart
Destinations successives	musée
éléments protégés MH	parc ; élévation ; toiture
Époque de construction	3e quart 18e siècle
historique	Maison construite avant 1765, de plan rectangulaire. La façade principale est divisée en trois travées par deux pilastres à bossages accostant la porte en plein cintre et soutenant un fronton triangulaire meublé d'un médaillon accompagné de guirlandes. A l'ouest de la maison, de profondes caves sont creusées dans le coteau.
propriété	propriété de la commune

protection MH	1965/05/06 : inscrit MH	
	Les façades et les toitures, ainsi que le parc (cad. AW 173, 174, 179, 180) : inscription par arrêté du 6 mai 1965	
visite	ouvert au public	
référence	PA00098046	
date versement	1993/09/14	



Figure 151. Il fallut entreprendre un renforcement du coteau après l'effondrement de janvier 1961 (photo famille Brosseau).

Les problèmes financiers

Le fonctionnement du musée s'avéra difficile ; la bonne volonté de chacun ne suffisait pas. Mr Brosseau en assurait la fonction de guide mais aussi de gardien : il habitait sur place dans les bâtiments à l'Est ; la propriété offrant un superbe terrain de jeux à ses enfants. Il faisait de son mieux, assurant l'entretien du domaine. Mais l'argent manquait pour les dépenses nécessaires ; il proposait des cartes postales aux touristes, et utilisait l'argent de ces maigres recettes pour acheter quelques matériaux indispensables : dans le film-reportage tourné en 1969, il se plaint du coût du xylophène qui lui manque pour protéger les pièces en bois attaquées par l'humidité des caves. Dans les années 60, une partie du coteau s'effondre, il faut intervenir. L'électrification est défectueuse, il faut la refaire. Les sculptures de la façade se dégradent...

La fin du musée vers 1970

La mairie décide, de fermer le musée. On ouvre en 1975, dans les celliers de St Julien, rue Nationale, un Musée des Vins de Touraine. On y transportera des pièces venant de Rochecorbon.

Chapitre 13

De 1973 à aujourd'hui

Embellissement

Vente du manoir des Basses Rivières.

Qu'allait devenir les Basses-Rivières à la fermeture du musée ? Les conditions du legs imposaient à la Ville de Tours de conserver la maison pour en faire un musée ; la question exigeait de savoir si l'abandon du musée remettait en cause l'acceptation du legs. On consultât les notaires, et la réponse fut parfaitement claire ; il était possible de vendre la propriété dans la mesure où la ville de Tours conservait les pièces de collection et que le musée puisse survivre en un autre endroit ; ce qui était assuré



Figure 152. La rue Nationale à Tours durant la guerre 40/45.

par le musée de l'œnologie qui s'ouvrait à St Julien. Ces précautions juridiques prirent du temps, si bien qu'on ne put mettre le domaine aux enchères qu'en 1973. Le manoir fut acquis par Mr Francis Rambure, le 27 juin 1973. La famille Brosseau se rappelle les multiples visites préalables des futurs acquéreurs dont les enfants découvraient leur prochain terrain de jeux. L'ensemble de la propriété fut divisé en plusieurs lots ; on sépara du manoir les terrains au sud de la nationale, les vignes sur le coteau, les habitations et caves entre le château et la Tesserie. C'est ainsi qu'on pourra ultérieurement construire des pavillons au-dessus de la fa-

laise et que la commune de Rochecorbon devint propriétaire des terrains en contrebas de la route.

Le Manoir était en fort mauvais état.

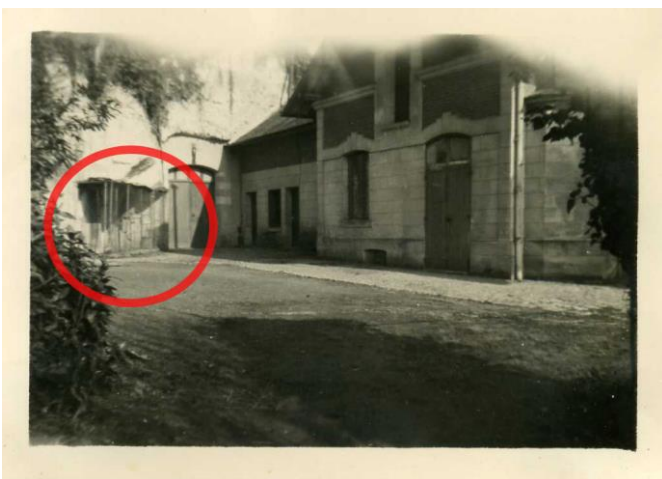


Figure 153 Noter qu'il a fallu étayer le rocher sur la gauche de l'image.(Intérieur du cercle rouge)

La ville de Tours avait récupéré un ensemble dégradé par les faits de guerre, il y avait, en plusieurs endroits, des traces des bombardements ; Les vitres de la verrière d'entrée avaient dû être soufflées, et avaient disparu... La priorité des édiles d'après-guerre était la reconstruction de la Ville de Tours. La cité avait souffert dès juin 1940, une grande partie avait brûlé, les ponts détruits, la rue Nationale bordée de ruines, et on peut s'interroger aujourd'hui de savoir comment cette population avait pu survivre durant toute la durée de la guerre dans un tel état de misère : Il faut se rappeler ce contexte difficile, qui explique pourquoi la communauté urbaine avait d'autres urgences à gérer, et pourtant elle n'avait pas négligé son effort...

N'oublions pas que le rocher surplombant la cour et le manoir peu présenter quelques risques ; les événements passés l'avaient démontré en 1961 avec l'effondrement d'une partie du coteau des Basses Rivières. Il a fallu sécuriser certains points comme le montre la photo précédente.

A ces risques permanents s'ajoute l'œuvre destructrice du temps, accélérée par la fermeture du musée, de l'humidité permanente des caves. Le réseau électrique est défaillant et requiert d'être totalement reconditionné. Les toitures sont aussi délabrées. Le rachat du Manoir par des particuliers, va permettre dans un premier temps d'entreprendre les restaurations prioritaires.

Restauration du pavillon

Nous ne chercherons pas à établir le détail des travaux entrepris par les différents propriétaires qui se sont succédés depuis cette « privatisation », mais il est certain que Mr Francis Rambure entreprit des restaurations importantes, tel que le signale Mr Bondel dans sa « Monographie de Roche-corbon », il semblerait qu'il se focalisa d'abord sur le pavillon Le fronton avait perdu une partie de sa gerbe florale. Un des modillons à tête de femme s'était décollé et était tombé. La famille Brosseau l'avait



Figure 155. La façade est endommagée par les années de non entretien



Figure 154. La verrière d'entrée resta longtemps sans vitrage, l'espace étant occupé par des cultures florales en pot. (Photo famille Brosseau)

signalé, en vain à l'autorité de la ville de Tours. Depuis, Il a retrouvé sa place ; son état est parfait, de même que le fronton dont quelqu'un a pris en charge sa totale restauration : merci à ceux qui ont permis la conservation et la transmission de cette propriété du XVIIIe. Il est vrai que cette « folie Louis XV » s'inscrit totalement dans cette douceur tourangelle, tellement en harmonie avec le théâtre de Marivaux ou les « Fêtes Galantes » de Watteau. Même aujourd'hui on s'attend à voir surgir, de derrière un bosquet, quelques personnages de la Commedia dell'arte, une bergère, une divinité antique, tous s'embarquant pour Cythère... La Loire, fleuve divin, fleuve des reines et des rois est si proche... Ses îles invitent à s'y réfugier loin du regard de ces philistins qui n'acceptent rien. Il suffit de se laisser séduire ; le manoir des Basses-Rivières n'est que l'embarcadère ; c'est à vous de

décider !

La Ville de Tours et ses services techniques avaient recherché la facilité de la circulation du visiteur. Les propriétaires vont privilégier le confort du résident, mettre en valeur le plaisir de vivre dans ce site bucolique ; Virgile aurait pu chanter la douceur de ces terres, de ces paysans, de ces vignes dont les vins liquoreux n'ont rien à envier aux terres de Toscane ou d'Emilie. Mais il fallut réhabiliter la capacité de jouir du lieu ; la verrière d'entrée avait été soufflée par ces années de guerre. Elle ne fut pas remise en état immédiatement ; cela ouvrait un terrain de jeu inespéré ; les encadrements métalliques constituaient une échelle invitant les enfants à l'escalade. Pourquoi s'en priver ?

Les Jardins



Figure 156. Les Basses-Rivières en 1961 ; le soin apporté aux jardins, de part et d'autre de la route est visible.

En 1965, la ville de Tours avait fait inscrire l'ensemble des jardins des Basses-Rivières, sur la liste complémentaire des monuments historiques. C'était une manière d'exprimer sa volonté d'embellissement de ces jardins par les équipes municipales. En contrebas de la route, pas d'arbre, mais des haies bien tracées, un parterre au bas de l'escalier qui, après avoir franchi la grille, permet de rejoindre la fontaine et le bassin qui lui sont accolés. Cette parcelle, séparée de l'ensemble lors de la cession de 1974 est pratiquement aujourd'hui à l'abandon. Seule la présence de la grille en fer témoigne de l'attention qui avait présidé vers 1770 lors de l'aménagement de ce côté de la route par Gabriel Bousannes-Mazery. Son utilisation changea selon les périodes ; avant l'installation du musée, elle était organisée en jardin potager, un peu comme actuellement au château de Villandry. La Ville de Tours le transforma en jardin floral, puis en parking.

Les jardins du Nord de l'ancienne route Nationale, ont eu un autre sort ; chacune des périodes, chacun des propriétaires a voulu marquer de son empreinte cette partie du domaine. Si on trouve de grandes similitudes entre la carte de la figure 75 et la photo aérienne de 1961 (fig.131), c'est oublier l'envahissement de l'espace par les arbres. Les photos aériennes enregistrent à la fois cette expansion et les abattages rendus nécessaires. Les transformations récentes sont conséquentes : les jardins situés au niveau du manoir ont été totalement reconfigurés : le sol a été redressé pour présenter une

surface parfaitement plate et supprimer la déclivité naturelle du terrain, les allées redessinées au carré, dans un style jardin à la française ; mise en place d'une fontaine, buis taillés, statuaires ; tout cela mettant en valeur l'orangerie aménagée dans le roc...



Figure 157 Photo du jardin prise probablement dans les années 1940 : cette photo montre une organisation des pelouses identiques à la figure précédente ; la statue avait déjà été déposée avant 1973. Au fond on voit les balustres qui surplombaient la route nationale ; source bibliothèque Municipale de Tours.

Une vue satellite (fig.152) récente révèle combien les arbres ont été éclaircis et permet de découvrir des allées parfaitement alignées.

Figure 158. Partie du jardin face aux pièces troglodytiques et à l'orangerie. La rigueur géométrique des allées a imposé de décaisser le sol pour le rendre parfaitement plat, effaçant sa déclivité naturelle.



Figure 159. Vue satellite récente, à comparer avec la figure 136, la végétation a été éclaircie ; les terrasses peuvent parfaitement être identifiées ; noter les villas au sommet du coteau.



Figure 160. De nouvelles statues ont été érigées.

La vigne n'a pas été oubliée : le charme de ces deux angelots embrassant des grappes de raisins, ceinturés pudiquement de feuilles de vigne, contrastent avec la vigueur de ce dieu Neptune : tourné vers la Loire, il semble inviter cette déesse locale à je ne sais quel partage !





Figure 161 La partie Ouest du jardin sous la neige (Photo A. Van der Straeten)



Figure 163. Dans cette partie du jardin, le paysagiste, a reproduit le drapeau de l'Union Jack, dans un style jardin à la française. Amusant ! (Photo A. Van der Straeten).



Figure 162. Escalier donnant accès aux différentes terrasses.



Figure 164. La plateforme au-dessus du manoir a été débarrassée de ses broussailles et engazonnée, ouvrant la perspective la Loire



Figure 165. Du sommet du coteau, vue sur la Loire, par une journée d'automne.

Chapitre 14

Histoire du fabuleux portail des Basses-Rivières

En fin d'année 2015, les propriétaires ont voulu redonner un peu de splendeur à la grille d'entrée du domaine. Ce portail dont le fronton s'orne d'une ferronnerie dont les éléments manifestement religieux interrogent. Quelle relation avec le château des Basses-Rivières ? Que signifient ces trois lettres D.U.C, qu'entourent un chapelet, une étoile... ?



Figure 166. La grille restaurée du Manoir des Basses-Rivières.

Si un les propriétaires n'avait pas posé la question, s'il ne lui avait pas donné quelques splendeurs en redorant les motifs, chacun serait passé sur la route départementale sans y prêter la moindre attention. Mais c'est une erreur ! Aujourd'hui, arrêtez-vous, admirez-le, il en vaut la peine !

Au hasard de mes recherches historiques à la bibliothèque de la Société Archéologique de Touraine, je suis tombé par le plus grand des hasards sur un article¹²⁶ publié en 1943 dans le bulletin de cette société ; en voici un extrait;

M. J.-E. WEELLEN fait une communication sur l'ancien hôtel de Baudry détruit par la guerre. Cet hôtel dont on ignorait jusqu'au nom, était, en dernier lieu, le siège de la Chambre des Métiers d'Indre-et-Loire dont le président, M. Gaillard, détient les archives de la maison. Jadis, l'hôtel qui se trouvait rue de Lucé, alias rue Chèvre (n° 5 ancien et 7 nouveau), relevait non loin des remparts qui surplombaient les fossés Saint-Georges et proche « du portail de Baudry », véritable porte de ville, ouverte probablement par l'un des maires de Tours de la famille Taschereau, seigneurs de Baudry. A moins que l'hôtel fût la maison de ville des Taschereau et qu'il ait donné son nom à la porte. C'était un grand corps de logis, de deux étages, avec comble à la française, cour pavée, servitudes et puits, le tout ouvrant sur rue par une porte à deux vantaux munie d'un guichet. **A une époque récente, cette porte fut remplacée par une très belle grille en fer forgé du XVIIIe siècle qui est encore en place. Cette grille provient du couvent des Dames de l'Union Chrétienne dont le monogramme, au-dessus d'une petite croix, se lit dans le fronton. A tous points de vue, ce travail de ferronnerie mérite de survivre à l'incendie de l'hôtel.** En 1740, l'hôtel de Baudry qui dépendait de la paroisse Saint-Hilaire et du fief de l'Aumônerie de Saint-Julien, était la propriété de Marguerite Bernier. Plus tard, vers 1760, il appartient à Étienne Gasnay, « bourgeois de Tours » et « maîtres de pension », qui laisse pour héritier son neveu J.-B. Gasnay, également maître de pension à Lisieux. En 1765, il est acheté par René-François Barbet, avocat au Parlement et au Bailliage et Siège présidial de Tours, et tombe dans la part de sa fille Charlotte-Jeanne-Justine Barbet, en l'année 1800. Pendant tout le XIXe siècle, l'hôtel de Baudry passa de mains en mains. M. J.-E. Weelen nomme Pierre-Jean Rolland, « officier de santé dentiste » et sa femme, Ursule JeufTrain (1811), le comte de Poix (1834), Jacques-Louis Blot (1858), Paul Viot (1871), M. Champigny (1895), antiquaire, qui abrita dans l'hôtel, pendant de longues années, le superbe carrosse des rois d'Espagne durant leur séjour forcé à Valencay sous l'Empire..”

Le Couvent des Dames de l'Union Chrétienne.



Figure 167 Plan de Tours établi par Eugène Giraudet indiquant le couvent des Dames de l'Union Chrétienne

¹²⁶ BSAT Tome XVIII page 271

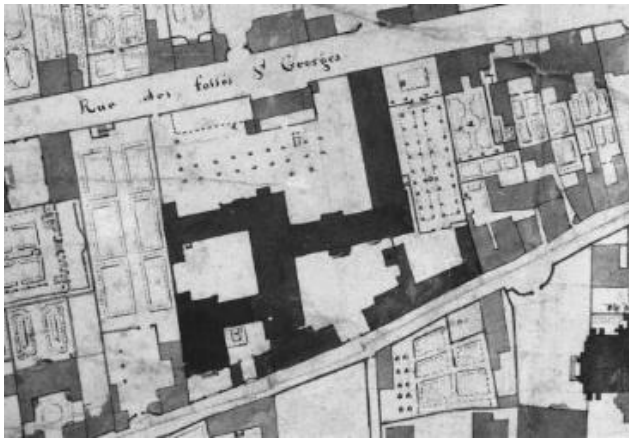


Figure 168 Plan du couvent avant la Révolution



Figure 169. Après le percement de la rue. Napoléon (aujourd'hui rue Buffon).



Figure 170 Aujourd'hui; seuls les bâtiments notés A, B et C datent de l'origine du couvent

Ce couvent fut construit¹²⁷ à la fin du XVII^e siècle. Il était dédié à une congrégation religieuse féminine : les Filles de l'Union Chrétienne, fondée en 1676 par l'un des chanoines du Chapitre de Tours, l'abbé Joseph Sain (1630-1708), qui devint évêque, et est enseveli dans l'édifice. Cette communauté prend résonance après le 18 octobre 1685, à Fontainebleau, lorsque le roi **Louis XIV** révoque l'**Édit de tolérance** signé à Nantes par son grand-père Henri IV en 1598. Une vingtaine de religieuses y résidaient : les Dames de l'Union Chrétienne ne recevaient que des veuves, et des demoiselles de la Religion Prétendue Réformée nouvellement converties, « pour tirer les femmes de l'hérésie de la secte calvinienne ». Cette congrégation resta très active au lendemain de la révocation de l'Edit de Nantes (1685). Cette communauté fut dissoute en 1790. Les bâtiments étaient implantés, au centre de Tours, entre « la rue Chaude » (actuelle, rue de la Préfecture), et la rue « des fossés St Georges » (rue Emile Zola). La carte publiée par Eugène Giraudet dans son « Histoire de Tours », reproduit ce qu'était la ville de Tours avant la Révolution. Le Couvent y est clairement représenté. (fig.147)

Les Archives du patrimoine¹²⁸ (Base Mistral/Mérimée) ont dans leurs archives en lignes des informations sur ce couvent, et en particulier les modifications qu'il subit au cours du temps : en l'an X (1802), on décide de percer la rue Napoléon (actuelle rue Buffon) ; on détruit une partie des bâtiments. La rue des Fossés St Georges est devenue la rue du Musée (aujourd'hui rue Zola). La rue « Chaude » avait été renommée, « rue Agnès Sorel » (Aujourd'hui, rue de la Préfecture).

Le 4 Germinal de l'an XIII (25 mars 1805), on fait l'inventaire des constructions ayant survécu ; l'objet est de les mettre en vente. Le descriptif nous est parvenu.¹²⁹ Mais on n'y retrouve pas trace de ce portail. On peut penser que c'est à cette époque (1802-1803) que l'on déplaça ce portail rue de Lucé.

¹²⁷ <http://www.musiqueautemple.fr/SITE-PC1/page6temple.html>

¹²⁸ <http://www.culture.gouv.fr/documentation/memoire/HTML/IVR24/IA00071195/index.htm>

¹²⁹ ADIL cote 3E6/251

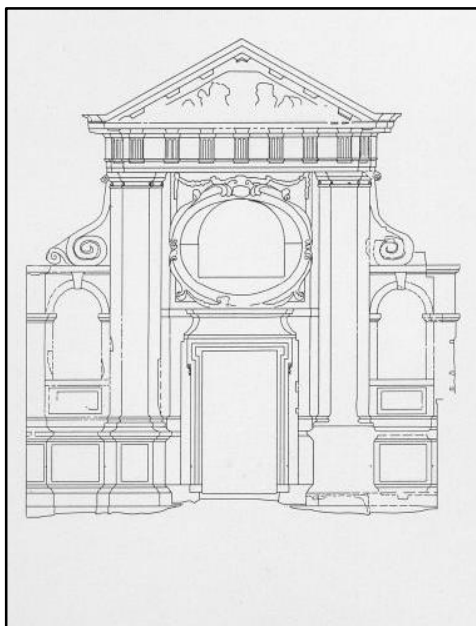


Figure 171 La chapelle des Dames de l'Union Chrétienne devenue temple Protestant

Ne survécurent de l'ensemble du couvent, que la chapelle désaffectée, le logis de la Mère supérieure et un bâtiment conventuel. (Repères A, B et C de la figure 150). On peut les observer encore aujourd'hui.

Contrairement à beaucoup d'autres propriétés saisies, l'église ne fut pas vendue vers 1790 comme bien national. L'administration y fit transporter en 1792, les plantes exotiques du jardin de Marmoutier, puis le convertit en arsenal en Avril 1796. Elle y établit, plus tard un pensionnat de garçons.

La Chapelle fut acquise par le Sieur Bucheron avant de devenir la propriété de Monsieur de Vildé. **En 1816, des Anglais commencent à s'établir en Touraine et furent à l'origine du renouveau de l'Eglise Protestante en Touraine.** La communauté réformée, disparue depuis la Révocation de l'Edit de Nantes (1685) s'était reconstituée en 1838, et les Anglais affermaient la propriété de Monsieur de Vildé, pour l'utiliser comme temple anglican. Ce lieu est aujourd'hui le Temple de l'Eglise Réformée de Touraine.

On peut penser que Sir William Richmond Nixon fréquenta ce temple sans préjuger que le portail de l'ancienne congrégation serait un jour aux Basses Rivières. On peut même imaginer qu'il fut de ceux qui initièrent la location de la chapelle.

La médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine fournit le tableau ci-dessous.

	Monuments historiques
édifice / site	Ancien couvent des Filles de l'Union Chrétienne
localisation	Centre ; Indre-et-Loire ; Tours
adresse	7 rue de Lucé
dénomination	couvent
éléments protégés MH	clôture
époque de construction	18e siècle
historique	La grille fermait autrefois une porte de l'enclos du couvent, dont la chapelle fut ensuite affectée au culte protestant. Elle remplaça, à une époque récente, la porte d'entrée de la cour de l'hôtel Baudry, rue de Lucé, hôtel qui fut détruit par un incendie en juin 1940. La grille est demeurée en place. Le fronton présente, au-dessus d'une petite croix, le monogramme des religieuses, et est amorti par une tiare accostée de palmes.
décor	ferronnerie
propriété	propriété d'un établissement public ; propriété de la région
protection MH	1946/06/27 : inscrit MH

	La grille d'entrée : inscription par arrêté du 27 juin 1946
intérêt œuvre	D'après la DRAC, cet édifice semble avoir disparu (il n'a pu être localisé).
type d'étude	Recensement immeubles MH
référence	PA00098145
date versement	1993/09/14

Quelle était la localisation de cette grille dans le couvent des Dames de l'Union Chrétienne ?

Définir cette grille comme étant une des grilles d'entrée du couvent n'est pas confirmé, et on peut imaginer d'autres configurations. Il suffit d'examiner la chapelle de St Grégoire des Minimes située dans la même rue pour comprendre l'utilisation que l'on faisait de tels ouvrages de ferronnerie. En effet cette autre chapelle possède une magnifique grille séparant le chœur de la nef. Cette grille est de la fin du XVIIème siècle, date proche de la construction du couvent des D.U.C : les deux grilles sont probablement de la même période, certains motifs se ressemblent.... Il semble plus conforme aux usages religieux de cette fin du règne de Louis XIV de la concevoir comme une séparation du chœur de la chapelle. D'ailleurs différents textes le laissent entendre.



Figure 172. La grille du chœur de la chapelle St Grégoire des Minimes, rue de la préfecture à Tours (document bibliothèque de l'Architecture et du Patrimoine).

L'Hôtel de Baudry, 7, rue de Lucé.

Nous avons déjà rencontré cette famille lors de l'historique des propriétaires des Basses Rivières. L'hôtel de Baudry fut probablement construit par Gabriel Taschereau de Baudry, chevalier Seigneur de Baudry, conseiller du roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, intendant des finances. Gabriel Taschereau avait épousé Philippe¹³⁰ Taboureau, sœur d'Alexandre Taboureau ; Cet Alexandre Taboureau est le propriétaire supposé être le bâtisseur du Manoir du Basses Rivières. C'est étonnant de constater comment tous ces événements sont enchevêtrés, et font, que les mêmes noms, les mêmes individus se retrouvent à des instants et des lieux différents. Malheureusement cet hôtel particulier fut détruit en juin 1940 lors de l'incendie de Tours et que, seul le portail installé au XIXe siècle restait debout. Les Archives de la médiathèque du Patrimoine possèdent une photo de ce portail lorsqu'il était rue Lucé. La chose la plus remarquable dont il faut se souvenir est que ce portail est classé comme monument historique.



Figure 173. Photo du portail lorsqu'il se trouvait 7, rue Lucé.

Un portail disparu voire détruit !

Comment ce portail s'est-il retrouvé, à Rochecorbon aux Château des Basses rivières ? La réponse n'est pas immédiate lorsqu'on s'aperçoit que le tableau reproduit page précédente, et publié par les Archives du Patrimoine, précise que « d'après la DRAC, cet édifice semble avoir disparu (il n'a pu être

¹³⁰ Philippe pouvait être un prénom féminin

localisé) ». Il se trouvait rue Lucé en 1946 lors de son classement. Le document dont est tirée la photo ci-contre est encore plus explicite ; le commentaire déclare, en 1972, cette grille comme « détruite » !

L'installation de la grille aux Basses Rivières



Figure 174. Extrait d'un film tourné en 1965 ; on y découvre le portail.

Le cheminement de cette grille n'a pas été manifestement enregistré, et sa traçabilité a été perdue. En 1965, l'INA tourna un petit film pour signaler l'ouverture du « Musée d'Espélosin », à Rochecorbon. Dès le début du film, on découvre l'image du portail. C'est bien celui des Dames de l'Union Chrétienne, celui déplacé rue Lucé à l'hôtel de Baudry. Il a été transféré dans son intégralité. Une différence, par contre ; La tiare qui surmontait le fronton a disparu. Est-ce volontaire ? Peut-être a-t-on

voulu limiter les symboles religieux...

Un document publié par Mr Lossky, en Novembre 1963, dans la revue *Vinicole Internationale* du vin (Numéro 114) indique « *En franchissant la riche grille Louis XV du jardin, le visiteur découvre à l'entrée des caves....* ». L'examen de publications des années précédente ne signale pas la présence de cette grille en 1951 ni 1954.



Figure 175. Le fronton du portail aujourd'hui a retrouvé une splendeur qu'il n'a peut-être jamais connue.

Il existe cependant un témoignage ; celui de Mr Brosseau : il fut durant des années le guide et gardien du musée. Il opérait sous la direction de Mr Lossky. Il est aujourd'hui disparu, mais très passionné de l'histoire locale, de son métier, de son dévouement pour cette propriété et son

musée, pour lequel il s'était investi sans limites, il tenait un cahier où il annotait mille choses. Il avait assisté à l'installation de cette nouvelle grille et avait écrit ;

- « c'est Mr Lossky, qui a fait poser la grille d'entrée Louis XV, provenant de la chapelle des Filles de l'Union Chrétienne.... ».

Madame Brosseau, son épouse, qui habita aux Basses-Rivières de 1952 à 1973, se souvient de l'installation du nouveau portail par l'entreprise Guillaume de Rochecorbon. Jean Guillaume Guglielmini, interrogé sur ce point se rappelle les visites de Boris Lossky à son père, et qu'effectivement ce dernier avait travaillé dans la propriété sans se rappeler les tâches précisément effectuées.

Quel était le portail précédent ?

Si on prend en compte la taille des piliers, leur hauteur, leur sommet plat, on croit reconnaître un style familier dans la région ; précisément une entrée comportant un portail de bois massif, souvent orné de blason ou hampes florales, le tout protégé des pluies et autres intempéries par une toiture reposant sur les deux piliers. Tel était le scénario qui paraissait le plus crédible, jusqu'au moment où la famille Brosseau (Didier et Joëlle) feuilletant leurs albums de famille nous fassent découvrir la réalité ; le portail précédant était déjà une grille de fer forgé.

Cette substitution s'opéra donc entre 1955 et 1963 : comment se fit-il que le portail ne soit pas signalé lors du classement sur la liste supplémentaire des monuments historiques le 6 mai 1965 ? Ce ne fut probablement qu'un oubli !



Figure 176 La grille d'entrée en 1951; photo famille Brosseau

Chapitre 15

Conclusions

Est-il possible de conclure après une histoire aussi complexe ? Sachant que rien n'est terminé et que personne ne peut présager de ce que sera demain. On ne peut donc faire que des remarques.

La première remarque qui s'impose est de constater que l'attractivité de Rochecorbon s'étend bien au-delà des frontières de l'hexagone. Les Anglais ont manifestement une prédilection pour ce coin de France ; il est vrai que Richard Cœur de Lion les avait précédés en venant assiéger le château, le coin a dû lui plaire et il a passé le message ! Beaucoup de légende les concernent ; l'escalier des Anglais de St Georges porte leur nom, sans oublier l'histoire qu'on raconte à leur propos vers Voligny et la vallée des Gaves. Il n'est pas certain que tout Rochecorbonnais en ait conscience.

Cet engouement non uniquement britannique ne s'est pas désuni et perdue. Rochecorbon s'y retrouve car ces personnes souvent fortunées laissent localement leurs empreintes en construisant, aménageant ou simplement conservant ce que les originaires du lieu ne voient pas. Leur séjour s'accompagne d'une très grande discrétion ; probablement ils ne veulent pas être dérangés et peu de publicité accompagne leurs séjours. William Richmond Nixon fut de ceux-là ; seule une tombe au cimetière se rappelle de lui en portant son nom, sinon pas de trace dans les archives locales ou les journaux : dommage, car bien qu'étant d'une autre nationalité ils sont devenus des Rochecorbonnais. Leur Nationalité ils ne l'avaient pas choisie, mais de devenir Rochecorbonnais ; oui.

Les personnages comme William Richmond Nixon sont des personnages d'envergure ; il a marqué son époque en participant de manière active aux événements majeurs de son époque. Ces situations ont révélé son caractère, son enthousiasme et son engagement révélant un homme exceptionnel. On peut imaginer que, dans sa vie tourangelle, il avait conservé cet allant, cette capacité d'engagement et de décision et qu'il fut un fervent défenseur de cette région qui l'adoptait ; il se passionna pour les Basses-Rivières les aménagea, y attira d'autres « investisseurs » potentiels qui s'installèrent localement. Son amitié témoignée avec le Dr Lebled est en soit une preuve, non seulement de l'intégration de William vis-à-vis des édiles locaux, mais aussi d'une image « positive » de l'individu.

Il faut reconnaître que le domaine des Basses-Rivières est magique ; c'est l'écrin d'un bijou qui conserve mille ans d'histoire locale. La famille d'Espélosin l'a bien compris de même que la ville de Tours lorsqu'elle tentera d'en faire un musée. Ce fut un échec, laissant beaucoup de frustrations à tous ceux qui avaient soutenu le projet. Mais comme pour un Phoenix, cet échec fut salutaire : la propriété fut vendue à des acquéreurs motivés de restaurer une splendeur endommagée par des années, non de négligence, mais de carence de subsides. Cette période est derrière nous, et il faut rendre grâce à ces propriétaires successifs qui démontrèrent leur amour de l'endroit en effectuant toutes les restaurations et embellissements.

Merci à eux !

Annexe 1

Carte des lieux concernant William Richmond Nixon ou ses proches.

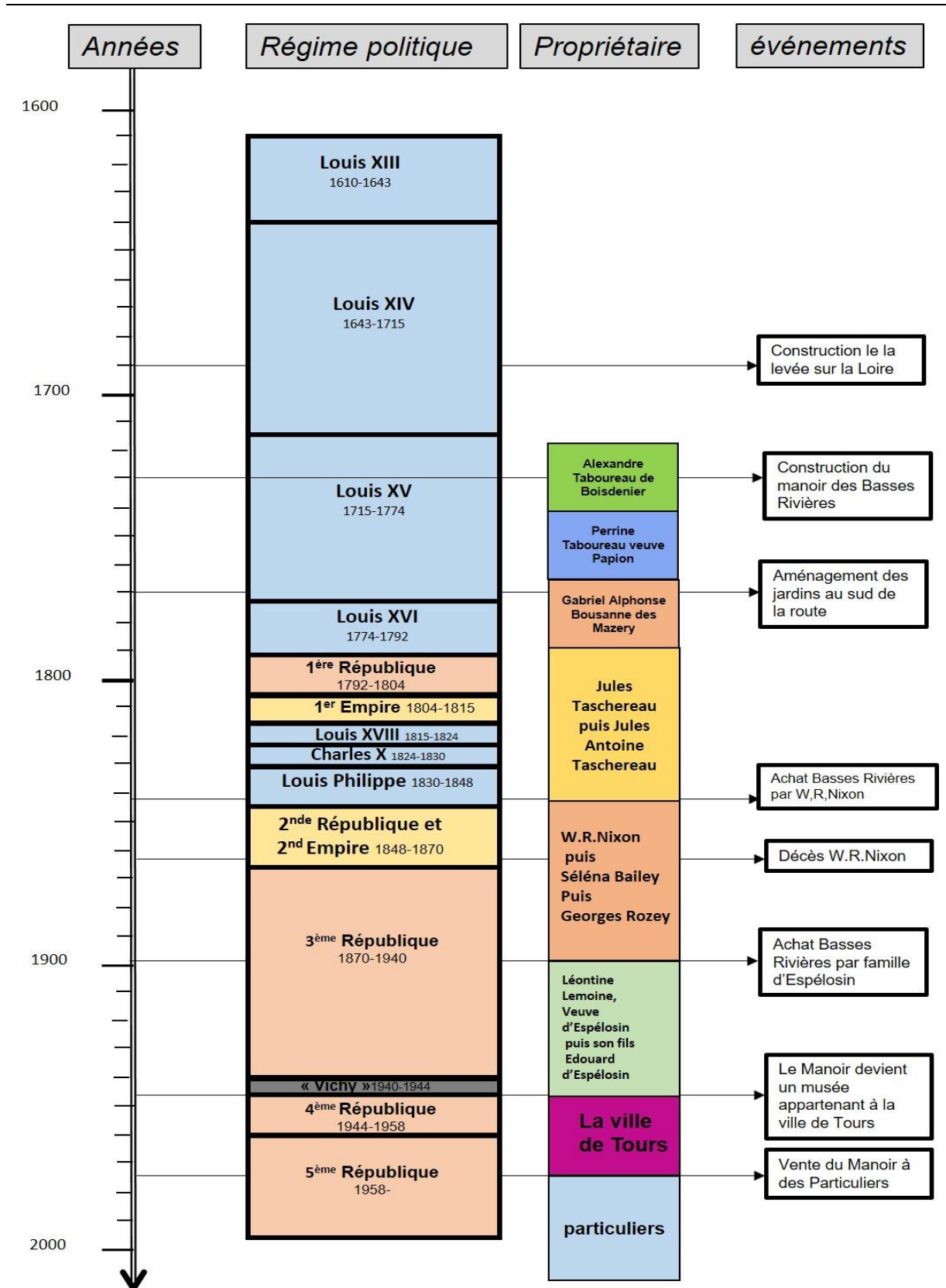
Attention, contrairement à l'usage actuel, le Nord est orienté vers le bas de la page et non vers le haut. Cette carte et les lieux indiqués signalent les endroits proches de Tours où cette histoire se déroule



Réf.	Lieu	Acteurs	Motivation et période
1	Vaugenêt (St Cyr)	William Richmond Nixon	Pension
2	La Moisanderie (St Cyr)	idem	Propriété (1837-1842)
3	La Bagatelle (St Symphorien)	idem	Propriété (1837-1845)
4	Manoir des Basses Rivières (Rochecorbon)	Idem	Achat 1842
5	Belle vue (St Symphorien)	Georges Rozey	héritage
6	La Fontaine (St Cyr)	Herbert Sharland	Achat (1872-186-98)
7	Maison à Tours (rue de St Symphorien)	Georges Rosey)	(?-1898)

Annexe 2

Quelques dates



Annexe 3

Familles Taboureau et Papion

Ce qui suit est un extrait de l'**Armorial Général de Touraine**, Société Archéologique de Touraine. Est recopié ci-après ce qui est signalé sur les familles Taboureau et Papion.

TABOUREAU DES RÉAUX, d'Orval et de Louy (XVIII^e siècle). Louis Taboureau, Sgr des Réaux, conseiller secrétaire du roi, mourut à Paris le 30 mai 1746, laissant trois enfants de son mariage avec Philippe Masse :

1° Louis-Mathurin Taboureau, Sgr des Réaux, grandmaître des eaux et forêts au département du Lyonnais, marié, en 1717, à Catherine-Geneviève Bazin, dont il a eu un fils, Louis-Gabriel des Réaux, conseiller au Parlement (24 mai 1740);

2° Jacques-Mathurin Taboureau, Sgr d'Orval, trésorier général des bâtiments du roi, marié, en 1733, à Catherine- Cécile Péan de Mosnac ;

3° Philippe Taboureau, femme de Gabriel Taschereau Sgr de Baudry et de Linières, conseiller d'Etat et intendant des finances.

Louis Taboureau, Sgr des Réaux, chevalier de Saint-Louis, comparut, en 1789, à l'Assemblée de la noblesse de Touraine convoquée pour l'élection des députés aux Etats-généraux.

D'azur, au chevron accompagné en chef de trois étoiles mal ordonnées, et en pointe d'un croissant, le tout d'or. (D'après Dubuisson) d'argent chargé d'un lion courant, de sable (d'après La Chesnaye-des-Rois).

Nota ; cette généalogie oublie, Alexandre Taboureau de Boisdenier fils de Louis Taboureau et Philippe Masse, né le 8 février 1682 à Tours. Il épousa Anne madeleine Jahan. Il mourut le 20 Avril 1838 à Tours. C'est lui qui construisit le Manoir des Basses Rivières.

PAPION, PAPION DU CHATEAU, — Famille originaire du Poitou. Elle a formé plusieurs branches, dont une s'est fixée en Touraine.

Pierre-Antoine-Claude Papion, né à Tours, le 46 janvier 1713, fils de Pierre Papion, mourut à Tours, le 12 juillet 1789. Après avoir suivi la carrière des finances, il fut directeur de la manufacture royale de damas et de velours, façon de Gênes, établie à Tours, et qui lui avait été cédée par Julien Soulas, son beau-père (1760). Au mois d'octobre 1784, il reçut des lettres de noblesse qui furent enregistrées les 14 mai et 4 septembre 1782, au Parlement et à la Chambre des Comptes de Paris.

Il est auteur de divers ouvrages, entre autres, d'un roman intitulé : *Histoire du prince Bazile, de la Solution des trois fameux problèmes de géométrie*, Paris, Cellot., 1787, in-8°.

Deux fils sont nés de son mariage avec Perrine-Catherine Soulas.

- L'un, Pierre-Julien-François Touraine. Parmi plusieurs écrits qu'il a publiés sur le commerce et les finances, on remarque un Mémoire sur l'administration générale du commerce, et un autre Mémoire sur la révision des titres hypothécaires. Il mourut à Tours le 5 mars 1818.

- Le second fils de Pierre-Antoine-Claude Papion, décédé le 18 décembre 1792, a publié aussi divers ouvrages, entre autres un Mémoire sur la mendicité ; un Mémoire sur le crédit public ; un Éloge de Louis XII, qui obtint le prix de l'Académie

Documents Notariés enregistrés dans l'étude de Nicolas Gaudin, Notaire à Tours

Ceci est la liste des actes de cette étude mentionnant le nom de Taboureau : si ces actes sont listés, il n'est pas certain qu'ils soient accessibles. Mais leur existence fournit par elle-même des informations.

Périodes 1722-1742 ; (ADIL3E4/726)

- 1722 Contrat de Mariage Alexandre Taboureau, Melle Jahan
- 17 avril 1723 contrat de vente d'une maison entre taboureau et Jean Baptiste Covan
- 19 nov. 1723 : en marge du partage du 30 juillet 1713 [Taboureau]
- 23 avril 1724 acte Alexandre taboureau
- 2 février 1725, contrat de mariage entre Melle Leroux Françoise et Jeau Taboureau
- 1^{er} Juin 1725 Alexandre Taboureau au profit du chapitre de St Gatien
- décembre (?) 1725, Donation mutuelle Alexandre Taboureau et sa femme.
- 21 nov. 1725, Obligation par Anthoine Maillot/Taboureau
- 9 juillet 1731, abandon d'une maison par Gourdier au sieur Taboureau
- 3 mars 1736 Bail Taboureau/Mistoufflet
- 8 mai 1737 rente Papion
- 30 janvier 1738 Echange entre Sébastien Papion et Perrine Taboureau
- 3 juin 1738 Inventaire de la veuve Taboureau de Boisdénier en présence de la veuve et de tous les héritiers.
- 14 aout 1740 bail a terme Vve Taboureau
- sept 1740 Bail Veuve Nicolas Taschereau
- 1^{er} mai 1741 vente Papion/Papion
-

Périodes 1765-1766 ; (ADIL3E4/727)

- 22 mai 1765 dépôt du testament de Dame Perrine Taboureau née Papion
- 29 mai 1765 consentement donné par rapport au testament
- 28 aout 1765 vente de la closerie Château-Vert
- 28 aout 1765 vente de la closerie des Basses-Varennes¹³¹ au sieur Bousanne Des Mazery
- Octobre 1765 Ventilation de la closerie des Basses-Varennes par Bousanne des Mazery
- 26 juillet 1766 Contrat de Mariage d'Antoine Bousanne.

¹³¹ Bien qu'enregistré sous la rubrique « les Basses-Varennes », il s'agit bien des « Basses-Rivières » de Roche-corbon

Annexe 4

Famille Taschereau

Ce qui suit est un extrait de l'**Armorial Général de Touraine**, Société Archéologique de Touraine. Est recopié ci-après ce qui est signalé sur les Taschereau

TASCHEREAU, Éc, Sgrs de Baudry, des Pictières, de Ballau, de Narbonne, de Linières, de Bléré, de St-Libert (à Tours) ; de Viou, paroisse de Cérelles, — des Cameaux, etc...

Famille originaire de Touraine et anoblie dès 1492 par l'élection, à l'échevinat de Tours, de Pierre Taschereau, marchand de draps de soie.

Son fils **Jean**, son petit-fils **Michel** et son arrière-petit-fils **Jean** furent également échevins. Ce dernier épousa Marie Gallant, fille d'Aule Gallant, Sgr de Montorant et de Bezay, élu capitaine et échevin de Tours, en 1589, et maire de cette ville en 1597.

Ce **Jean Taschereau** est le premier de la famille que nous voyions ajouter un nom de fief au sien ; il prit la qualité de Sgr de Baudry. Il mourut en 1640.

Parmi les fonctionnaires et les dignitaires ecclésiastiques qu'elle a donnés à la Touraine on remarque :

- **Gabriel Taschereau**, Sgr de Linières, conseiller du roi, grand-maitre enquêteur et général réformateur des eaux et forêts de France au département de Touraine (1644).
- **Michel Taschereau**, avocat ; au siège présidial de Tours, bailli de Marmoutier (1660) ;
- **Michel Taschereau**, receveur des décimes, à Tours, et échevin de cette ville, mort avant 1684 ;
- **Jean Taschereau**. Éc., Sgr de Baudry, conseiller du roi et son avocat au bailliage et siège présidial de Tours (1679-82), lieutenant particulier en la même juridiction (1685) ;
- **Pierre Taschereau**, Sgr des Pictières, conseiller du roi, receveur des décimes, à Tours, échevin de cette ville (1684) ;
- **Michel Taschereau**, Sgr de la Haye, secrétaire du roi, à Tours (1686) ;
- **Michel-Jean-Baptiste Taschereau**, conseiller du roi, trésorier-général au bureau des finances de Tours (vers 1698) ;
- **Gabriel Taschereau**, Ec, Sgr de Baudry, conseiller du roi, lieutenant-général de police, ancien et alternatif des ville, faubourgs et banlieue de Tours, maire de cette ville en 1709, puis lieutenant-général de police de la ville de Paris, intendant des finances (1722), conseiller d'Etat (1740), mort le 22 avril 1755, âgé de quatre-vingt-deux ans ;
- **Michel-René Taschereau**, conseiller du roi, trésorier général de France à Tours, décédé en 1718
- **Philippe Taschereau des Pictières**, clerc-tonsuré, chanoine et prévôt de St-Martin de Tours, mort le 12 février 1748 ;
- **Jean Taschereau de Baudry**, prêtre, chanoine prébendé, puis doyen en dignité de St-Martin de Tours, maire de Tours en 1722, abbé de Fontaines-les-Blanches (1712-52), décédé le 11 octobre 1752 ;
- **Bertrand-César Taschereau de Linières**, chanoine prébendé et trésorier en dignité de St-Martin de Tours (1752), abbé de Gastines (1725-65), décédé le 17 février 1765 ;
- **Jean-Joseph Taschereau**, conseiller du roi, trésorier-général de France, à Tours (1774) ;
- **Gilles-Louis Taschereau des Pictières**, chanoine et prévôt de Léré en l'église de St-Martin de Tours, décédé le 5 novembre 1783 ;
- **Antoine Taschereau**, lieutenant particulier au bailliage et siège présidial de Tours (par provisions du 20 juillet 1785), juge au tribunal criminel du département d'Indre-et-Loire, conseiller à la cour royale d'Orléans, mort le 7 janvier 1817 ;

- **Jules-Antoine Taschereau**, né à Tours le 28 frimaire au X, secrétaire-général de la préfecture de la Seine et maître des requêtes (1830-31), député de l'arrondissement de Loches (1839), représentant d'Indre-et-Loire aux Assemblées constituante et législative, administrateur-général, directeur de la Bibliothèque impériale.
- **Pierre Taschereau des Pictières**, Chev., Sgr de la Carte de Ballan, de Narbonne, etc., ancien capitaine de hussards, chevalier de St-Louis, fils de Pierre Taschereau, Sgr des Pictières, lieutenant d'artillerie, comparut, en 1789, à l'Assemblée électorale de la noblesse de Touraine.
- **Michel Taschereau, Sgr de la Haye**, secrétaire du roi (1686), portait, d'après l'abbé Goyet :
 - *D'argent, à trois roses de gueules, pointées de sinople.*
- **N. Taschereau**, prêtre, curé d'Azay-le-Rideau (vers 1698), et N. Taschereau, demoiselle, portaient, d'après l'*Armorial général* :
 - *D'argent, à un chevron de sable, accompagné de trois coquilles de même.*
- **Michel-Jean-Baptiste Taschereau**, trésorier-général de France, à Tours, vers 1698, portait, d'après l'*Armorial général* :
 - *D'argent, à un rosier de trois branches, de sinople, sur une terrasse de même, chaque branche produisant une rose de gueules.*
- **Pierre Taschereau**, Ec, vivant vers 1698 ; Jean Taschereau,
- **Gabriel Taschereau** et Jean Taschereau de Baudry, portaient, d'après l'*Armorial général*, les armes qui précèdent, avec cette seule différence que les roses étaient boutonnées d'or.
- **N., veuve de N. Taschereau**, échevin de Tours (vers 1698), portait, d'après l'*Armorial général* :
 - *D'azur, aune étoile à huit rais, d'or : au chef de, même chargé de trois nêfles de sinople.*
- **Marthe Bellegarde, femme de Pierre Taschereau**, receveur des décimes, à Tours, portait, d'après le même recueil :
 - *De gueules, à une cloche d'argent, balaillée d'or.*
- **René Taschereau**, greffier des rôles de la paroisse de la Chartre, portait, d'après le même recueil :
 - Parti d'or et de gueules, à une tasse de l'un en l'autre.
- **Pierre Taschereau des Pictières**, Chev., Sgr de la Carte de Ballan, et qui comparut à l'Assemblée électorale de la noblesse de Touraine, en 1789, portait, d'après M. Lambron de Lignim :
 - *D'argent, au rosier de sinople, fleuri de trois roses de gueules, sur une terrasse de sinople ; écartelé de Cothureau, qui est d'argent, à trois lézards grimpants, de sinople, 2, 1.*

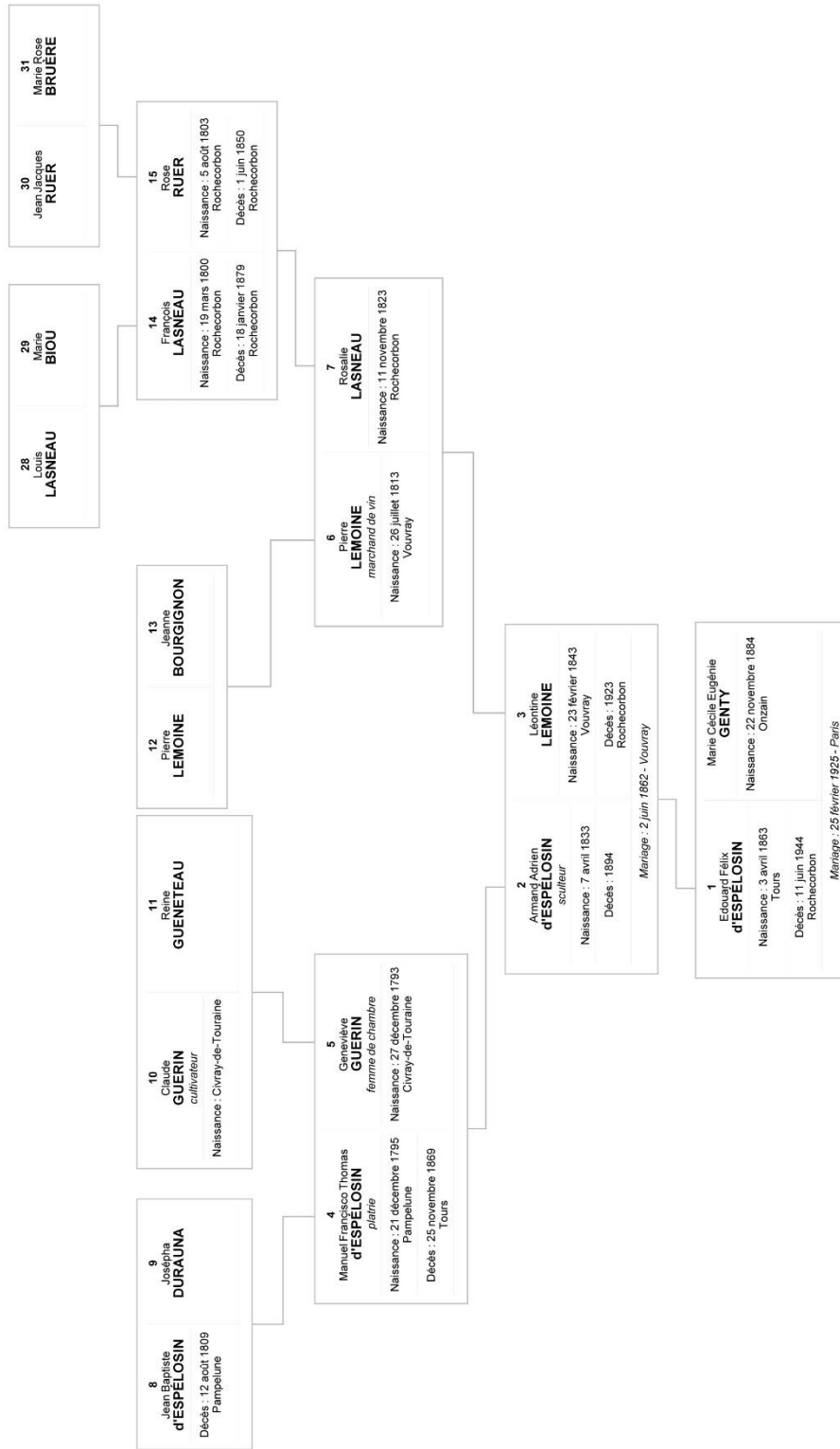
Ces armes sont indiquées, ainsi qu'il suit, au nom de Taschereau, Sgrs de Baudry, de Lignières, dans l'*Armorial de Dubuisson*, T. II, p. 105 :

- *Écartelé, au premier et dernier quartiers d'argent, à un rosier de trois roses de gueules, feuillé et tigé de sinople, sur une terrasse de même ; aux 2 et 3 d'argent, à trois lézards de sinople.*

Annexe 5

Généalogie Edouard d'Espélosin

Ascendance et descendance de d'ESPÉLOSIN Edouard Félix et de GENTY Marie Cécile Eugénie



Annexe 6

Quelques informations complémentaires

Dernières informations sur la grille des Dames de l'Union Chrétienne.

Lorsque j'avais découvert que cette grille « perdue » rue de Lucé existait toujours et avait été installée au Manoir des Basses Rivières, j'en avais informé les services de la DRAC d'Orléans dans la personne de Monsieur le Conservateur en charge des Monuments d'Indre et Loire et du Loiret. L'accueil fut extrêmement positif autant à mon appel téléphonique ainsi qu'à mon courrier. Je reçus réponse, me signalant qu'une suite y était donnée ;

« J'ai complété notre base de données avec ces informations et vais solliciter le bureau de la protection au ministère afin de voir quelle est la suite à donner à cette situation inhabituelle. En effet, la protection d'un monument au titre des monuments historiques génère la création d'un périmètre d'abord autour de ce monument. En vous renouvelant encore les remerciements de notre service... »

On est donc, en droit d'attendre une évolution du dossier favorable à la commune Rochecorbon (enrichissement du Patrimoine reconnu) et des Propriétaires qui ont su mettre en valeur cette grille, sans en connaître exactement la valeur historique.

Les Propriétaires depuis 1973 et l'impératrice Sissi

Le récit fait dans cet ouvrage sur l'histoire de ce manoir cherche à mettre en exergue les restaurations et aménagements apportés par ses derniers propriétaires, mais reste volontairement discret sur les individus eux-mêmes : il s'agissait de respecter leur intimité. Il ne sera fait qu'une exception, celle concernant les enfants de Rambure qu'avaient découverts les enfants Brosseau lors de l'acquisition de 1973 (voir page 118). Il s'agissait d'une petite fille (Alix Véronique Marie) et d'un petit garçon (Charles Henry). Le destin de Charles Henry est plutôt inattendu dans la mesure où il épousera¹³² le 18 mai 1996, à Székesfehérvár¹³³, la princesse¹³⁴ Monika-Ilona de HABSBOURG-LORRAINE, *Princesse Impériale et Archiduchesse d'Autriche, Princesse Royale de Hongrie et de Bohême*.

La Princesse Monika-Ilona de HABSBOURG-LORRAINE est une descendante directe de l'Empereur François Joseph d'Autriche et d'Elisabeth de Wittelsbach de Bavière, plus connue sous le nom de SISSI. Il est fait allusion page 90, à son assassinat de 1898, dans la copie de l'exemplaire du « Petit parisien », journal qu'avait financé Georges Rozay. Georges Rozay décéda, aussi, de mort violente cette même année 1898....

Qui aurait pu imaginer un lien entre l'Impératrice SISSI et Rochecorbon ?

¹³² Une petite fille naîtra de cette union Clara Marie de Rambure (1/11/1998 Neuilly)

¹³³ Ville de Hongrie, au Nord-Est du lac Balaton

¹³⁴ en réalité "Monika-Ilona Maria Carolina Stephanie Elisabeth Immacolata Benedicta Dominica de HABSBOURG-LORRAINE d'Autriche"

Remerciements

Si je me suis lancé dans la rédaction de cette monographie, c'est après une discussion avec Mr Arthur Van der Straeten, un des propriétaires actuels du Manoir. Son intérêt m'a motivé : je suis personnellement très sensible au regard qu'ont les « étrangers » pour ce coin de France ; c'est un regard de passion que je partage, étant moi-même né sous d'autres cieux ; personne n'aime plus la Touraine que ceux qui viennent d'ailleurs et la découvre, un peu comme une jeune épousée ; on est prêt à lui sacrifier ses passions. Il n'en fallait pas plus pour me décider.

Dans le cas présent je dus fouiller l'histoire de cette propriété, son évolution, la vie des différents propriétaires ; vite, découvertes après découvertes s'est révélée la richesse des personnages, des événements cachés sous ces pierres. D'autres m'ont supporté, apportant conseils, informations, documents ; qu'ils soient tous remerciés par ces lignes, sachant que bien souvent je ne les ai pas mentionnés dans le cours de mon récit. Tout d'abord la famille Brosseau ; Didier et Joëlle qui avaient grandi dans cette propriété auprès de leur papa, guide du musée d'Espélosin et, interrogés, sollicitèrent la mémoire de leur maman. Leurs souvenirs et leurs encouragements furent précieux, ainsi que le support apporté par Lydie à la correction de ces lignes.

Je n'oublierai pas Mme Danielle Laborde Castérot, descendante de John Bailey le « faiseur de dentelle » père de Séléna Bailey, Christian Cordat dont la généalogie m'a mis sur la piste de cette dame. E puis plus récemment je découvris l'existence de Charlotte Covill ... Charlotte est une descendante britannique de John Bailey et lors de ses recherches historiques sur sa famille avait eu accès à ma première publication sur « le Manoir des Basses-Rivières »,. Dans mes écrits elle découvrait la partie de l'histoire de sa famille s'étant déroulée en France, et elle était même venue à Rochecorbon pour observer les lieux, les propriétés, les paysages qu'avaient découverts sa famille En nombre limité, Charlotte Covil publia son ouvrage « **Lunatics & Lace Makers, the travaux and adventures of three generations of one family through the long 19th century** ». Gentiment, Charlotte m'a fait parvenir une copie de son travail ; Je ne vais pas le reprendre ici totalement, mais je l'ai utilisé pour modifier l'édition précédente de cet ouvrage. Mais aussi, une attention toute particulière pour Francine Fellrath, la remerciant du support apporté dans le cadre de la Société Archéologique de Touraine, et bien sûr, plus anonymement les services des Archives Départementales d'Indre et Loire et des Archives Municipales de Tours,

Merci aussi à bien d'autres que je n'oublie pas.

Une attention toute particulière à Evelyne, mon épouse, qui fut continument, le premier témoin de l'avancement de mes recherches en étant l'auditrice patiente de mes explications et commentaires interminables.

Du même auteur

- **Le Château de la Tour, Rochecorbon**
- **Rochecorbon, au fil de l'eau au fil du temps**
- **Le Manoir des Basses Rivières**
- **Le Sud de la Seigneurie de Parçay, et les écarts de Saint-Georges sur Loire**
- **Une Histoire de Parçay Meslay**
- **20 décembre 1870 : Parçay-Meslay Champ de bataille.**

Éditeur : Robert Pezzani, Parçay-Meslay

Note. Ces publications sont faites sans rétribution de l'auteur.

Bibliographie

Cette bibliographie inclut la liste des références indiquées dans les notes de bas de page.

- La « London Gazette » (disponible sur Internet)
- The Yorkshire Post and Leeds Intelligencer (Saturday August 8, 1868)
- John A.Hall. A history of the Peninsular War Volume VIII
- Lord Seaton's Regiment, (the 52nd light infantry in the Peninsula
- Lord Seaton's Regiment, (the 52nd light infantry) at the battle of Waterloo par William Leeke
- « A history of the Machine-Wrought Hosiers and Lace Manufacture”
- Le patronat du Nord sous le Second Empire : une approche prosopographique » Par Frédéric Barbier, Jean-Pierre Daviet
- « Les Anglais en Touraine au XIXe siècle » par Michel Laurencin dans Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Touraine, 1991
- Handbook for English Visitors, in Tours and Touraine: disponible sur Gallica
- « Château et Manoirs de Touraine » par l'Abbé Bourderieux, édition Les nouvelles éditions Latines
- Revue Vinicole Internationale du vin (Numéro 114) de novembre 1973
- Les Britanniques à Douai de 1800 à 1900. Mémoires de la Société Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai
- Journal de Douai ; « l'Indépendant » du mardi 30 mai 1876
- The Digest: Annotated British, Commonwealth, and European Cases, Volume 50
- The Law times reports: containing all the cases argued and determined in the House of Lords ... ; together with a selection of cases of universal application decided in the superior courts in Ireland and in Scotland. London: Law Times Office, 1860-1948
- Régents et gouverneurs de la Banque de France sous le Second Empire Par Alain Plessis
- La Société du Petit Parisien ; entreprise de presse, d'éditions et de Messageries : Histoire du plus grand quotidien de la IIIe République, par Francine Amaury 1972.
- <https://gertrude-diffusion.poitou-charentes.fr/gertrude-diffusion/recherche/globale?start=1&texte=d%27Espelosin+Edouard&qui=d%27Espelosin+Edouard>
- Chasseboeuf, Frédéric. *Les villas de la côte de Beauté en Charente-Maritime*. Prahecq : éditions Patrimoines et Médias, 2005
- « Laissez-vous conter la restauration du Théâtre à l'italienne de Châtelleraut »
- Le carnet « mémoire de la guerre 1939 » de René Bouillot par Claude METTAVANT) ; collection PHARE
-



Chaque coin de Rochemorbon cache des souvenirs insoupçonnés.

Comment imaginer que ce petit paradis des bords de Loire, puisse nous inviter à découvrir l'histoire des batailles Napoléoniennes, et nous entraîne à visiter diverses régions de l'Europe ?

Attachez vos ceintures, nous partons en voyage !

Robert Pezzani